

Georges Rodenbach **journaliste au Patriote (1895-1898)**



Cette œuvre de Georges Rodenbach identifiée par Joël Goffin
est libre de restrictions de droits d'auteur connues

Auteur-éditeur responsable : Joël Goffin, rue Bayard 14 à Braine-l'Alleud (B)
20 mai 2017

Source : KBR (Bibliothèque royale de Bruxelles) — Salle des Périodiques

En 1884, Victor Beckers fonde le journal *Le Patriote* avec le soutien de personnalités du monde politique catholique telles qu'Auguste Beckers. En 1918, après avoir été diffusé sous le manteau pendant l'occupation allemande, *Le Patriote* prend définitivement le titre de *La Libre Belgique*. Le quotidien existe encore de nos jours. Georges Rodenbach y a publié 135 articles de fin 1895 à son décès survenu en 1898.

Il s'agit ici d'un choix des textes les plus originaux par rapport aux articles publiés dans d'autres périodiques, mais aussi les plus en phase avec l'époque actuelle¹.

¹ Source : Wikipédia.

Dans cet ouvrage, les crochets en italiques indiquent que le mot qui précède est « peu lisible » sur le microfilm de la KBR et que par conséquent il subsiste un doute. La mention « illisible » signifie par définition que le mot n'est pas repris dans l'article retranscrit. Les problèmes de lecture sont le plus souvent imputables à la reliure moderne des périodiques qui occulte certains débuts de ligne.

La tombe de Villiers de l'Isle-Adam — Le Patriote, 23 décembre 1895

Des admirateurs et des amis fidèles se sont trouvés réunis, l'autre jour, au Père-Lachaise pour inaugurer la tombe définitive du grand écrivain qu'une souscription, aussitôt couverte, lui a assurée². Le conseil municipal, qui ne nous habitua gère à ces initiatives nobles, y aura été pour une part, car il a concédé gratuitement un terrain de première ligne, c'est-à-dire au bord même de la grande allée circulaire. Mais le monument est sobre, comme pour ne se distinguer que par lui-même et la grandeur de celui qu'il enferme. Une pierre de granit, plate et fruste, dans le goût breton (ce poète était né à St-Brieuc), et la discrète inscription du nom et des dates avec, dans un coin, le blason des Villiers de l'Isle-Adam. Le sculpteur Bartholomé³, qui est un admirable inventeur de tombeaux, a demandé de pouvoir un peu décorer celui-ci.

Ainsi l'hommage sera digne d'un tel mort, en ce cimetière du Père-Lachaise où dorment tant de gloires françaises, et qui est comme un Panthéon de plein air.

C'est seulement l'an dernier qu'on y transporta la dépouille de Villiers⁴. En 1889, il fut inhumé au cimetière de Clichy, et nous revoyons encore la fosse béante. Une impression nous domina à cette minute : l'étrangeté de ces cimetières parisiens, factices comme la vie parisienne elle-même, à l'image et à la ressemblance de la ville, c'est-à-dire que le trou profond, où on allait descendre le mort, laissait apercevoir des graviers, des cailloux, de la chaux, des détritiques, — tout, sauf de la terre. Villiers, dont toute la vie avait été larmes et déceptions, suivait encore sa destinée : il se heurtait à de la terre falsifiée.

Quel thème pour cet ironiste au rire glaçant ; mais depuis longtemps déjà il avait cessé de rire des hommes, depuis que Dieu lui avait fait signe.

Sa fin fut admirable et digne de ses pieux ancêtres de Bretagne.

C'est dans son appartement de la rue Fontaine que la maladie l'attaqua. Il y habitait depuis un temps déjà assez long en comparaison de ses domiciles d'autrefois, tout éphémères. Il était installé maintenant ; il possédait même un piano à queue qu'il avait acheté d'occasion, il est vrai, pour quatre-vingt francs (ce qui le rendait très fier). Il y jouait du Wagner en même temps que de la musique de lui, des harmonies étranges et d'une subtilité pathétique. C'est là que des juifs, un jour, vinrent le trouver, au moment des livres à tapage de M. Edouard Drumont⁵. Sachant la puissance de sarcasme de Villiers, ils l'avaient rêvé pour champion de leur cause et pour répondre au célèbre pamphlétaire antisémite. On promettait à Villiers tout ce qu'il demanderait, le prix qu'il lui plairait de fixer. Villiers coupa net la conversation et d'un ton superbe leur jeta : « Le prix ? il est fixé depuis longtemps : *c'est trente deniers !* »

2 Elle se trouve dans la Division 74.

3 Albert Bartholomé (1848-1928) : peintre et sculpteur. Auteur de nombreux monuments du Père-Lachaise.

4 Auguste Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889) : écrivain d'origine bretonne et aristocratique. A publié des contes teintés à la fois de romantisme, de symbolisme et d'occultisme. *Vera* et son roman *L'Ève future* ont probablement exercé une influence sur *Bruges-la-morte* de Rodenbach.

5 Edouard Drumont (1844-1917) : journaliste et homme politique antisémite. Sa *France juive* (1886) avait recueilli un grand succès de librairie.

Une sincère foi catholique, qui avait animé toute sa vie, lui facilita les approches de la mort. Des amis attentifs, après un vain essai de la campagne et du plein air, durant un printemps à Nogent, le firent entrer au mois de juillet dans la maison des Frères de Sain-Jean de Dieu. Villiers ne se faisait aucune illusion sur son état. Alité, tragiquement amaigri, ses yeux couleur de la mer de Bretagne sous un front énorme, il récapitulait sa vie, ses œuvres... Il semblait que tout lui apparut déjà différent. « Tout cela, nous disait-il un jour, avec un ironique découragement, ce sont des *devoirs français*... » Pourtant, en parlant ainsi, il tenait en main des épreuves d'imprimerie, les feuillets de ce drame *Axël* qui ne parut qu'après sa mort. Nous paraissions étonné⁶ de la contradiction. Alors Villiers nous dit : « Je corrige mon dernier acte... il faut absolument que Dieu m'en laisse le temps ; car il y a là un suicide ; ce dénouement n'est pas chrétien ; il faut que je le change... »

Et, mourant, il se cramponnait au papier pour trouver une fin de drame orthodoxe. Son âme aussi, il l'avait mise en ordre. Il eut pour suprême confesseur un moine bénédictin, très éclairé et distingué. Or, voyez le jeu mystérieux des événements : c'est ce même prêtre qui, trois mois auparavant, avait assisté dans son agonie Barbey d'Aurevilly⁷, cet autre écrivain dont l'œuvre aussi demeurera. Quel hasard amena Villiers là, tout à côté de la rue Rousselet où Barbey venait de mourir, de façon que le même homme de Dieu entendit les ultimes secrets de ces deux génies, et que les fleurs du même été dans le jardin des Frères fussent regardés par les yeux de ces deux visages expirants, qui s'y rencontrèrent !

6 Il s'agit d'un « nous majestatif » d'où l'absence d'accord.

7 Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889) : écrivain et polémiste. Connue pour ses contes *Les Diaboliques*.

Les brigands modernes — Le Patriote, 20 janvier 1896

Chateaubriand, pour exprimer l'isolement douloureux qu'on éprouve dans la foule, a appelé Paris un « désert d'hommes ». Moins bellement, mais justement peut-être, on pourrait dire que les grandes capitales actuelles sont des « forêts d'hommes ». Or les forêts, naguère, étaient le repaire de brigands, redoutables et sans scrupules, amoureux de vie aventureuse, vivant de rapines et de liberté. Les chemins de fer ont changé cela. Les forêts ne sont plus guère traversées par des voyageurs riches. Dès lors, ce sont les villes qui ont remplacé les forêts et sont devenues le terrain favorable aux exploits des brigands.

Voilà ce qui vient à la pensée devant cette multiplicité de scandales, de chantages, d'arrestations, qui occupent en ce moment la justice et l'opinion. Ne sont-ce point actes de brigandages ? Au lieu du légendaire : « Ou la bourse ou la vie », on crie maintenant avec plus de profit et de prudence : « La bourse ou l'honneur. » Il semble — car l'humanité change peu — qu'il naisse toujours un égal nombre de brigands, dont c'est le tempérament et la vocation de dévaliser, d'opérer des coups d'audace, d'être dénué de tout sens moral. Ils n'ont fait qu'émigrer des forêts dans les villes et changer de costume. Les bottes molles, le chapeau avec plume de coq ne sont plus de mode. Nos modernes brigands portent avec aisance le frac, le plastron irréprochable, le gibus preste. Leur arme n'est plus le couteau ou la carabine, mais la plume.

N'est-ce pas, en effet, une histoire de brigands invraisemblable que cette affaire Lebaudy⁸ qui chaque jour se complique et révèle de nouvelles culpabilités ? Sitôt son passage signalé dans cette affaire de Bondy⁹ qu'est Paris, d'innombrables brigands se précipitèrent vers le passant aux 30 millions. Quelques-uns de ces brigands sont déjà sous les verrous et on nous en promet d'autres. On avouera, d'ailleurs, que ce jeune Max Lebaudy avait mis une mollesse étrange à se laisser déposséder. Il était si jeune, il est vrai, avec un type évident de dégénéré que sa mort précoce n'a fait que confirmer. Et puis, il y a, dans les destinées de l'argent, des lois mystérieuses et divines, des revanches cachées de la justice.

Cette immense fortune du père Lebaudy, évaluée à 220 millions, était peut-être de celles qui doivent s'émietter. Le jeune Max en avait déjà touché pour sa part 30 millions et il meurt à 20 ans, en n'en possédant plus que le tiers. Les bandits avaient déjà mis main basse sur 20 millions, en deux ans ! Tous les auteurs de chantages ne seront pas découverts. Mais les quelques-uns, arrêtés, suffisent à notre édification. Ce sont des types extraordinaires que ces aventuriers modernes qui commencent par troquer leur nom roturier : l'un s'appelle Poissonnier et se fait nommer Carle des Perrières, l'autre s'appelle Poidchard mais se fait nommer de la Bruyère ; puis encore de Cesty, de Sivry.

8 Max Lebaudy (1873-1895) : propriétaire de chevaux de course, cycliste et héritier de la haute société parisienne. Sa mort brutale déclencha une affaire militaro-financière qui défraya la chronique.

9 Ancienne forêt mal famée au nord de Paris.

Tous ces messieurs ont la particule aisée. Encore un peu ils demanderont qu'on mette des blasons à la porte des cellules de Mazas¹⁰, comme en plaisantait M. Rochefort. Et leur train de vie était en harmonie. Tous occupaient des hôtels ou des appartements somptueux se rendant en équipage au palais de justice ; ce sont des valets bien stylés et corrects qui ouvrent à l'aube au commissaire en descente.

Et tous aussi furent très pointilleux sur l'honneur. M. Carle des Perrières, par exemple, devint plus célèbre par ses innombrables duels que par ses livres. Il s'est battu jadis avec M. Arthur Meyer¹¹, le directeur du *Gaulois*, M. Catulle Mendès¹², plusieurs autres.

Monsieur Aurélien Scholl¹³ eut un jour un bien bon mot pour répondre au cartel d'un de ses bretteurs de moralité douteuse : « Est-ce qu'on vous ôtera les menottes sur le terrain ? », demanda-t-il.

Tout cela n'est-il pas dans la psychologie des anciens brigands qui possédaient aussi à la fois une certaine bravoure militaire, puisqu'ils exposaient leur vie en attaquant à main armée des voyageurs qui souvent se défendaient et ripostaient pas des coups de feu, et en même temps une certaine lâcheté, car ils s'embusquaient, profitaient de la nuit, de la terreur.

De même nos brigands modernes, bretteurs audacieux et chanteurs lâches. Car le chantage est surtout lâche et c'est en cela qu'il est odieux, abject. Or, il est florissant dans Paris aujourd'hui, et par seulement par le moyen de la presse, comme ce fut le cas pour ce malheureux Lebaudy.

A chaque instant, les tribunaux nous révèlent des chantages privés. Il y a des misérables qui passent leur vie dans l'espionnage, suivent des passants, se renseignent sur leurs démarches, leurs visites, leur conduite. Et le chantage s'exerce alors quant à la paix des foyers. Il existe même des agences de ce genre, des agences privées de renseignements, qui font suivre des maris, surveiller des femmes. Qui dira les drames de ménage, les crises conjugales, les divorces et les suicides, quand le chantage n'a pas abouti ?

Il est donc vrai de dire que Paris est plein de brigands, que les grandes villes décadentes nous ramènent aux mœurs des forêts sauvages, et que, comme écrivait déjà Rivarol, les extrêmes civilisations sont proches de la barbarie comme les métaux brillants le sont de la rouille.

10 Ancienne prison de Paris.

11 Arthur Meyer (1844-1924) : patron de presse et écrivain.

12 Catulle Mendès (1841-1909) : écrivain et poète. Ami personnel de Rodenbach.

13 Aurélien Scholl (1833-1902) : journaliste, auteur dramatique, chroniqueur et romancier.

Le goût des armes — Le Patriote, 11 février 1896

Nous avons eu enfin, dimanche dernier, au cirque d'été, cette fameuse rencontre tant promise, l'assaut entre le maître d'armes italien Pini et une des gloires de l'escrime française, M. Rue. Il n'y a pas eu que du chauvinisme dans l'affaire, bien que chaque coup réussi, porté par le champion français, fût acclamé avec délire, tandis que le maître de Livourne rencontrait plutôt un accueil tiède. Il y a eu surtout de la curiosité pour le jeu de ces deux tireurs si différents, également merveilleux qui, durant quarante minutes, ont poursuivi un assaut sans précédent, l'un nerveux, [*illisible*], multipliant les contres de quarts pressés, l'autre aux coups nets, solides, c'est-à-dire apportant là chacun des qualités de vivacité ou de clarté de sa race.

La foule était considérable et passionnée, car le goût des armes est une passion française qui dure depuis des siècles et apparaît plus florissante que jamais. Il n'y aurait rien à redire contre l'escrime si elle n'était pas née ici avec la manie du duel qui est bien la coutume la plus ridicule et la plus barbare.

En soi, pourtant, l'escrime est un exercice de corps salubre, hygiénique, qui développe les muscles, assure une silhouette preste et élégante. C'est tout le secret de l'admirable vieillesse de M. Legouvé¹⁴, l'académicien, qui a quatre-vingt-neuf ans, et fait toujours des armes. Il est aussi fort en fait de fleuret qu'en fait de diction. Il fut le premier liseur de France et le premier tireur. Sa passion alla jusqu'à lui faire installer un cercle d'armes, cette célèbre école d'escrime française, dans sa propre maison de la rue Saint-Marc. Cette vieille demeure, aux larges escaliers du dix-huitième siècle, où passent maintenant tous les meilleurs tireurs, avait déjà vu auparavant passer tous les meilleurs auteurs. Car le père de l'académicien actuel, cet autre Legouvé, qui fut académicien aussi, y habitait déjà quand il écrivait ses tragédies entre autres ce *Néron* audacieux qu'on représenta le jour où tombait Robespierre.

Or, de cette école d'Escrime française, fondée chez lui par Legouvé, sont sortis presque tous les maîtres et les professionnels d'aujourd'hui, les Prévost, les Morignac, les Vigeant, même ce Hue dont nous admirions dimanche dernier le tir impeccable, même aussi ce pauvre Roulez, un des premiers amateurs de Paris, devenu fou, il y a quelques années et qui fit courir le bruit de cinq duels [*illisible*] pour se faire surnommer le d'Artagnan moderne, car c'est l'escrime qui l'avait mené à la folie.

Souvent aussi elle mène à la mort. C'est là son danger et son vice. Les habitués des salles d'armes deviennent vite des bretteurs ; et la mode du duel résulte plus ou moins de ce goût des armes, unanime et grandissant. Il n'y a pas un cercle, un club, qui n'ait son maître, et sa salle d'armes, merveilleusement installée, avec systèmes de douches, de friction, de massage. Il n'est pas un journal non plus, même les journaux conservateurs comme le *Gaulois*, par exemple, qui n'ait une salle d'armes, à côté des salles de rédaction. On se repose de la plume

14 Ernest Legouvé (1807-1903) : écrivain, dramaturge, poète, moraliste et critique. Fils du poète Gabriel-Marie Legouvé (1764-1812). Source : Wikipédia.

par le fleuret. Du moins dans les journaux de la Restauration, il y avait un bretteur attitré qu'on choisissait parmi d'anciens soldats, des prévôts de régiment.

Aujourd'hui l'habitude de signer les articles entraîne des responsabilités personnelles. Et on dégaine pour les motifs les plus futiles. D'aucuns ont coutume de plaisanter ces rencontres, qui finissent d'ordinaire par un bon déjeuner. Elles avaient lieu régulièrement, il n'y a pas longtemps encore, dans une salle de danse de l'île de la Grande Jatte. Mais tout à coup la mort de ce pauvre Allis du *Journal des Débats* et celle du capitaine Meyer, tué par le marquis de Morès, sur ce plancher de bal montreront combien ces rencontres qu'on croyait anodines sont funestes et criminelles.

L'Eglise a eu raison de toujours les condamner. Il n'y a plus d'ailleurs que les hommes de loi pour repousser cette tyrannie de nos mœurs. Les hommes de simple bon sens ont souvent protesté, cherché des remèdes. Il vient encore de paraître une intéressante brochure, signée Letainturier-Fradin, qui expose tout un système de jurys d'honneur, dont les personnes seraient choisies dans chaque société ou réunions d'hommes de la même profession. Le sar Péladan¹⁵, naguère, avait trouvé un autre moyen, plus facile, de conclure une affaire d'honneur. Il déclara qu'ayant la double vue et le pouvoir d'envoûtement, il tuerait à coup sûr son adversaire et que, dans ce cas, ce serait un assassinat au lieu d'un duel.

Comme son adversaire était M. Salis, patron du *Chat Noir*, on comprend combien ce fut drôle. M. Léon Bloy¹⁶, le rude pamphlétaire, s'est également toujours refusé à sa battre, invoquant la défense de l'Eglise, mais sans pourtant pratiquer la charité et le pardon des offenses ; car un jour, raconte-t-on, ayant reçu des témoins, il les pria d'engager leur client à venir en personne le visiter, répondant : « Qu'il soit tranquille ; je ne tue pas, je fais mieux : *j'estropie !* »

Quant à l'escrime, elle est un sport viril, sain, et qui serait excellent s'il ne voisinait pas trop avec le duel, qui est absurde dans presque tous les cas. Dans le tireur d'aujourd'hui, il y a le combattant de demain. C'est toujours le cas du *Lorenzaccio* de Musset ou Scorancolo, son maître d'armes, lui dit, à voir son jeu furieux : « Oh ! oh ! vous avez un ennemi. »

15 Sar Mérodack, pseudonyme de Joséphin Péladan (1858-1918) : écrivain, critique d'art et occultiste. Promoteur des Salons de la Rose+Croix.

16 Léon Bloy (1846-1917) : romancier, essayiste et polémiste.

Ameublements — Le Patriote, 20 février 1896

Une évolution, pour ne pas dire une révolution, est en train de s'accomplir dans l'ameublement français. Celui-ci subit à son tour l'influence étrangère. Nous sommes à une époque de cosmopolitisme où grâce aux chemins de fer, aux communications multipliées, aux frontières ouvertes, tous les goûts s'échangent. Il y a à cela un inconvénient, c'est de créer des modes sans cesse changeantes, et trop rapides, sans plus de discernement.

On a vu ainsi, en matière littéraire, la manie des romans russes et des pitiés à la Tolstoï faire place aussitôt à l'intransigeant individualisme d'Ibsen ; et, en peinture, l'école impressionniste vite abdiquer devant la technique irréaliste des Préraphaélites. Car dans la fièvre de ses influences internationales, c'est l'Angleterre qui domina en France. Et cela jusque pour la toilette des hommes. Le bon genre obligatoire fut de se faire habiller et blanchir à Londres.

C'est alors qu'on trouva ce joli mot à propos du fameux prince de Sagan¹⁷, arbitre attitré des élégances parisiennes, en dépit de ses cheveux déjà tout blancs : « Il se fait blanchir à Londres — même les cheveux ! »

Aujourd'hui, c'est en matière d'ameublement que le goût anglais sévit et triomphe. La mode en sera bientôt banalisée. Il y a déjà des loges de concierges, dans les riches immeubles nouveaux, qui apparaissent tout laquées de peintures blanches, avec les petits carreaux coutumiers, et les rideaux, sur tringles, d'étoffes à fleurs.

Ce goût moderne fut d'abord inauguré uniquement par quelques peintres, soit qu'ils eussent vécu à Londres, soit que, faisant de la peinture claire qui est celle d'aujourd'hui, ils aimassent cet ameublement, en tons frais et en étoffes claires aussi, qui en apparaissait le juste accompagnement. Ce fut le cas par exemple pour le peintre Bernard¹⁸ qui mêla harmonieusement les papiers de tenture de Morris, le grand poète-décorateur de Londres, avec les tissus de chez Liberty ; ou sinon de cet autre peintre, très anglo-mane également, M. Raffaëlli¹⁹, dont le coquet hôtel de la rue de Courcelles est tout en boiseries peintes de ce bleu anglais très spécial, avec, sur les murs, de la toile tendue où courent des arabesques de couleur et, aux fenêtres, des rideaux plissés de mousseline blanche.

Or cette mode de quelques artistes s'est généralisée dans l'ameublement des intérieurs bourgeois. Les anciens tapissiers sont bien menacés. Surtout qu'il s'est ouvert dernièrement une sorte de magasin, ou plutôt une sorte de musée de l'ameublement à la mode. Il s'agit de cette maison d'*Art nouveau* installées par M. Bing²⁰, le japonisant connu, qui a voulu suivre le courant et, après avoir le premier, il y a trente ans, naturalisé dans Paris les précieux meubles

17 Charles Guillaume Frédéric Boson de Talleyrand-Périgord, prince de Sagan (1832-1910) : officier de cavalerie et dandy.

18 Emile Bernard (1868-1941) : peintre et écrivain. Peintre postimpressionniste associé à l'école de Pont-Aven.

19 Jean-François Raffaëlli (1850-1924) : peintre, sculpteur et graveur. A fait un portrait de Rodenbach.

20 Siegfried Bing (1838-1905) : marchand d'art, collectionneur, critique d'art et mécène français d'origine allemande.

et bibelots du Japon, être aujourd'hui le premier qui acclimate les meubles et bibelots de cette Renaissance d'art industriel, à laquelle nous assistons dans tous les pays et dont l'Angleterre a donné le signal.

Malheureusement l'influence de celle-ci prédomine trop. L'ameublement et l'art industriel anglais, en eux-mêmes, sont parfaits et constituent un style. Or, ici on n'en fait que des déformations, des combinaisons avec d'autres éléments : japonais, hollandais, etc. Néanmoins ces tentatives sont intéressantes et dans cette exposition d'ameublements nouveaux que la maison de M. Bing nous offre, il y a de curieux types de salles à manger, de salon, de fumoir, de chambre à coucher et autres pièces d'intérieur dont quelques-unes sont dues à des artistes belges remarquables ici comme M. Vandeveldé²¹ et M. Lemmen²².

Le plus grand tort c'est que tous ces essais, tous ces amalgames, ne constituent pas un *style*, comme l'est pour l'Angleterre ce genre d'ameublement, quand on le voit intact et sans alliage, comme aussi le furent, pour la France, les grands styles d'époque, le Louis XIV, le Louis XV et l'Empire.

Les grands ébénistes comme les Jacob et les Riesener ne sont pas détrônés par les artistes d'à présent, ni les vieux antiquaires parisiens du quai Voltaire éclipsés par les maisons d'art nouveau. Avant qu'on ait trouvé vraiment un style français qui soit neuf, peut-être vaudrait-il autant s'en tenir à ceux qui précèdent et demeurent exquis et nobles. Mieux que les salons pseudo-anglais qui vont s'universaliser, un salon aux vieux meubles, de styles Louis XVI ou Empire, est encore ce qui a le plus de caractère et de réelle beauté. Mais la mode est là qui évolue et règne et se fait obéir aveuglément.

Peut-être alors le mieux serait-il d'être éclectique et de faire à 'instar du comte Robert de Montesquiou-Fezensac²³, le gentilhomme de lettres aussi notoire par ses goûts d'art et d'ameublement que par ses poèmes. Eh bien ! dans son pavillon de Versailles, comme auparavant dans son appartement de Paris, il y avait une pièce dans chaque style : un salon meublé uniquement à l'Empire ; un autre petit salon, japonais ; une chambre à coucher dans le goût anglais. Mais il est dangereux peut-être de n'avoir aucune préférence. Les esprits originaux sont d'ordinaire partiels. Et c'est à un écrivain trop assimilateur et peu personnel qu'une femme disait un jour en manière de compliment ironique : « Vous êtes le chef de toutes les écoles » !

21 Henry Van de Velde (1863-1957) : peintre, architecte et décorateur d'intérieur. Avec Victor Horta et Paul Hankar, l'un des fondateurs de l'Art nouveau belge.

22 Georges Lemmen (1865-1916) : peintre, graveur et dessinateur néo-impressionniste belge.

23 Robert de Montesquiou (1855-1921) : écrivain, critique et dandy. Serait l'un des modèles du baron de Charlus de la *Recherche du temps perdu* de Proust. A consacré un long article à Rodenbach, *Le Pasteur de cygnes*, dans son étude intitulée *Diptyque de Flandre - Triptyque de France. Au pays des ciels sonores (Alfred Stevens, Georges Rodenbach) - Au-delà des formes (Adolphe Monticelli, Rodolphe Bresdin, Stéphane Mallarmé)*. Paris, Éditions E. Sansot, 1921. *Le portrait est de Giovanni Boldoni*.

Les d'Orléans — Le Patriote, 16 mars 1896

Un incident qui semble anodin, mais sous-entend une évolution importante et peut-être des conséquences imprévues, dans l'avenir, c'est l'arrêté du gouvernement républicain qui vient d'accorder la croix de chevalier de la Légion d'honneur au prince d'Orléans²⁴, fils du duc de Chartres.

Pour arriver à ce résultat, on y a mis de la bonne volonté des deux parts : le gouvernement en décorant un membre d'une famille « ayant régné sur la France », et qui, comme tel, de par la loi de 1886, se trouve déchu de ses droits civiques et, partant, semblait-il, inapte à être décoré ; le prince en acceptant, lui, de famille royale, une faveur du gouvernement républicain dont, implicitement, il reconnaît ainsi l'existence et jusque la légitimité.

Et c'était donc naturel que les amis du gouvernement se montrassent furieux de cette gracieuseté envers un prince ; comme un certain nombre de royalistes, ceux de l'entourage du duc d'Orléans — prétendant au trône et chef de la famille — ont blâmé, de leur côté, cette gracieuseté du prince envers la République.

Pourtant la circonstance qui a donné lieu à cette décoration — objet de tant de passionnés commentaires — est toute simple et naturelle. Le prince d'Orléans, après une jeunesse un peu bruyante et coûteuse parmi le monde qui s'amuse, se mit à voyager, partit pour de lointains pays. Le cas est fréquent parmi ces fils de famille trop prodigues : leurs parents paient leurs dettes — et les embarquent.

La même chose arriva au fils de la duchesse d'Uzès qui partit pour le Congo ; mais, de complexion délicate, attaqué par les fièvres et le climat meurtrier, il y mourut. Le prince Henri d'Orléans fut plus heureux. Il prit goût à ses voyages ; organisa des expéditions intéressantes ; eut dans M. Bonvallot un maître brillant et sûr, et devint ainsi lui-même un explorateur distingué, voire utile.

C'est-à-dire que, parti pour de longs voyages en Indo-Chine, il y fit des découvertes importantes quant à la science géographique, importantes surtout quant à la colonisation française. Il a rapporté des pièces précieuses pour notre Muséum, des renseignements décisifs sur notre grande colonie tonkinoise. Ce sont là services vraiment exceptionnels, vraiment patriotiques et qui méritaient la croix, qui méritaient aussi cette popularité dont le prince Henri d'Orléans a recueilli les preuves vibrantes, l'autre jour, quand il fut reçu en séance solennelle de la Société de Géographie à la Sorbonne, après avoir été déjà ovationné à Marseille, où il fit une conférence dès son débarquement.

Un prince-explorateur, un prince-conférencier, un prince nommé chevalier de la Légion d'honneur, voilà assurément des mœurs nouvelles, et qui étonneraient chez un arrière-petit-fils de roi, si ce roi n'était pas Louis-Philippe. On sait combien celui-ci aimait déjà à

24 Henri d'Orléans (1867-1901, à Saïgon) : membre de la maison d'Orléans, à la fois photographe, peintre orientaliste, écrivain, explorateur et naturaliste.

dépouiller l'apparat. Son parapluie est légendaire. Et quelques jours avant sa chute, il disait avec une fatuité aveugle, parlant de son règne : « En somme, j'ai bien mené *mon fiacre* », ce qui dénotait à coup sûr un esprit bourgeois et enclin aux mœurs [*peu lisible*] simples.

Sa descendance renchérit et subit aujourd'hui une démocratisation grandissante. Car au même moment où le prince d'Orléans fait ses conférences sur ses voyages et s'illustre comme explorateur, on annonce le mariage de sa sœur, la princesse Marguerite, avec M. Patrice de Mac-Mahon, officier français, fils du maréchal. Certes, celui-ci porte un beau nom, est duc de Magenta, descend, au surplus, d'anciens rois de l'Irlande, mais actuellement les Mac-Mahon ne figurent plus parmi les familles royales comme le duc de Chartres et ses enfants. N'importe ! l'alliance est voulue et se fera, quoique démocratique. Signe du temps !

Peut-être même ceci est-il la cause secrète de ce que nous voyons se produire entre les deux branches de la famille d'Orléans. Cette princesse Marguerite, naguère, du vivant du comte de Paris, avait été fiancée au duc d'Orléans, prince-héritier²⁵. Mais quand celui-ci fut incarcéré, pour avoir voulu, malgré la loi d'exil, rentrer en France et faire son service militaire, on voyait à toutes les vitrines la photographie des deux fiancés : la princesse Marguerite et celui qu'on surnomma, dans le moment le prince Gamelle.

Or le mariage fut rompu par le duc d'Orléans. Aujourd'hui son ancienne fiancée va épouser M. de Mac-Mahon ; et le frère de la jeune fille, le prince d'Orléans, lui joue le vilain tour de devenir populaire et de se faire décorer. N'y a-t-il pas, là-dessous, un peu de rancune et des luttes de famille ? Voici donc deux jeunes gens en présence : d'Orléans tous deux, l'un, duc (c'est le présomptif) ; l'autre prince (c'est l'explorateur).

Ils ont manqué être beaux-frères. Et maintenant ils agissent en sens inverse. On avait déjà vu un peu la même chose dans la famille ; le duc d'Aumale²⁶, aussi de branche cadette, prit une attitude démocratique, se fit recevoir à l'Académie française, songea un instant à s'orienter vers la présidence de la République, tandis que le comte de Paris, son neveu, revendiquait le trône de France.

Le même jeu paraît se renouveler en ce moment entre la descendance du comte de Paris et celle du duc de Chartres, la dernière suivant l'exemple du duc d'Aumale, se démocratisant. Peut-être verrons-nous aussi le prince d'Orléans que ses voyages, ses découvertes d'explorateur, ses conférences, sa croix, rendent déjà populaire, désirer se faire élire président, et y réussir, tandis que son royal cousin s'affirmera le Roi.

Temps bizarre que celui où les princes rentrent dans le rang, embrassent des carrières, abdiquent leurs prérogatives et veulent *arriver par eux-mêmes*. Déjà le vieil empereur du Brésil, Don Pedro, était dans ce courant démocratique, tout près de se considérer comme un simple fonctionnaire, lui qui écrivait, à un académicien d'ici, son regret de ne pouvoir assister plus souvent aux séances de l'Institut « à cause de *sa position* à Rio ».

25 Jean d'Orléans (1874-1940) : troisième prétendant orléaniste au trône de France sous le nom de « Jean III ».

26 Henri d'Orléans, duc d'Aumale (1822-1897) : prince du sang de la maison d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe. Militaire et homme politique. L'un des premiers bibliophiles et collectionneurs d'art ancien de son époque. Source : Wikipédia.

Le mouvement féministe — Le Patriote, 24 mars 1896

Le mouvent féministe, qui est international et se promet la conquête de l'avenir, vient de remporter ici une nouvelle victoire : M. Combes, ministre de l'instruction publique, a fait mander la présidente de l'Union des femmes peintres et sculpteurs, Mme Demont-Breton, fille du peintre Breton, de l'Institut, et chevalière de la Légion d'honneur, pour l'informer que la décision était prise enfin d'admettre les femmes à l'école des beaux-arts où elles pourront, comme les hommes, concourir pour les subsides, bourses de voyage, entrer en loge, obtenir les prix de Rome. Quoique partielle et relative à une matière artistique, cette victoire féministe est importante, parce qu'elle fait consacrer officiellement le principe de l'égalité des sexes, qui est le but de toute cette campagne.

Or, le moment est propice pour les femmes de se voir admises aux écoles de l'art, puisqu'on vient précisément de faire une exposition des œuvres de Mme Morisot²⁷, belle-sœur du peintre Manet, morte prématurément l'an dernier : l'ensemble de ses tableaux a été une révélation, presque un événement, et prouve qu'on a tort de croire à l'infériorité, à l'incapacité foncière, et pour ainsi dire physiologique, de la femme en matière d'art. Nous avons du reste déjà le précédent de Mme Vigé-Lebrun au XVIII^e siècle et de Rosa Bonheur²⁸ dans le nôtre, avec, quant à celle-ci, la crainte que l'art ne fasse trop perdre aux femmes la grâce de leur féminité, puisqu'elle a l'air d'un vieux rapin portant les cheveux courts, s'habillant d'une blouse, et fumant la pipe !

Chose curieuse : c'est Alexandre Dumas fils qui intervint, un des premiers, il y a quelques années, pour que les femmes fussent admises aux cours de l'école des beaux-Arts. D'ailleurs, dès 1872, dans une de ses étranges brochures, pleins d'esprit et de sophismes, *l'Homme-Femme*, il rencontrait les idées des féministes dont la campagne actuelle commençait à peine. Car il y a dit : « Les féministes, passez-moi ce néologisme... » Et il discuta déjà leurs réclamations pour que la femme soit l'égale de l'homme.

Aujourd'hui les féministes ont gagné beaucoup de terrain et ils en gagnent chaque jour. Ils possèdent à Paris des milices compactes, des ligues sérieusement organisées : *La Solidarité*, *l'Union du droit des femmes*. On vient encore de fonder récemment une nouvelle union, celle de la presse féministe internationale. Il y a en effet des organes du mouvement, parfois sérieux, comme *l'Avant-Courrière*, dirigé par Mme Schmal²⁹, une Anglaise à l'esprit net et judicieux, femme d'un employé de la librairie Hachette, et qui a pris une grande autorité dans le mouvement féministe, en l'orientant vers des buts pratiques, des points précis. Ainsi c'est

27 Berthe Morisot (1841-1895) : peintre, membre fondatrice et doyenne du mouvement d'avant-garde que fut l'Impressionnisme.

28 Marie-Rosalie Bonheur, dite Rosa Bonheur (1822-1899) : artiste peintre et sculptrice.

29 Jeanne Elizabeth Schmahl (1846-1915) : sage-femme et féministe française, engagée dans l'action politique autour du droit des femmes à disposer de leur revenu financier, du droit de témoigner et du droit de vote. Elle est la fondatrice en 1909 de l'Union française pour le suffrage des femmes. Source : Wikipédia.

elle qui mena la campagne quant au droit pour la femme de disposer librement de ses gains, du produit de son travail, ce qui est assez juste et humain, en somme ; ce projet pris en considération au Parlement ne tardera pas à devenir un projet de loi qui sera voté à coup sûr. Ce sera le premier accroc à cette inégalité civile de la femme, qui est tout le système du Code. Celui-ci a voulu la femme légalement mineure : elle est incapable de faire partie d'un conseil de famille, d'être témoin, de gérer ses biens.

C'est à ce propos que Victor Hugo, un féministe aussi, qui disait déjà : « L'homme a chargé inégalement les deux plateaux du Code ; il a fait verser tous les droits de son côté et tous les devoirs du côté de la femme. De là un trouble profond. » C'est pourquoi les femmes réclament aujourd'hui l'obtention de tous les droits civils. Faut-il s'en effrayer ? Faut-il s'en réjouir ? Qu'importe ; puisque cela paraît l'inévitable, à voir les successives victoires et l'extension cosmopolite de ce mouvement féministe.

Mais il ne s'agit pas que de droits civils. Les ligues féministes, qui veulent toutes l'émancipation et l'égalité complète, revendiqueront aussi les droits politiques. Verrons-nous les femmes candidates, les femmes élues dans les conseils de la commune, de la province ? Les verrons-nous dans les parlements, sur les bancs ministériels ? Déjà en Angleterre elles font partie des conseils de Comté.

Un jour, Auguste Vacquerie³⁰ nous faisait à ce sujet une remarque curieuse : « Pourquoi pas les femmes députés, nous disait-il, puisque nous avons des femmes reines ? » Et il citait celle d'Angleterre, d'Espagne, de Hollande, qui occupent le trône avec plus d'éclat et de sagesse que certains souverains. Mais il oubliait que, en un pays parlementaire, les femmes-reines règnent, elles ne gouvernent pas.

Il y a d'ailleurs le témoignage d'une autre reine, Carmen Sylva³¹, la délicate poétesse qui est en même temps la souveraine de la Roumanie et qui disait à propos des revendications féminines en matière de droits politiques : « Les femmes qui se mêlent de politique sont des poules qui se font vautours ». Et puis les femmes ont une puissance latente, une habileté occulte ; elles n'ont pas besoin du droit de vote pour agir, quand elles le veulent, et influencer les affaires. On le vit bien au temps du boulangisme : par on ne sait quel fluide spécial, le général avait surtout conquis les femmes ; et c'est elles qui faisaient voter pour lui leurs maris³² ou leur père...

A preuve aussi l'histoire racontée par M. Pelletan au retour d'un voyage dans le Midi : à la devanture d'un marchand, au-dessus des lampions d'une fête du 15 août, il lut ceci : « Ce n'est pas moi qui illumine, c'est ma femme ! »

30 Auguste Vacquerie (1819-1895) : poète, dramaturge, photographe et journaliste. Ami de Victor Hugo.

31 Elisabeth Pauline Ottilie Louise de Wied, également connue sous le nom de plume de Carmen Sylva (1843-1916) : par mariage, princesse puis reine de Roumanie.

32 Coquille possible : « leur mari ».

Le faux mysticisme — Le Patriote, 30 mars 1896

En ce temps de Carême et de temps pascal, on songe qu'il est loin le volontarisme d'autrefois, et même ce néo-volontarisme inventé par Edmond About³³, avec ses camarades de promotion de l'École normale, et qui fut encore plus choquant que l'autre, s'il est possible. Aujourd'hui, la renaissance idéaliste et religieuse s'est accomplie, mais nous avons un excès inverse, un mysticisme de parade et de pure mode, une complaisance, un peu voisine de la simonie, à mélanger le sacré au profane.

Nous ne verrons plus, durant la semaine sainte, le renouvellement du fameux dîner gras de Sainte-Beuve avec Taine et le prince Napoléon, au soir du Vendredi Saint. Mais, par contre, les endroits les moins pieux veulent s'associer à la commémoration catholique. Nous ne parlons pas des théâtres, qui font relâche ; ni des grandes entreprises musicales qui donnent ce jour-là des concerts spirituels, c'est-à-dire de musique plus ou moins religieuse. Voici que même les petits cafés-concerts de Montmartre ont des affiches significatives et annoncent une soirée demi-spirituelle, c'est-à-dire un peu de musique sacrée, intercalée entre deux parties de chansons grivoises. Et tous affectent de s'associer au jeûne et au maigre. « O tempora, o morue ! »³⁴, comme s'écriait, un jour, un chroniqueur.

Nous venons même d'avoir, mercredi dernier, un exemple plus important de ce mélange du religieux et du profane qui constitue vraiment une sorte de faux mysticisme.

Un conférencier, M. Léo Claretie, a eu l'idée bizarre, faisant une causerie sur Bossuet, de se faire accompagner, sur l'estrade par M. Mounet-Sully³⁵, doyen de la Comédie française qui a lu, entre les explications et commentaires, les principaux passages de Bossuet. Voyez-vous cela : du Bossuet dans la bouche de M. Mounet-Sully ! Un sermon récité par un comédien ! Il est vrai que celui-ci est lui-même fils d'un pasteur protestant de Bergerac et pourrait revendiquer ainsi un don ; une faculté héréditaire pour la prédication. N'importe ! il y a dans tout cela quelque chose d'anormal et de déplaisant.

Ce faux mysticisme sévit partout, chez les peintres, chez les écrivains, dont beaucoup, sans génie personnel, ne sont à l'affût que de la mode. En ce moment même, M. Jean Aicard³⁶, barde provençal, publie un poème : *Jésus*, tout en avouant qu'il n'est pas chrétien. Alors, qu'est-ce qu'il peut comprendre dans les sublinités du Nouveau Testament ? C'est de la même manière qu'il a traduit jadis, en vers aussi, l'*Othello* de Shakespeare, sans connaître du tout l'anglais.

33 Edmond About (1828-1885) : écrivain, journaliste et critique d'art.

34 Calembour sur l'expression latine « O tempora, O mores » (Autres temps, autres mœurs).

35 Jean-Sully Mounet, dit Mounet-Sully (1841-1916) : acteur et Doyen de la Comédie-Française en 1894.

36 Jean Aicard (1848-1921) : poète, romancier et auteur dramatique.

Un autre, M. Armand Silvestre³⁷, est dans le même cas, lui qui a profité également de la mode et des orientations nouvelles pour donner, entre ses contes gaulois qu'on connaît, des *Drames sacrés* sous forme de tableaux vivants, au théâtre du Vaudeville.

Il y eût même, pour les accompagner, de la musique de Gounod. Or, cette collaboration nous a valu un mot, bien amusant, de Gounod, qui était un causeur merveilleux, entièrement spirituel. Donc, à propos de ces drames sacrés, les auteurs allèrent le trouver durant les répétitions : on avait remarqué que, dans la scène de la Passion de Jésus, la musique était un peu clairsemée, qu'on aurait pu en ajouter, au rôle de Judas par exemple. Gounod se fit relire le texte ; puis, après une longue réflexion, il refusa, disant : « Non, cet homme ne mérite pas de musique ».

Les entreprises de mysticisme théâtral dans ce genre affluent : nous entendrons de nouveau l'ancienne *Passion* de M. Haraucourt ; nous entendrons une nouvelle *Enfance de Jésus*, de M. Grandmougin, tous des auteurs sceptiques, incroyants, et qui ne travaillent dans le genre religieux que parce qu'il est accaparé par la mode d'aujourd'hui, et par conséquent lucratif. Déjà Villiers de l'Isle-Adam prévoyait cette exploitation et s'en indigna dans une belle page : « *Notre Seigneur Jésus-Christ sur les planches* », où il s'écriait : « Toute une pléiade de jeunes littérateurs ayant remarqué qu'en dehors de toute question de talent, le simple *sujet*, dans ce cas-là, provoquait l'attention, les controverses et faisait tapage, se sont mis à l'ouvrage et se proposent d'inonder nos scènes de fantaisies mélo-évangéliques, dont Notre-Seigneur sera l'un des principaux personnages ».

On imagine ce qu'a de choquant et comme un peu sacrilège, au surplus, le rapprochement, sur un programme, du nom des comédiens avec les personnages de la religion. Sur une scène parisienne, ce sont toujours les acteurs parisiens que nous voyons ; c'est leur visage que nous reconnaissons ; c'est leur voix qui parle ; c'est, au fond, leur propre lucre qui s'exprime avec Judas, leur propre péché qui fleurit sur la bouche de Madeleine. Et comment s'en trouve-t-il pour oser assumer les rôles sacrés de Jésus, Marie ?

On répondra qu'il y a la *Passion* d'Oberammergau et l'admirable procession de Furnes, à laquelle l'Eglise et le clergé s'associent. Mais ici ceux qui jouent sont gens de foi profonde et édifiante. Ce ne sont pas des comédiens, mais des interprètes anonymes, des masques d'un jour sur lesquels on est d'accord pour s'imaginer les faces des comparants du grand drame. Et quant au texte, il est anonyme également, comme né au hasard, issu de la collaboration des siècles. Il semble que ce soit la Foule qui ait écrit.

Devant ces Passions et ces Mystères-là, combien vains et condamnables ceux où s'exercent les faux mystiques d'aujourd'hui. On songe aux enchanteurs et aux magiciens d'Egypte, jetant leurs verges qui se changeaient en serpents peu viables, pour imiter le miracle de la verge d'Aaron et de Moïse.

37 Armand Silvestre (1837-1901) : écrivain, romancier, poète, conteur, librettiste et critique d'art.

Domestiques et maîtres — Le Patriote, 23 avril 1896

C'est le titre d'un ouvrage curieux, documenté et d'une haute inspiration morale que vient de publier un magistrat parisien, M. Bonnicaeu-Gesmont, et où il étudie cette question très délicate et complexe des maîtres et des domestiques. Leur situation réciproque a changé, nous sommes loin du système des anciens serviteurs, un peu serfs, un peu esclaves, les Scapin du répertoire, un peu vifs et frondeurs mais qu'on traitait de marouffles et qu'on avait le droit de bâtonner. Nous sommes loin également des serviteurs de bonté romanesque, des nourrices et des servantes « au grand cœur » dont parle Baudelaire, cette domesticité qui faisait presque partie de la famille et pour qui M. de Monthyon³⁸ avait dû rêver la plus grande partie de ses prix de vertu.

Notre époque est pratique. Elle ne voit, semble-t-il, entre maîtres et serviteurs, qu'un louage de travail, sans autre lien que le prix payé et le service exécuté. Mais, à cause de la vie commune, cette situation de devoirs simplement légaux à l'exécution stricte desquels on se tient, aboutit souvent à des irritations sourdes, des haines couvées. Ainsi la question de la domesticité apparaît un des aspects de la question sociale. Ici surtout les rapports entre les patrons et ceux qui les emploient deviennent une matière épineuse. L'auteur du livre dont nous parlions semble s'être rangé un peu à l'avis du *Figaro* de Beaumarchais, disant : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, connaît-on beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets. » Il reproche aux maîtres le manque d'intérêt, le peu de bons conseils, les mauvais exemples.

Mais il aurait pu tout aussi bien mettre en relief la corruption, l'égoïsme, l'esprit de haine et de révolte qui caractérisent la domesticité moderne. C'est un tableau de ce genre que M. Abel Hermant³⁹ montre en ce moment au Théâtre de la Renaissance dans une pièce, *la Meute*, qui a été l'occasion de son retentissant duel de ces derniers jours avec le prince de Sagan, irrité de s'y voir portraiture. Or il y a, à la fin d'un acte, la fameuse scène des domestiques qui, chaque soir, provoque des manifestations vives et n'est, elle aussi, que la mise au théâtre d'un épisode relatif au prince de Sagan. On y voit une vraie émeute de valets de pied et de domestiques, raillant, offensant, injuriant en chœur leurs maîtres ahuris, comme cela arriva un soir, effectivement, à l'hôtel du prince de Sagan, rue Saint-Dominique.

On y donnait, ce jour-là, une de ces grandes fêtes dont le célèbre hôtel était coutumier, fête très originale, cette fois : c'était un bal de bêtes, c'est-à-dire que chaque invité, par-dessus le frac ou la robe de soirée, s'était fait une tête d'animal, ce qui n'est pas trop baroque si on songe que chacun, au dire des physiologistes, a un visage qui évoque la ressemblance avec le règne animal : cheval, mouton, oiseau, etc. Or, tandis que les invités se retiraient, il arriva que toute la valetaille, les cochers, les valets de pied, massés dans l'allée cochère et la cour,

38 Trois Prix littéraires décernés par l'Académie, dont l'un s'intitule « Prix de Vertu », portent son nom.

39 Abel Hermant (1862-1950) : écrivain et dramaturge.

assaillirent de quolibets, de dires, d'injures, de huées, leurs maîtres qui passaient et dont le travestissement un peu ridicule avait soudain éveillé, excité les ferments de haine et l'exaspération contenue qu'ils avaient contre eux. C'est cette topique aventure parisienne que nous revoyons chaque soir dans *la Meute* et qui provoque maintenant la colère et les sifflets des maîtres, huant à leur tour ce spectacle des domestiques en révolte, et criant avec énergie : « Assez de larbins ! »

Larbins ! un mot populaire bien expressif, mot d'argot, employé à la fois par le peuple et par les maîtres, et qui signifie un mépris pour cette catégorie de domestiques paresseux, hautains, cyniques, insolents, qu'on pourrait appeler les parasites du haut luxe. C'est à cette catégorie qu'appartenait Marchandon, le valet de chambre qui assassina une vieille dame rue de Sèze, il y a quelques années. Le petit peuple de Paris, qui est travailleur et fier, les hait d'instinct, ces oisifs de l'antichambre, écouteurs aux portes, espions du ménage, tyrans de l'office, qui donneraient raison à un Tolstoï prêchant l'exemple de se servir soi-même.

Ce sont des ennemis qu'on héberge chez soi, et qu'on nourrit. Ennemis prudents, car la révolte publique, dont *la Meute* nous offre le spectacle, est accidentelle ; mais ennemis attentifs et irréconciliables. Toute la littérature moderne, qui est, en somme, le tableau à peu près exact de nos mœurs, en fournit la preuve. On se rappelle, dans *Pot-Bouille* de M. Emile Zola, l'écœurante mais juste mise en scène des cuisines, superposées et juxtaposées aux différents étages de l'immeuble, et qui tout le jour précipitent en cascades dans la cour les quolibets, les indiscretions, les injures, proférés par les domestiques sur leurs maîtres, et qu'ils évacuent de chaque ménage comme une eau sale et pestilentielle.

Surtout que, à Paris, le système nouveau depuis Haussmann, les hautes bâtisses, la relégation au sixième étage, dans une promiscuité périlleuse, de tous les domestiques des différents ménages qui occupent un même immeuble, ont créé là, chaque soir, un foyer de corruption et aussi de haine. Car ces domestiques voient, se fréquentent ; il en est qui, dans leur chambrette du sixième, ont « leur jour », et reçoivent, comme leurs maîtres. O joie de les parodier, dont le suffrage universel a proclamé la légitimité ! Et c'est ainsi que la question des maîtres et domestiques est vraiment un des côtés de la question sociale. Il le savait bien, le valet infatué qui sortait un jour d'élection, disant avec emphase : « Je m'en vais *annuler Monsieur !* »

La voyante — Le Patriote, 28 avril 1896

Victor Hugo disait déjà, pour caractériser l'invraisemblable badauderie des Parisiens, qu'ils s'intéresseraient même à ce qui se passe derrière un mur. Ceci explique seul l'effrénée et folle curiosité qui vient de se manifester pour celle qu'on a appelée la Voyante de la rue du Paradis. On connaît l'histoire ; une jeune fille de la petite bourgeoisie vivant là avec sa mère et son père, qui est une sorte d'agent d'affaires, et dont on annonce soudain qu'elle émet des prédictions, voit l'avenir, et non par son seul pouvoir visionnaire, mais grâce à l'ange Gabriel qui l'inspirerait et parlerait par sa bouche.

Or, si les catholiques s'émerveillent de certaines apparitions divines en des endroits miraculeux et des lieux de pèlerinage, il faut se montrer prudent — et c'est ce qu'a toujours fait l'Eglise — en ces matières où l'imposture est facile et fréquente.

Or le cas de la voyante parisienne paraît de plus en plus relever moins de l'hagiographie que de la chronique, qu'elle alimente quotidiennement. Tous les reporters ont passé chez elle, et même des personnages de marque comme M. Claretie, M. Zola, d'autres encore, vis-à-vis desquels elle est restée dans des généralités vagues, avec cette seule particularité qu'elle s'exprime en des sortes de bouts rimés, des apparences de vers avec assonances, à peu près le style des complaintes où on la célèbre elle-même. Car elle a eu cette gloire, comme toutes les autres. Qui peut se vanter à l'heure présente d'être populaire comme elle ? Outre les interviews, les chroniques, voici qu'elle a ses biographes. On a publié son histoire ; on publie son portrait dans toutes les illustrations. Et l'encombrement est tel dans son appartement que le propriétaire lui a dû donner congé d'un immeuble qui devenait inhabitable pour les autres locataires. L'empressement ne tarit point. On l'assiège ; on la supplie ; il faut maintenant des lettres d'audience, comme chez une reine. Mais elle reçoit tout le monde, et gratuitement. Ceci, du moins, jusqu'à nouvel ordre.

Car pour ceux qui sont au courant de la vie parisienne cette affaire a bien l'air d'un coup monté pour créer la célébrité d'une somnambule⁴⁰ dont le cabinet de consultation serait, alors, dans l'avenir, d'un rendement lucratif et merveilleux. Qu'on ne s'y trompe pas : ces visiteurs en affluence n'ont d'autre but que prendre conseil sur des chagrins, des maladies, des opérations de cœur ou de finance. On veut consulter un oracle, quel qu'il soit, pour s'orienter dans ses projets, éclairer son avenir. Le peuple parisien, à cet égard, est friand entre tous de ces révélations. C'est pourquoi il y a ici des somnambules plus que partout ailleurs. On n'a qu'à consulter la quatrième page des journaux pour trouver leurs annonces.

Or, laquelle inventa de se faire une réclame colossale comme la voyante de la rue de Paradis, imaginant ce détail sacrilège de la complicité de l'ange Gabriel inspirant ses oracles ? Il paraît, d'ailleurs, que cette imagination ne lui est pas personnelle et que, avant elle, une marchande des quatre saisons de la rue du Sentier s'était déjà, mais plus obscurément,

40 Charlatan pratiquant, entre autres, le sommeil magnétique.

affirmée comme une inspirée de l'ange Gabriel. C'est la seconde seule qui a réussi, parce qu'elle était jeune et jolie, ce qui est suffisant à Paris, et aussi parce que c'est toujours l'histoire recommencée de Christophe Colomb et d'Améric Vespuce à qui la découverte d'un Nouveau-Monde ne doit pas profiter.

En tous cas, les voilà bien distancés, les somnambules antérieures, qui se contentaient de la publicité des annonces dans les journaux et qui pourtant en retiraient un bénéfice très notable. Il y en a parmi celles-là, qui occupent des appartements somptueux, où l'on est reçu par des valets de chambre, introduit, parmi un luxe de tentures et de riches meubles. Et elles répondent sur toutes matières. On citait, naguère une grande dame, fort connue, qui était une des clientes assidues de l'une d'elles ; elle allait la consulter chaque fois qu'elle avait un placement ou déplacement d'argent à opérer pour savoir quelle valeur il importait d'acheter. Avant de passer chez son agent de change, elle passait chez la somnambule.

Ce besoin d'oracle existe du haut en bas de la population ; puisque, à l'opposé de ces somnambules dont le métier est lucratif et qui font payer des honoraires comme les grands médecins, il y a les humbles et candides somnambules de ces foires installées en permanence sur les boulevards extérieurs et dont le nombre se multiplia dans de telles proportions, en ces dernières années, que l'autorité voulut prendre des mesures, interdire ces roulettes où des sortes de bohémiennes vendaient du mystère pour deux sous. Il y a plus : dans tous ces quartiers populaires, on rencontre de ces petits industriels du pavé qui ont installé à quelque carrefour, à quelque angle de rue, des cages dont les oiseaux dressés vous tirent eux-mêmes, pour une menue monnaie, un billet rose ou bleu, qui est l'oracle, la bonne aventure au rabais. On n'y croit pas beaucoup, et pourtant on y croit. Pauvre âme humaine qui veut s'éclairer dans ses ténèbres et la route de son avenir ! C'est toujours l'histoire de Diderot, l'encyclopédiste, qui avait préparé tout l'orage de la Révolution, réalisé toutes les négations en lui, et qui, se promenant dans un bois, était pris de la fantaisie de jeter une pierre après un arbre, se disant mentalement et par jeu superstitieux : « Si je manque l'arbre, je serai damné ; si je touche l'arbre, je serai sauvé. » Or, lançant le caillou, il avait soin de se mettre tout près de l'arbre.

Messieurs les assassins — Le Patriote, 2 juin 1896

On connaît la spirituelle boutade d'Alphonse Karr⁴¹ à propos de la sentimentale campagne des romantiques pour la suppression de la peine de mort : « Que messieurs les assassins commencent. » Or ceux-ci semblent moins disposés que jamais à commencer. Jamais on ne vit autant de crimes successifs, à Bruxelles, à Paris, partout. Or il ne s'agit plus même de misérables qui volent ou qui tuent, acculés par la misère ! Jean Valjean des *Misérables*, volant du pain, apparaît bien romanesque, et la réalité n'offre plus aucun type qui lui ressemble.

Le crime, dans les grandes villes, est devenu une sorte de carrière. Il a ses professionnels qui se connaissent, s'affilient, se font connaissance, ont des secrets et des trouvailles de ce métier. Car la caractéristique des criminels ou des assassins d'aujourd'hui, c'est qu'ils se recrutent peu parmi le bas peuple, ignare et dénué. La plupart sont au contraire des demi-intellectuels, un peu instruits, très infatués, naïvement ambitieux, ayant la prétention d'écrire, de jouer un rôle, déclassés et dévoyés, paresseux au surplus et débauchés. Dostoïewsky, le grand romancier russe, a fixé dans *Crime et châtiment*, la figure synthétique de l'assassin moderne, en une psychologie définitive, où nous le voyons lâche, trouble et trébuchant par l'odeur de son crime grisante comme un alcool, et tout de suite si maladroit, lui intelligent et qui croyait avoir tout prévu.

C'est le cas identique des assassins d'Ixelles, ou de cet Aubert parisien qui a renouvelé imprudemment le système du cadavre dans une malle, déjà usité par Lebiez et Eyraud. Seule son idée, l'assassiner pour s'approprier une collection de timbres, au lieu d'argent liquide, lui est personnelle, si elle n'est guère heureuse, encore que la collection valut une dizaine de mille francs. Car les collections de cette importance sont connues, surtout qu'il y a une bourse de timbres au carré Marigny où les amateurs se rencontrent, ont une cote quasi officielle, sont au courant des émissions et des taux, comme s'il s'agissait de titres ou fonds d'Etat. Ainsi les timbres d'une collection sont pour ainsi dire des titres nominatifs, et il doit être malaisé de s'en défaire... Ainsi Aubert se trouva incapable de négocier vite tout le produit de son crime. On a retrouvé la plupart des timbres sur lui, après son arrestation.

Une fois de plus, le bénéfice du crime aura été presque nul. On publia, il y a peu d'années, une statistique des innombrables crimes parisiens. C'est la Sûreté qui fit cette publication, tableau édifiant pour les apprentis du crime. La moyenne de bénéfice était de vingt-cinq francs. On y voyait que l'assassin avait toujours flairé une bonne affaire et que d'ordinaire l'affaire fut mauvaise ou se gâta. Eyraud, par exemple, ne put pas pénétrer dans l'étude de l'huissier Gouffé ; il ne bénéficia que des 150 francs que sa victime avait sur elle ; or les frais préparatoires, voyages, locations de chambre, malles, accessoires, etc., se montaient à 4 ou 5,000 francs. Pranzini, lui, trouva quelques bijoux seulement ; Prado aussi ; Gamahut, celui

41 Alphonse Karr (1808-1890) : romancier et journaliste.

sur lequel le chansonnier Jules Jouy⁴² avait rimé une si macabre complainte, ne bénéficia que de fr. 7,25 avec le supplément d'une tasse de café.

Kaps eut 5 francs ; Gromay, 27 francs ; Allorto et Sellier, chacun 6 francs, Ribot et Gentioux, chacun 125 francs ; Marchandon, des bijoux pour 500 francs ; Albert, une montre et une bague ; Tropmann, rien. Tous ceux-là, qui furent exécutés, avaient fait une ou plusieurs victimes pour ces minces résultats. Et, dès lors, quel mauvais métier, en dehors des périls, que celui d'assassin, qui, comme on l'a dit, ne fait vivre que le bourreau.

Sans compter les terreurs qui ne sont pas seulement celles des remords, mais accompagnent même le forfait. Il y a des mésaventures terribles. On a raconté celle d'un de ces voleurs « à la tabatière » qui pénètrent par les toits en coupant les vitres avec un diamant. C'est une histoire fantastique et macabre qui laisse derrière elle les imaginations d'Edgard Poe ou de Villiers de l'Isle-Adam. On vit tout à coup l'homme apparaître, livide et tremblant, au bord du toit, sortant d'une mansarde d'un sixième.

Celle-ci était occupée par une vieille femme qu'il croyait endormie, et s'étant approché pour la tuer et la voler ensuite, il la vit, sur son lit, toute verdie, la bouche tirée, les yeux blancs comme ceux d'une aveugle... L'assassin était entré chez une morte.

Mais si les criminels ont peur des morts, ils ne redoutent pas les vivants et les frappent sans pitié comme le témoignent les assassinats récents, celui d'Ixelles comme celui de Paris. C'est que si les assassins sont presque toujours maladroits et sots, ils sont féroces. C'est d'eux, ces étranges assassins modernes, mi-civilisés et mi-fauves qu'on trouve à présents organisés et résolus, dans nos grandes villes, que Villiers de l'Isle-Adam a pu dire si justement : « Les villes sont semblables aux forêts, et il n'est pas difficile d'y retrouver les bêtes féroces. »

42 Jules Jouy (1855-1897) : goguettier, poète et chansonnier montmartrois. Par ailleurs, antiboulangiste forcené et militant antisémite.

L'amour des chiens — Le Patriote, 10 juin 1896

L'actualité de l'été appartient aux chiens, d'abord parce que c'est le moment où ils deviennent enragés, et aussi parce que c'est celui où ils s'exposent, en une exposition annuelle, tout comme les peintres décrochant comme aux médailles d'honneur⁴³ et mentions honorables. Ensuite, la société protectrice des animaux tient sa séance solennelle de distribution des récompenses aux amis et aux bienfaiteurs des bêtes, parmi lesquels les amis des chiens moissonnent la part prépondérante, puisque les chiens sont toujours les plus privilégiés. Eux seuls eurent les honneurs d'une délibération du parlement de France et d'une loi votée en leur faveur, la loi Grammont, qui défend expressément qu'on emploie les chiens à tout service de traction de voitures ou autres besognes trop fatigantes.

C'est ainsi qu'on ne pourrait voir en France ces jolis attelages, si pittoresques, qui mènent les charrettes de laitières, aux cruches de cuivre, dans les rues de Bruxelles ou de Bruges.

Quelques-uns trouvent ce souci pour les bêtes un peu exagéré et une controverse vient précisément de s'élever à ce sujet entre deux écrivains français, M. Edouard Rod, ayant trouvé que l'amour des animaux était généralement le signe d'une âme aigrie et désabusée des hommes. L'affirmation est peut-être trop absolue. En réalité, les âmes très nobles peuvent aimer ou ne pas aimer les animaux, et les âmes très viles sont dans le même cas. Lamartine allait toujours escorté de ses deux lévriers légendaires ; et la fille Dubois, complice de l'assassin Aubert, emportait de petites caisses contenant ses chiens favoris, tandis qu'elle déposait à la consigne avec son amant la caisse contenant le cadavre.

Louise Michel⁴⁴ aussi, tandis qu'elle prêchait la guerre civile et l'incendie social, adorait les animaux ; sa maison était une véritable arche de Noé. Ce qui prouve que le goût des animaux est un goût spécial comme celui du tabac ou de l'alcool.

En tout cas, les Parisiens ont plus que nul autre peuple l'amour des chiens. La statistique d'un recensement récent des chiens accuse un chiffre officiel de 80,000. Et cette population canine se répartit dans tout le monde.

Dans les hôtels cossus, ce sont des caniches, des griffons d'Ecosse ; car il y a des modes également en ceci ; le règne des levrettes, même en paletot, est fini. Et quant aux intérieurs de Clignancourt ou de Montrouge, on y trouve le plus souvent encore un chien que chez les riches des grands quartiers. On en a même découvert chez des assistés inscrits au bureau de bienfaisance. L'un d'eux a eu un mot admirable sur le reproche de faire ainsi nourrir son chien également par la caisse des pauvres. « Oui ! C'est vrai, vous me donnez du pain, quand je le partage avec lui et qu'il me regarde de son regard si bon, c'est comme s'il me donnait, lui, du beurre, en plus de mon pain sec. »

43 Coquille probable : « décrochant des médailles ».

44 Louise Michel (1830-1905) : institutrice, militante anarchiste, féministe. Figure majeure de la Commune de Paris (1870-1871).

C'est précisément parce que les Parisiens adorent leurs chiens, parce qu'ils les considèrent comme des leurs et presque de leur famille, qu'ils acceptent malaisément de devoir payer une taxe de ce chef, pas plus qu'ils ne souffriraient un impôt sur leurs enfants. Mais la ville, de son côté, n'entend pas renoncer à un bénéfice important. Imagine-t-on que ce petit mot « chien », inscrit sur les feuilles de contribution après le foncier, les portes et fenêtres, le mobilier, les patentes, etc., rapportent annuellement à la ville de Paris la somme d'un demi-million ? Et encore le bénéfice serait-il plus considérable si la moitié des chiens n'était inscrits comme chiens de garde ou d'utilité, lesquels ne sont taxés que de cent sous au lieu des dix francs que paient les chiens de luxe et fainéants.

Cette qualification du chien à taxer donne lieu parfois à des incidents piquants. C'est ainsi que le poète Emile Goudeau⁴⁵ soutint naguère un procès mémorable contre le fisc. Il avait remarqué que les chiens de berger, par on ne sait quelle bienveillance de la loi, sont seuls exemptés de toute taxe. Alors, aux employés du recensement, il déclara que son chien, un énorme chien noir, compagnon assidu de ses promenades, était un chien de berger. Là-dessus, dénégations, assignation, requête ordonnée par le juge de paix.

On trouva au domicile du poète un mouton, en effet, mais qui était unique, et se morfondait seul dans un hangar. C'était assez pour plaider, et le poète plaida lui-même : « Où commence, où finit le troupeau ? Il possède un mouton ; il le garde ; donc il est berger. Il possède aussi un chien ; donc, ce chien est un chien de berger ! » Le pauvre juge de paix faillit en devenir fou.

C'est que toujours les écrivains ont aimé les bêtes ; on connaît les sonnets de Baudelaire sur les chats ; Cladel écrivit un livre entier : *Kyrielle de chiens*, mais celui qui, s'il ne les aime le plus les connaît le mieux, c'est Alphonse Daudet. Il avait projeté naguère d'écrire un roman dont les personnages seraient des chiens. Il avait étudié leurs mœurs, leurs habitudes, leurs humeurs. Il possédait déjà sur eux bien des documents, des notes amusantes sur les chiens du Midi par exemple qu'il aurait surtout mis en scène. Ceci, entre autres, il avait remarqué que vers une petite gare, à l'heure de midi, arrivait, de toutes les routes, des chiens, comme s'ils s'étaient concertés, donné rendez-vous. En effet. Ils avaient remarqué qu'un train s'arrêtait là, chaque jour, à la même heure, et qu'un employé répandait de la graisse aux roues et aux essieux. Cette graisse-là, c'était assez pour ces chiens du Midi, bohèmes, paresseux, amoureux du soleil et de libre vie et trop nonchalants pour chercher ample nourriture. Ainsi, ils venaient chaque jour déjeuner de l'*Express*.

Mais si les écrivains sont attentifs et tendres aux animaux, surtout aux chiens, les savants, par contre, leur sont durs, voire féroces, mais par nécessité de métier et d'expérience. La vivisection fait horreur justement aux amis des chiens ; et nous n'oublierons jamais, quant à nous, le pauvre caniche que nous entraperçûmes un jour, à un cours de physiologie de la Sorbonne, paquet de chairs sanglantes, râlant dans le silence, tandis que, pour démontrer l'action du chloroforme sur le cœur, on voyait sur le mur blanc l'ombre d'un tuyau de plumes s'accélérer et se ralentir, et qui était le battement même de son cœur mis à nu et communiquant par un fil à ce tic-tac d'une ombre.

45 Emile Goudeau (1849-1906) : journaliste, romancier et poète. Fondateur du Cercle des Hydropathes fréquenté par Rodenbach.

Un grand musicien belge — Le Patriote, 1er juillet 1896

L'autre jour, à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, durant l'octave de la fête du Sacré-Cœur, on a exécuté la grande messe de César Franck⁴⁶, qui a été, pour beaucoup, une révélation, pour tous une impression émouvante. C'est l'ascension, qui se continue, vers la gloire durable, d'un nom que la Belgique a le devoir et l'honneur de revendiquer pour elle. César Franck est Belge ; il naquit à Liège ; et c'est déjà un grand nom de plus qu'il faut joindre à nos fastes musicales [*sic*], à côté des Roland de Lassus et des Grétry. On l'ignore encore trop ici : César Franck était tenu à Paris, pour un des maîtres de la musique moderne. Son influence fut considérable sur la jeune école dont il était le chef reconnu et vénéré. Il avait formé un véritable parti musical, les *franckistes*, comme on les appelle encore, où combattaient tous les nouveaux venus, Vincent d'Indy, de Bréville, Chausson, d'autres encore. Aujourd'hui la victoire est assurée à son œuvre : on vient, cet hiver, d'exécuter à Monte-Carlo un des drames lyriques qu'il laissa. Les concerts du dimanche, celui de Lamoureux et celui de Colonne, inscrivent fréquemment au programme une de ses œuvres, *Psyché*, *le Chasseur maudit*, ou cette admirable symphonie en ré mineur, qui prendra rang à la suite des symphonies de Beethoven, déjà presque classique elle-même, où toute la science s'unit à toute l'effusion et qui, moins émouvante, moins enfiévrante que la musique de Wagner, est toute de sérénité, de philosophie musicale, ne s'adresse qu'à la cérébralité, constitue un plaisir dans lequel la part des sens est réduite au minimum.

De son vivant, on le joua peu ; et aujourd'hui que son nom ressuscite en apothéose, on songe au Calvaire qu'il lui a fallu gravir. Un jour, quand la Société de musique fut créée, le petit groupe de ses admirateurs imposa l'exécution de sa symphonie. Gounod, qui était là, se leva avant la fin, quitta sa loge et dit assez haut pour être entendu : « C'est le contraire de la musique ».

Le public ne comprit pas davantage : il y eut des rumeurs, du bruit dans la salle, une sortie en masse. Le morceau fini, ses fidèles, irrités ou marris, le rejoignirent, prêts à le consoler. Lui, tout souriant, tout à la joie d'avoir exécuté son œuvre — plaisir rare et dont il fut si sevré ! — n'avait rien vu, rien remarqué, rien entendu... Il avait seulement entendu sa musique. Il paraissait ravi : « Cela a bien marché, n'est-ce pas ? » disait-il à ses fervents ahuris.

Ah ! l'heureux visionnaire, que la joie de son art prenait aussitôt et tout entier ! Nous nous rappelons l'avoir vu, une autre fois, à un piano récital, une séance de musique de chambre, où on donna son fameux « quatuor pour instruments à cordes » qui est un chef-d'œuvre, et où lui-même exécuta, avec un de ses disciples, un morceau de lui, à quatre mains, pour piano. Le bon et noble visage, avec ses joues rasées, son teint rose, ce vaste front, lisse et haut, que terminait une chevelure blanche en auréole (une tête qui ressemblait à celle du vieux chansonnier Clesse, mais plus discrète). On ne savait si la page où il lisait, s'éclairait du feu

46 César Franck (1822-1890) : professeur, organiste et compositeur. Naturalisé français en 1870.

des bougies ou du rayonnement de ses yeux, du rayonnement de son âme... Ce fut un saint de l'art. Il n'aperçut pas même toutes les basses passions : envie, jalousie, ignorance grouiller autour de lui comme les monstres dans les *Tentations* de David Teniers.

C'est qu'il avait vraiment la joie de son art : levé chaque matin à quatre heures, il composait dix heures par jour, ce qui lui a permis d'accumuler une œuvre immense, malgré tant de labeurs infligés. En pleine inspiration, ou occupé à exécuter une partition avec un ami, il lui fallut se lever, s'interrompre : « C'est le pain qui entre », disait-il avec simplicité.

Oui, le maître donnait des leçons dans cet appartement du boulevard Saint-Michel, où il est mort. Il fallait bien faire vivre sa nombreuse famille et ce n'était pas assez de son cours d'orgue et de fugue, au Conservatoire, qui ne lui rapportait que deux mille francs, ni même de son emploi d'organiste à Sainte-Clotilde. Quant à ses chères orgues, du moins, elles lui furent moins à cœur comme un métier que comme le meilleur truchement de son art et de sa foi. On peut dire que là, dans cette église, il épancha le meilleur de son génie. Quelques-uns le savaient et en surprirent plus d'une fois le flot sacré.

Les dimanches, les jours de fête, installé à ce jubé de Saint-Clotilde, il laissait son âme parler à Dieu, improviser, formuler ses intimes adorations ; car c'est un mystique et un croyant. Son œuvre est une œuvre d'art ; c'est aussi une œuvre de foi. Quelle musique religieuse a des accents plus chrétiens, un miel plus évangélique, que ses *Béatitudes* ? Il composa aussi des hymnes, des motifs, (il se proposait même d'écrire cents motets, mais il n'en aura réalisé que 70 environ) et enfin cette auguste messe, d'un dessin si sévère, aux thèmes qui se juxtaposent, se superposent, édifient dans le rêve une cathédrale qui chante — qu'on vient d'exécuter dans la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre.

Grande gloire belge dont il faut s'enorgueillir, dont il serait bon que l'image de bronze ou de marbre se dressât sur quelque place publique — à Liège, par exemple, qui est sa ville natale — car le meilleur moyen pour un pays de susciter des grands hommes, c'est de les honorer.

Edmond de Goncourt — Le Patriote, 21 juillet 1896

Il nous est douloureux d'écrire ici, en titre, ce [illisible] comme sur une dalle funéraire.

La mort d'Edmond de Goncourt⁴⁷ est un grand [illisible] pour les lettres françaises ; une grande peine pour nous qui l'avons aimé. L'écrivain eut un [illisible] talent ; l'homme, un cœur fier et noble. Jamais, d'ailleurs, la vie et l'œuvre ne se mêlèrent, [illisible] plus complètement.

Sa vie ? Il était petit-fils de Huot de Goncourt, appartenant [peu lisible] à l'Assemblée nationale. Son père fut [illisible] et mourut jeune. La mère non plus, ne vécut pas longtemps. A son lit de mort, elle confia à Edmond son plus jeune frère, Jules de Goncourt, joignant leurs mains pour la vie, sans se douter qu'elle les joignait pour la gloire — et aussi pour la mort, aujourd'hui que l'aîné va rejoindre le frère sous la même pierre, dans la même tombe du petit cimetière d'Auteuil.

A l'origine, ayant un patrimoine large, ils hésitaient sur la voie à prendre, voyagèrent, commencèrent une carrière de peintres, mais ce n'était qu'une mystérieuse préparation de cette vocation primaire [peu lisible] qui allait les entraîner et où ils rapporteraient des acquits d'art, utiles à leur style d'impressionnistes et de coloristes. Dès lors ils appartenirent [peu lisible] tout entiers à leur œuvre et à leur vocation d'écrivain.

Ils étaient de ceux qui ont le tourment du chef-d'œuvre. Si âpres et fiévreux au travail qu'ils ont raconté avoir vendu, à cette époque, leurs manoirs pour ne pas avoir la tentative d'aller de par le monde et de se distraire de leurs travaux. Leur amour exclusif de la littérature dura jusqu'au [illisible].

Edmond de Goncourt, qui avait soixante-quatorze ans, venait encore cet hiver de faire représenter sa pièce : *Manette Salomon*, et de publier deux tomes. A la fin de l'un d'eux, sur le peintre japonais Hokewai⁴⁸, il constatait qu'on appela celui-ci dans son pays : « Vieillard fou de dessin. » Edmond de Goncourt était le « vieillard fou de littérature. » Il travaillait encore tous les jours, parmi ses livres rares, ses collections précieuses d'objets du XVIII^e siècle [peu lisible] de l'art japonais, ses tapisseries et ses peintures du siècle ancien, des Boucher uniques, des subtiles [peu lisible] La Tour, ces peintres dont il avait rappelé [peu lisible] l'art et auxquels le sien propre s'appariait. C'est dans ce délicieux petit hôtel d'Auteuil qu'il a écrit *La maison d'un artiste*, que s'écoula sa courte [peu lisible] vie, toujours au travail, casanier, allant seulement dîner en ville, parfois, chez d'anciens et [illisible] amis. Parmi ceux-ci, la princesse Mathilde⁴⁹ qui, sous l'Empire, avait assuré aux Goncourt, jeunes [illisible], sa protection, fit jouer leur *Henriette Maréchal* à la Comédie française, et obtint la croix pour

47 Edmond de Goncourt (1822-1896) : fondateur de l'Académie Goncourt qui décerne chaque année le prix du même nom. Une partie de son œuvre fut écrite en collaboration avec son frère, Jules de Goncourt (1830-1870). Les ouvrages des frères Goncourt appartiennent au courant du naturalisme. Ami personnel de Rodenbach qui était son poète préféré.

48 Coquille probable : Hokusai.

l'aîné. C'est un autre de ses intimes amis, Alphonse Daudet, qui intervint pour une promotion de l'écrivain dans la Légion d'honneur, l'an dernier.

Ce fut l'occasion d'un banquet d'apothéose, de convives, réunis au *Grand Hôtel*, qui l'acclamèrent. Et on vit le ministre de l'instruction publique, M. Poincaré, lui remettre lui-même la rosette, lui demandant, avec un tact suprême, de permettre au gouvernement de *s'honorer lui-même*, en lui donnant cette distinction. Ce jour-là, Edmond de Goncourt triompha, fut heureux ; des télégrammes de tous les coins de l'Europe le saluèrent un [*illisible*], des amis inconnus vinrent en foule, enthousiastes de sa verte vieillesse, de sa haute et belle prestance, de ce visage à la fois mâle et mélancolique, aux beaux cheveux de soie blanche, si proches [*peu lisible*] du laurier.

Mais il y avait surtout, autour de lui, ses fidèles, sa garde d'honneur pourrait-on dire, c'est-à-dire les meilleurs parmi les romanciers et les poètes [*illisible*], qui étaient les habitués de son « grenier ». C'est lui-même qui avait baptisé ainsi le salon bibliothèque où il recevait, chaque dimanche, après-midi, ses amis de lettres, c'est-à-dire l'élite de notre [*peu lisible*] génération. Un jour quelqu'un écrira l'histoire de ces réunions où Alphonse Daudet causa avec sa verve, son don d'évocation merveilleux, Heredia [*peu lisible*] jetant ses récits colorés, Rosny ses déroulements scientifiques, le peintre Carrière ses mots profonds d'un sens qui se survit, comme un son de cloche, et va ailleurs... Ce pendant qu'Edmond de Goncourt épanchait des souvenirs, des idées, qui furent toujours nobles et une fière leçon d'art et de vie.

En effet, son œuvre fut parallèle. Elle vivra, elle est durable. D'abord parce qu'elle est vérité. Les Goncourt qui admiraient entre tous Chateaubriand, leur plus grand culte, se souvinrent dès le début de son précepte : « Les œuvres ne vivent que par le style. » Encore faut-il un style original. Les Goncourt furent novateurs. Ils ont apporté ou du moins perfectionné ce qu'ils appelèrent eux-mêmes « l'écriture artiste ». Il n'y a pas un prosateur d'aujourd'hui qui ne leur doive quelque chose.

Novateurs, ils le furent en tout. Dans le roman d'abord, qu'ils ont renouvelé par le souci du vrai, la recherche de la vérité dans leurs peintures et leurs enquêtes contemporaines qui étudient tous les milieux : de là ce dix romans : *Charles De Mailly*, *Germinie Lacerteux*, *Mme Gervaisais*, etc., écrits en collaboration par les deux frères. A la mort du plus jeune, tué à 40 ans par un excès de travail, ce fut grande douleur et tragique désarroi pour Edmond de Goncourt. « Une veuve », déclara Barbey d'Aurevilly, rendant hommage ainsi sans le savoir, à cet admirable amour fraternel. Pourtant il se reconquit, continua l'œuvre, la tour inachevée, publia quatre autres romans personnels.

Il y faut registrer, dans un ou deux, la crudité des peintures. C'était la mode naturaliste et Edmond de Goncourt y a trop cédé. En même temps, il continua ces études d'art, ces études d'histoire sur le XVIII^e siècle où, ici aussi, les Goncourt furent novateurs, reconstruisant le siècle passé au moyen de documents vrais : registres, lettres, notes, manuscrits, petits papiers — le contraire de la méthode divinatoire de Michelet. Reste le *Journal des Goncourt* qui sera,

49 Mathilde-Létizia Wilhelmine Bonaparte, dite « la princesse Mathilde » (1820-1904) : princesse française qui tint un salon très couru par le Tout-Paris.

pour l'avenir, de curieux mémoires sur la vie littéraire, les mœurs et les hommes de notre époque.

Voilà certes une noble œuvre de quoi durer en bonne place dans l'éternité du temps.

Voilà aussi une noble vie de quoi durer en bonne place dans l'éternité de Dieu... Malheureusement Edmond de Goncourt semblait fermé⁵⁰ à l'Idéal catholique. Pourtant il en sentait la beauté, il l'a proclamé plus d'une fois. Dans son dernier volume du *Journal*, paru il y a un mois, il dit encore, à propos de la pitié qui est de mode en littérature depuis Tolstoï et les Russes : « C'est curieux, c'est le catholicisme qui a apporté dans le monde la pitié à l'endroit des *miséreux* et il a fallu dix-huit siècles pour que cette pitié eût son développement dans la littérature. »

Aussi ont-ils été bien inspirés, ceux qui ont assisté sa brève agonie, de lui rapprocher les mains, de l'offrir, mains jointes, sur son lit de mort, et aussi d'y faire veiller, chapelet aux doigts, une religieuse de Saint-Sauveur. N'est-ce pas sœur Philomène elle-même, la plus belle figure de leurs romans, qui prie là parmi des roses et demande à Dieu qu'il ait son âme en paix et en gloire ?

N.D.L.R. — Nous croyons que les rapports intimes d'amitié et de confraternité littéraire qui unissaient notre distingué collaborateur avec M. de Goncourt lui ont inspiré trop d'indulgence tout au moins sur la portée morale des œuvres du défunt⁵¹.

50 Dans le contexte et compte tenu de la note de réserve qui figure au bas de l'article, il s'agit probablement d'une coquille : « peu formé à l'Idéal catholique ».

51 Cas singulier dans l'histoire des articles de Rodenbach : la rédaction se croit autorisée à faire cette mise au point vexatoire.

La beauté des villes — Le Patriote, 10 septembre 1896

C'est le moment des voyages. Des étrangers traversent incessamment nos villes, les jugent, les admirent. Nous avons parlé ici récemment du vandalisme, des déprédations qui s'y commettent parfois. Il y aura lieu, par contre, de louer les restaurations savantes, les embellissements où le passé se dégage, revit dans les architectures mêmes, les trésors de plans ressuscités. Il vient de se passer à Gand un Congrès d'archéologie qui a prouvé, à cet égard, la vigilance de beaucoup d'hommes éclairés, attentifs à la beauté de nos villes, et même le souci du gouvernement. Peut-être y aurait-il mieux à faire.

On pourrait suivre ici l'exemple que vient de nous donner Paris. Le nouveau préfet de la Seine a nommé une commission permanente, comprenant outre des fonctionnaires et élus municipaux, des architectes, des ingénieurs, un certain nombre d'artistes et des plus éminents, comme les peintres Puvis de Chavannes et Detaille, comme les sculpteurs Barrias et Paul Dubois, laquelle aura pour mission de veiller à la beauté de Paris. La caractéristique de cette commission nouvelle, c'est que, quoique officielle et municipale, elle comprendra beaucoup d'artistes. Voilà ce qu'il faudrait imiter en Belgique. Car la beauté d'une ville est une œuvre d'art à réaliser. Il y faut une harmonie, un sens des ensembles, une entente de la ligne et de la couleur. Certes l'érudition et la connaissance du passé sont quelque chose. Le goût artiste vaut davantage.

On pourrait donc instituer également dans chacune de nos villes une commission permanente qui serait mixte et constituerait un conseil de surveillance, d'arbitrage, pour les paysages urbains. L'édilité la consulterait, lui obéirait quant aux travaux qui concernent la voirie, les monuments publics ou historiques. Ainsi s'accomplirait cette esthétique des villes déjà si bien réalisée ici, car nos villes, les villes de Flandres surtout, sont admirables et extasient à bon droit les étrangers qui y passent. Ainsi en même temps s'évitent les fautes partielles qui, parfois, compromettent tout un ensemble par manque de goût artiste.

Seule Bruges a eu sans défaillance le sens instinctif de sa pure beauté. Il y a là une harmonie miraculeuse des ciels, de l'eau, des pierres. Même les monuments récents ont vite été construits dans un rapport intime avec ceux du passé ; par exemple l'hôtel du gouvernement provincial, une belle symphonie de lignes gothiques, de pierres grises, de vitraux glauques, qui ne contraste pas trop violemment — ce qui est un miracle — avec le fruste et antique quadrilatère des Halles. Ainsi cette Grande-Place est unifiée et parfaite, à condition qu'on achève vite la partie inachevée encore de l'hôtel provincial. Peut-être faudrait-il — et c'est ainsi qu'une commission locale, des artistes, serait utile — enlever ce kiosque turc, pour concerts, qui est vraiment une bien vilaine chose, au centre.

Gand, à son tour, a pris conscience d'elle-même. Sous le règne de M. Lippens, qui, en matière d'art et pour la beauté de la ville, fut un bourgmestre déplorable, on ruina et dévasta des sites magnifiques, comme ces si mélancoliques quais du Bas-Escaut, cet admirable Béguinage que

Michelet visita avec enthousiasme en 1835 et sur lequel il a laissé des notes d'une couleur si pittoresque. Aujourd'hui on travaille à la beauté de la ville : les restaurations de Saint-Bavon en ont fait une cathédrale merveilleuse. Ici on voit comme la pierre nue est d'un plus bel effet que la polychromie pratiquée à l'église Saint-Sauveur de Bruges.

Les dégagements du château des comtes promettent aussi un monument intéressant. Mais il faut se parer d'un système de restauration qui aboutit souvent à une reconstruction. Ainsi, à Gand même, il y a deux exemples qui sont pour inquiéter. Tout à côté du Beffroi, il y avait une vieille façade savoureuse, sombre comme une eau-forte, en pierres ciselées et noires, toute patinée par la poussière des voiries. Sous prétexte de la restaurer, on l'a presque rebâtie et c'est aujourd'hui un bâtiment sans souvenirs et sans intérêt, qui sent le faux vieux et la copie.

De même pour ce farouche château de Gérard le Diable aux fenêtres et aux murs pleins de mystère, dont on a fait un monument lissé, net, correct. Espérons qu'on se montrera plus circonspect dans les grands travaux qu'on va commencer pour isoler les tours et le Beffroi.

C'est pourquoi il faudrait des commissions de la beauté des villes, comme celle qu'on vient d'instituer à Paris, parce que la présence d'artistes freineraient le rôle des architectes qui sont trop empressés à tout élaguer pour tout refaire. Au contraire, le principe en ces matières, doit être d'intervenir le moins possible, de conserver, d'isoler, d'étaçonner, de fortifier seulement, de manière à empêcher la ruine, mais de manière aussi à éviter le neuf.

Ainsi à Bruxelles, dans ce décor unique de la Grand'Place, parmi toutes ces façades pierres et or, chantournées et colorées comme des poupes de navires, devant cet hôtel de ville ciselé comme une châsse énorme, n'est-ce point une erreur d'avoir reconstruit, en face, ce monument de la Maison du Roi, trop compact, lourd, ostentatoire, avec ses statues d'un cuivre trop luisant — tout cela qui est trop neuf, sent l'imitation et le pastiche, rompt avec violence l'équilibre de la place et les lignes harmonieuses qui resserraient si bien les autres façades. Il aurait mieux valu laisser l'ancien bâtiment, un peu restauré et consolidé... Si les artistes avaient été écoutés, eussent fait partie d'une commission consultative, cette erreur n'aurait pas eu lieu.

Et cela est d'une plus grande importance qu'on ne l'imagine. La beauté des villes importe. Nul n'a remarqué que la plupart des grands hommes sont nés dans quelque décor, intense, pittoresque ou rare, qui les fit à son image. Est-ce que Napoléon, ce bandit de l'histoire, n'est pas vraiment celui qui s'en vient de la cour et des maquis légendaires ? D'autre part, Goethe naît à Francfort, ville admirable où le vieux Mein coule parmi des palais vénérables, entre les murs où vit toute l'antique cour germanique. Et, en France, c'est Rouen, la plus belle des villes, aux architectures fournies et multipliées comme une immense floraison de pierres, qui produit Corneille et puis Flaubert, deux purs génies se donnant la main par-dessus les siècles. Ce sont les plus belles villes, peut-être, qui font les âmes belles ?

Les dessous de l'affaire Dreyfus — Le Patriote, 15 septembre 1896

On a de nouveau beaucoup parlé, et trop parlé, ces jours-ci, du traître Dreyfus⁵² qui ne mérite vraiment pas d'occuper tant l'attention. C'est un misérable dont le crime est d'autant plus sans excuse qu'il occupait une situation brillante : capitaine d'artillerie, possédant une certaine fortune personnelle, ayant fait un mariage riche, allié à de puissantes familles juives (car les rabbins du même nom sont ses proches), il paraissait n'avoir pas besoin de honteuses mensuralités qu'il se faisait servir par l'Allemagne, si ce n'est qu'il menait une vie dispendieuse, dissipée, voyageait beaucoup, était joueur.

Or, c'est aujourd'hui cet entourage influent, tout ce monde juif de parents et de coreligionnaires, qui se démène, intrigue, recommence des campagnes pour réviser devant l'opinion un procès bien jugé, faire bénéficier du doute le coupable ou préparer son évasion.

Cependant, pour ceux qui connaissent les dessous de cette vile affaire, la culpabilité est évidente et les preuves péremptoires, Il est fâcheux que le procès ait eu lieu à huis clos et que le public n'ait pas connu, de la sorte, les raisons sur lesquelles les juges militaires se sont appuyés pour condamner à l'unanimité. Mais il était impossible qu'il en fût autrement, sous peine de risquer un incident diplomatique. La vérité de l'affaire, c'est que l'accusation reposait sur une pièce soustraite, c'est-à-dire le texte même des renseignements fournis par Dreyfus, écrit de sa main, et qu'on déroba à ceux qui en étaient en possession. Il fallut aussitôt le leur rendre, à leur première réclamation, mais on avait photographié le document qui était la preuve irrécusable, à condition qu'on acquit la certitude qu'il était bien de l'écriture de Dreyfus.

Afin de s'en assurer, voici ce qui fut convenu. Et ceci est un piège tragique, une scène vraiment shakespearienne qui se joua dans les bureaux du ministère de la guerre où Dreyfus soupçonné, mais ignorant et sans défiance, continuait à exercer ses fonctions. Un de ses collègues, un officier aussi, vint le trouver et, sous prétexte qu'il s'était foulé le pouce et ne pouvait pas écrire, le pria d'écrire sous la dictée un rapport dont il devait avoir la copie.

Dreyfus, que rien encore ne portait à se méfier, se mit en devoir d'écrire, commença à écrire. Or, le texte qu'on lui dictait était celui même de la pièce confidentielle qu'il avait livrée, c'est-

52 Il faudra attendre novembre 1896, soit quasi deux ans après la parution de cet article violemment antidreyfusard, pour que Bernard Lazare publie un opuscule fouillé contestant la version officielle : *Une erreur judiciaire. La vérité sur l'Affaire Dreyfus* (Bruxelles, 1896). L'affaire prendra une dimension nationale lors de la publication du fameux « J'accuse ! » de Zola dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898. Une bonne partie du monde intellectuel prend dès lors fait et cause pour Dreyfus. Il est probable, mais loin d'être certain, que Rodenbach en ait fait partie. Comme indices, l'oraison funèbre de Rodenbach par Catulle Mendès, un écrivain d'origine juive, un hommage de *L'Aurore* à la date du 27 décembre 1898 et un article de Bernard Lazare lui-même dans *L'Echo de la semaine* du 8 janvier 1899. Mais l'article du 18 janvier 1898 (voir plus loin), violemment antidreyfusard, laisse planer plus qu'un doute. Il reste à ce moment moins d'un an au poète, qui mourra en décembre de la même année, pour changer d'opinion sur Dreyfus. A titre de comparaison, Jean Jaurès n'a pris parti pour Zola que dix jours après la publication de sa fameuse lettre...

à-dire l'horaire des troupes, les secrets de mobilisation et de la première mise en campagne, cette pièce dérobée à ceux qui la détenaient, et qu'il avait fallu restituer, mais dont on avait gardé la photographie.

Ainsi on pourrait confronter, puisque Dreyfus en ce moment la récusait... Celui-ci, après quelques lignes, se douta des soupçons et pièges, commença à trembler, hésita, s'affola : comme s'il écrivait sa condamnation à mort, sous les yeux inexorables et lucides de son collègue, qui continuait à dicter... Dreyfus fut vaincu par l'émotion, dominé par ses nerfs... Dans une lueur, il comprit, il vit qu'il était perdu et se jeta, livide, tremblant, égaré, aux pieds de l'officier qui tenait déjà, dans la main, la preuve !

On compara la photographie gardée et la copie qui venait d'être écrite. C'était l'identité. Les experts Charavay et Bertillon eurent à peine à le préciser devant les membres du conseil de guerre qui virent par eux-mêmes, se convainquirent, condamnèrent.

Auparavant, le ministre de la guerre avait fait appeler l'officier, traître dans son cabinet, et lui montra les preuves irréfutables de son crime de trahison envers la France. Puis il lui tendit un revolver : « Allez-vous brûler la cervelle ».

Dreyfus supporta une expiation pire que la mort, cette épreuve de la dégradation dans la cour de l'école militaire, devant la garnison de Paris assemblée, qui restera pour ceux qui y ont assisté une scène inoubliable et d'une anxiété sans bornes. Lui, marcha, hardi encore, à travers la gronderie des tambours, le sanglot rauque des clairons, toute l'âme en deuil de la France, parmi les huées du peuple qui avait escaladé les murs, s'était accroché aux portes de bronze ajouré et, de là, cria par rafale, sa colère, son mépris, ses malédictions.

Dreyfus ne broncha pas, même quand un adjudant s'en vint consommer le déshonneur de l'officier en arrachant un à un tous les galons d'or, les passementeries, les chiffres et les étoiles de sa tunique militaire qui devint tout à coup une camisole de force... Le traître rêvait sans doute à l'île du Diable⁵³ ou à une prochaine évasion.

Plus d'un regretta à ce moment où la loi de mort contre les traîtres, aujourd'hui votée, n'existait pas encore, qu'il ne fût pas tombé, ce jour-là, frappé du moins par la loi populaire. Qu'auraient pu dire les chefs si, voyant passer le traître qui avait livré à l'ennemi les horaires, l'itinéraire des troupes, l'actif, les plans de travaux de défense (c'est-à-dire de quoi les faire vaincre et massacrer), les soldats l'avaient fusillé. On aurait eu beau faire une enquête pour découvrir les auteurs. Il aurait fallu conclure que *les fusils étaient partis d'eux-mêmes*.

53 Bagne proche de Cayenne en Guyane.

La Paix et le Militarisme — Le Patriote, 3 octobre 1896

Au moment du voyage, à travers l'Europe, de l'Empereur de Russie, dont les visites sont surtout profusion de revues, parades, étalages militaires, [illisible] redoutable tableau de la paix armée, menacée quand même, malgré l'insistance des déclarations pacifiques, n'est-ce pas une ironie de la [illisible] et une protestation des événements que la réunion [illisible] simultanée à Budapesth de la conférence parlementaire pour la Paix ? Bien qu'il faille attendre peu de résultats, en général, de l'œuvre du congrès, il est incontestable, ici, qu'il s'agit d'un mouvement profond, vaste et qui va grandissant.

Le militarisme, qui rend la guerre possible et la maintient en puissance, comme diraient les mathématiciens, est de plus en plus antipathique aux [illisible]. Ceux-ci y voient l'instrument des conflits [peu lisible], une cause de ruine grandissante, par conséquent un germe de révolution sociale. Ils prévoient dans l'avenir une autre solution que la force pour régler les différends internationaux qui, comme les différends privés, pourraient se trancher au moyen de tribunaux mixtes. C'est précisément pour régler l'organisation de cette justice entre les [illisible] pour élaborer une sorte de code international, que cette conférence interparlementaire a été fondée.

A Budapesth, comme déjà à Bruxelles l'an dernier, elle poursuit, avec une vue nette, ses travaux dans ce but. Des hommes politiques, des penseurs [illisible] de tous les pays, en font partie. Quelques ouvrages importants ont paru, qui analysent et popularisent les décisions de cette Association pour la Paix, par exemple celui de M. Gaston Moch⁵⁴, un ancien capitaine d'artillerie : « *Autour de la Conférence interparlementaire* » et « *Mémoire aux Puissances* » du chevalier Deschamps.

On n'y peut voir, comme d'ailleurs dans les délibérations du présent Congrès à Budapesth, qu'il ne s'agit point là d'une utopie, mais d'une organisation opérationnelle et légale. Quand celle-ci sera fixée, un militarisme, qui est le fléau ruineux des Etats modernes, aura vécu.

D'ailleurs ce mouvement pour la paix est universel et catégorique, car, outre la conférence interparlementaire, qui se borne à préparer un code en matière de conflits internationaux, c'est-à-dire à faire œuvre de législation, il y a une autre association puissante, qui, elle, fait œuvre de sociologie [illisible] politique, en prêchant, nettement la suppression absolue de la guerre.

On peut ajouter l'appoint des sociétés féministes, dont le nombre et l'influence vont grandissants et qui toutes ont inscrit en tête de leur programme la suppression de la guerre et du militarisme.

C'est donc un élan universel, et qui deviendra bientôt irrésistible, en faveur de la paix.

⁵⁴ Gaston Moch (1859-1935) : pacifiste et espérantiste. Partisan d'une armée démocratique, apporta son soutien à Dreyfus.

D'ailleurs tout concourt à la disparition de la guerre. Le militarisme porte en lui-même sa mort, ne fût-ce que par l'excès même de sa puissance. Les inventions incessantes et prodigieuses en cette matière : les canons à longue portée ; les balles fusibles [*peu lisible*] des fusils, les explosifs, grâce auxquels avec les ballons, déjà partiellement dirigeables, on pourra détruire en un instant des armées entières, tout cela rend la guerre presque impossible à cause de la trop grande horreur de cette « puissance effroyable de destruction », comme l'appelle Frédéric Passy⁵⁵, « grâce à laquelle, si on s'abandonnait vraiment à sa fureur, l'humanité serait rasée de ce monde en une saison. »

C'est non seulement la perfection des engins meurtriers qui a amené cette révolte contre la guerre, mais aussi l'excès des armements, grâce au service personnel, ces effrayants effectifs modernes, dont on publiait, ces jours-ci, le tableau, et qui contiennent des milliers de bataillons, d'escadrons, c'est-à-dire plusieurs millions d'hommes, soumis [*peu lisible*] aux hasards terribles de la guerre, demain, aujourd'hui, voués déjà aux lourds travaux de la paix armée. Ici le militarisme contient son propre principe de mort, car il viole la liberté la plus sacrée de l'individu, dans son droit à remplir sa destinée.

L'égalité n'est pas une excuse. Elle est d'ailleurs souvent un mensonge. Les hommes ne sont pas égaux en intelligence et par conséquent en charges et en devoirs, pas plus qu'ils ne sont égaux en force physique.

Le militarisme ne tient pas compte de la destinée de chacun, cette chose sacrée que l'Eglise seule a comprise et a appelée d'un mot admirable : la *vocation*.

Il en tient si peu compte qu'il va, en France, jusqu'à enrôler des prêtres. Et c'est, chaque année, un spectacle grandiose, en l'église Saint-Sulpice, que la dernière messe des séminaristes, avant le départ pour l'armée, un spectacle triste aussi, quand on songe aux dangers qu'ils vont courir, au genre de vie si contraire qu'on leur impose.

Ne vaudrait-il pas mieux un système qui, tout en assurant la sécurité nationale, respectât le choix des carrières et le libre développement de chacun *dans le sens de ses aptitudes* ?

Toute une littérature existe, qui a protesté contre cette violation de la liberté des individus et le régime uniforme des casernes : c'est le *Cavalier Miserey*, de M. Abel Hermant ; le *Nommé Perreux*, de M. Bonnetain ; les *Misères du Sabre* et *Sous-Offs*, de M. Lucien Descaves, bien d'autres livres.

Réaction inévitable contre ce militarisme français que M. Paul Deroulède incarna, lui, dont on a dit avec esprit : « Il ne marche pas, il défile » !

En tout cas, devant les parades et les exigences incessantes du militarisme européen, il est caractéristique de voir grandir le zèle et l'importance des Associations de la Paix, comme celle qui vient de se réunir à Budapesth, c'est-à-dire qu'on peut prévoir les temps où la guerre disparaîtra, ainsi que la Peste et la Famine, fléaux de Dieu, triple peine de David, qu'on crut longtemps éternels et immanquables dans l'humanité.

55 Frédéric Passy (1822-1912) : homme politique. Membre de l'Institut et lauréat du prix Nobel de la Paix, a consacré sa vie à l'idéal pacifiste et a diffusé des idées féministes, abolitionnistes, sociales et libérales.

Le génie de Paris — Le Patriote, 13 octobre 1896

Il arrive souvent, à l'étranger, qu'on ne comprend pas bien Paris. Surtout à la veille des fêtes franco-russes, maints esprits graves et chicaneurs sourient des mille détails rapportés par les gazettes et reportages un peu puérils, interviews, embarras du protocole, hésitation sur les costumes et le cérémonial, notes des carrosses et des menus, c'est-à-dire toute l'intimité d'un ménage où une [illisible] s'apprête, toutes les coulisses d'un théâtre avant le lever de rideau sur un grand drame.

Que l'on juge là-dessus ! C'est le même procédé qui induisit en erreur un grand esprit comme Taine, à propos de Napoléon, dans ses *Origines de la France contemporaine*. Il se fit son opinion d'après une quantité énorme de notes, petits papiers, correspondances, actes, pièces authentiques, documents de ce temps, croyant ainsi connaître Napoléon. Il n'oublia qu'une chose par quoi il fallait commencer c'est que Napoléon avait *du génie* ; et cette considération préliminaire aurait plus éclairé et éclairci [peu lisible] son sujet que toutes les recherches et toutes les preuves. Il faut faire la même chose pour Paris au lieu de le juger à distance par des détails, voir [peu lisible : venir ?] et comprendre ce qui, sur place, apparaît à l' [peu lisible] évidence : la ville aussi a du génie.

Elle vient de le prouver une fois de plus durant des fêtes mémorables et presque historiques. Du [peu lisible], le Czar lui-même a saisi d'emblée cette prééminence de Paris et y a rendu hommage le premier pour : « Cette grande ville de Paris, source de tant de génie, de tant de goût et de tant de lumière. »

C'est que jamais le génie riant et lyrique de Paris n'a éclaté de façon plus triomphale et plus émouvante, plus sentimentale aussi, en ces fêtes où le cœur a pris part comme les yeux — et dont le souvenir et les conséquences ne sont pas près de finir [peu lisible].

D'autres ont dégagé et dégageront leur importance politique, qui n'est point notre fait.

Du point de vue religieux, il y aurait diverses remarques intéressantes à faire. En cette République qui se voulait toute civile et laïque, l'Empereur aura donné l'exemple religieux, puisque sa première visite fut pour l'église russe de la rue [illisible]. C'est lui aussi qui désira que lui fût présenté, avant tous autres personnages, M^{gr} Richard, cardinal-archevêque de Paris, et lui restitua ainsi le premier rang qu'il avait dans le protocole, et d'où on l'avait exclu depuis longtemps. Enfin, il est allé à Notre-Dame ; il a prié ostensiblement. Et, prenant le temps, il eut des attentions pour le clergé, entre autres, pour ce vénérable abbé Lanusse, aumônier de Saint-Cyr, qui fut un héros de consolation et de dévouement durant la bataille de Sedan pour laquelle il a écrit ce beau livre émouvant : *l'Heure suprême*.

Au point de vue artiste, que dire de cette série de fêtes enchantées, sous un soleil adorablement complice : l'entrée dans Paris en des équipages [illisible] -royaux et de correction parfaite, avec cette invention [peu lisible] superbe d'ouvrir le cortège par les émirs, les caïds, tous les chefs arabes en costumes de pourpre, de feu et de neige, sur chevaux blancs

[*illisible*], une évocation inoubliable — une porte d'Orient, pourrait-on dire ; puis les galas rutilants de l'Opéra et de la Comédie ; le feu d'artifice extraordinaire où la tour Eiffel devint un volcan, crachant de l'or, des explosions de pierreries, une cataracte d'étoiles et d'épis en feu ; puis encore la fête de Versailles, résurrection du XVIII^e siècle, pavaues [*peu lisible*] et menuets devant les glaces où s'enfuient encore les danses de la monarchie ; enfin l'apothéose de la grande parade militaire où l'armée française, [*illisible*] rouge et bleu, « ciel et sang », comme un écrivain la définissait un jour. Mais surtout et tout le temps autour de ces numéros successifs du programme le génie de Paris, le peuple de Paris, souple, délicat, discret, joyeux, enthousiaste de ce bel enthousiasme vibrant et inlassable qui est, en somme, la plus noble qualité, la plus précieuse vertu, pour les nations comme pour les individus. Que font les uns et les autres, s'ils n'ont pas l'enthousiasme ?

C'est précisément cet enthousiasme qu'on prend ailleurs pour de la turbulence et de la légèreté, tandis que, en réalité le peuple de Paris — on l'a bien vu durant toutes ces journées si encombrées et calmes, si ordonnées, pourtant — est le peuple le mieux *élevé* du monde. Pas une dégradation, ni même une souillure, à la décoration exquise mais frêle et légère de la ville. La foule faisait sa police elle-même. Pas un arbre n'a souffert. Toute [*illisible*] fut respectée. Les fleurs ont pu joncher les [*illisible*] et rire au soleil en toute sécurité.

Et voilà, le génie de Paris, qui a inventé ces fêtes de grâce et d'éclat, s'est fait une parure sans pareille, dressa l'image de la Patrie sur les autels de la Paix, et maintenant, après trois jours de réjouissances et de civisme, s'en retourne au travail (car nulle part on ne travaille plus et ceci est encore un des éléments insoupçonnés ailleurs, du génie de Paris), va continuer le pont Alexandre, promet des merveilles pour 1900, se remet à l'œuvre pour les triomphes de l'industrie et des arts. Il semble qu'ils soient faits pour aujourd'hui, les vers graves de Baudelaire⁵⁶ :

*Et ce sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux !*

⁵⁶ *Le crépuscule du matin.*

Collectionneurs — Le Patriote, 2-3 novembre 1896

La comparution et la condamnation devant la cour d'assises de la Seine de l'assassin Aubert avait attiré un grand nombre de collectionneurs de timbres-poste, à cause de la victime qui dut sa mort à deux importantes collections, valant cinq ou six mille francs chacune. C'était un philatéliste distingué, comme on dit, car il a fallu créer ce mot d'après le grec pour désigner cette sorte de collectionneurs, très remuants et très nombreux.

Il y a peu d'années, s'ouvrit au Palais de l'industrie une exposition de timbres-poste. Il existe un journal des collectionneurs de timbres-poste, dirigé par M. Maury, qui est un connaisseur et un expert. Il existe aussi et surtout une Bourse de timbres-poste, au carré Marigny, dans le Champs-Élysées, se tenant en plein air, le dimanche et le jeudi, et qui constitue un des coins les plus amusants du Paris pittoresque. On crie, on enchérit, on surenchérit.

C'est presque comme autour de la corbeille à la grande Bourse. Et, en fait, il y a une cote quasi officielle de tous les timbres connus ; les habitants gardent aussi différentes émissions, comme s'il s'agissait de titres ou de fonds d'Etat. On rencontre des types divers et souvent extraordinaires. Des femmes bizarres, anciennes institutrices, marchandes à la toilette ruinée, pianistes échouées. Et des garçonnetts aussi, des potaches, qui crient d'un air déluré : « J'achète, je vends, je fais le commerce ! » Puis les courtiers sérieux, les marchands spécialistes, l'allure de bookmaker avec la sacoche au dos, portant des piles d'albums, dorés sur tranche, qui contrastent avec les autres offrant de humbles petits cahiers.

Ici, ce sont les timbres rares, les cartes coûteuses et authentiques, timbrées dans les séries de bureaux de poste dont le sceau les balafre de glorieuses blessures d'encre. On vend les timbres très rares, encore adhérents à l'enveloppe⁵⁷. Ceci est la garantie absolue. Car dans ce monde des collectionneurs et amateurs de timbres-poste, le grand souci, c'est l'authenticité. Il y a tant de timbres faux, et pour certains, il est difficile de s'y reconnaître. Le directeur du *Journal des collectionneurs de timbres* possède lui-même, pour la curiosité, une collection complète de timbres faux. Il est, du reste, aussi rare, paraît-il, que si les timbres étaient vrais. Triomphe de l'artificiel, qui aurait réjoui Baudelaire.

La contrefaçon sévit d'autant plus que, lorsqu'il s'agit de timbres anciens et n'ayant plus cours, aucune loi n'est applicable. Les faussaires sont à l'abri. Les collectionneurs n'ont aucun recours. A eux d'être vigilants, compétents, et d'exiger des preuves d'authenticité. Les prix alors sont souvent élevés : telle carte qui a beaucoup voyagé et porte, comme des blasons, une série de timbres des pays qu'elle traversa, se vend des trois et quatre cents francs. Un collectionneur fervent acquit un jour un timbre oblitéré de la Guinée anglaise datant de 1854 pour 925 francs et un modèle neuf de ce même timbre pour 1,250 francs. Or, ce collectionneur n'était autre que le défunt empereur de Russie, collectionneur de timbres passionné, qui

57 Coquille possible : « adhérent à l'enveloppe ».

n'aurait pas manqué de visiter la bourse des timbres-poste, au carré Marigny, si c'était lui qu'on eût reçu à Paris.

Ainsi, on trouve, du haut en bas de la société, des collectionneurs de timbres et aussi de toutes sortes de choses.

Le dix-huitième siècle les appelait les *curiolets*. Ce sont les plus heureux parmi les hommes. Nul n'est vraiment heureux s'il n'a une idée fixe, un message vital, comme dit Ibsen. Or, la manie du collectionneur est l'idée fixe par excellence. C'est un moyen de toujours reculer son désir. On ne connaît jamais l'accomplissement et par conséquent la satiété. Il y aurait à faire la psychologie des collectionneurs. En attendant, on en a écrit l'histoire anecdotique et pittoresque. M. Paul Ginisty, le nouveau directeur de l'Odéon, consacra jadis un petit livre exquis au culte de ce qu'il a appelé le *Bibelot*, bien compétent lui-même puisqu'il a formé une très importante collection d'images populaires, anglaises, allemandes, françaises, flamandes, dans le goût d'Epinal, enluminé d'ordinaire avec trois couleurs seulement, jaune, rouge et bleu, et au moyen desquelles on reconstituerait presque l'histoire et les races comme avec les chansons populaires.

Dans cet opuscule, il énumère les goûts souvent bizarres en matière de collections à Paris, par exemple les collections de clés et serrures, de lettres d'assassins, de têtes de mort, un musée de crânes pour faire pendant à la fameuse bibliothèque de chaussettes dont parle M. Paul Bourget⁵⁸, en l'un de ses romans mondains — sauf que la canne est plus esthétique, voire même historique puisque dans la collection parisienne dont M. Ginisty s'est fait l'historiographe, figure la canne avec laquelle Turenne désignait aux troupes leur position, les cannes à sifflet qu'on vendait vers 1760 aux amateurs de théâtre qui voulaient conspuer M. de la Harpe ; et enfin, la canne de M. de Voltaire. Mais il faut se méfier, dans les collections, des pièces authentiques et des souvenirs de grands hommes. On les trouve toujours ailleurs, et à trop d'exemplaires ! C'est le cas de cette pipe de Flaubert qu'un romancier actuel, très connu, aurait reçu en legs et qu'il donna un jour à un ami avec lequel il venait de se réconcilier. Celui-ci apprit plus tard que l'autre avait déjà donné la pipe de Flaubert dans de semblables conditions. Chaque fois qu'il se réconciliait, après brouille, avec un ancien ami, il lui octroyait, comme gage et loyal présent, la pipe de Flaubert. C'est le cas aussi de cette « amie » de Paul Verlaine, qui donna contre bon écu, à maints et maintes, le dernier porte-plume du poète... Elle en avait acheté à la grosse des porte-plumes !

Voilà le danger et la peur des collectionneurs, qu'il s'agisse de timbres ou d'autre chose. Mais, pour tout, il arrive sans doute ce qu'un humoriste a dit à propos des faux tableaux : « Un faux tableau finit toujours par être authentique. »

58 Paul Bourget (1852-1935) : écrivain et essayiste catholique.

Les fumistes — Le Patriote, 21 novembre 1896

Ce mot qui, dans son sens du dictionnaire, évoque les ouvriers ramonant et empêchant d'enfumer les cheminées, triomphe décidément avec sa signification d'argot et désigne toute une classe de spécialistes qui va grandissant.

La fumisterie, ou l'art de la mystification, est devenue une carrière où l'on acquiert ses grades et même la célébrité, comme dans toutes les autres.

Nous venons bien de le voir, à propos de la mort d'un de nos plus notoires fumistes, le fameux Lemice-Terrieux⁵⁹ (le mystérieux !) qui a obtenu bonne presse, comme on dit, et des nécrologies, telles que n'en ont pas des artistes d'œuvre importants, des généraux de brillante carrière.

D'autant plus que la nouvelle de sa mort a tenu haletante, en raison même de son incertitude, l'attention publique. N'est-ce pas comme une tragique [*peu lisible*] dramatique des choses ? Celui qui avait tant mystifié ses contemporains ne put pas leur faire croire à l'authenticité de sa mort. Déjà La Fontaine avait présagé le cas dans celle de ses fables où le berger Guillot, pour avoir trop souvent, à faux, crié au loup, ne put rencontrer crédibilité et secours quand le loup vint en effet et le mangea. Il a fallu, pour Lemice-Terrieux, qu'on produisit son acte de décès, rédigé à Strasbourg, sa ville natale, où il est mort ; car tout de suite il avait trouvé un successeur, un disciple digne du maître, en celui qui contrefit sa manière et, au lendemain de sa mort, écrivit aux journaux, qui le crurent, une lettre où il se déclarait bien vivant.

Cependant plusieurs de ses tours resteront inimitables. Il mystifia avec adresse le public, les journaux, l'autorité. Car ce bon fumiste était un fonctionnaire grave et fut même un sévère magistrat. Dans ces derniers temps, il était attaché à la bibliothèque nationale où sous son vrai nom de Paul Masson, il était connu comme un érudit très lettré et très savant. Auparavant, il fut juge à Chandernagor. C'est de là qu'il dénonça, dans une lettre au *Figaro* signée de Rozario une expulsion des jésuites. Le gouvernement fut dupe de la plaisanterie et l'avertit par dépêche de faire une enquête et d'entendre ce Rozario qu'il était lui-même.

Encouragé par la réussite, ses mystifications devinrent innombrables, vis-à-vis de l'opinion, des journaux, des célébrités, même de l'Institut. Ici, après la catastrophe de Saint-Mandé⁶⁰, il envoya un Mémoire sur les *Trains-Eperons*, projet d'un dispositif pour prévenir tout accident de chemin de fer ; il consistait dans l'établissement en avant et en arrière de chaque train d'un plan incliné muni de rails, partant du niveau de la voie et se continuant par-dessus toutes les voitures. Un train venait-il à la rencontre du premier ? Au lieu de le heurter, il montait par-dessus en suivant le plan incliné, longeait la voie aérienne et redescendait sans difficulté à l'autre extrémité.

59 Paul Masson (1849-1896), dit Lemice-Terrieux : avocat, magistrat, mystificateur et écrivain.

60 Catastrophe ferroviaire du 26 juillet 1891.

Voyez-vous ce système de montagne russe appliqué à un train rapide ? La joyeuse imagination ! Mais cela avait l'aspect très savant. Le rapporteur de l'Académie des sciences, un peu distrait, renvoya sérieusement le projet à la commission des chemins de fer. Vous pensez si on rit.

Une autre fois, on s'indigna non moins sérieusement, quand il eut publié les *Réflexions et pensées du général Boulanger*, au moment de son exil, dont toute la presse s'occupe, et qu'on reconnut ensuite apocryphes.

Apocryphes aussi, les lettres signées Lacaussade adressées à Jules Lemaître à propos de M^{me} [illisible].

Apocryphes, ces cartes de remerciement qu'il eut la drôlatique idée d'envoyer de la part du duc d'Orléans, quand, celui-ci, s'étant présenté au service militaire, fut incarcéré. Lemice-Terrioux adressa à tous les royalistes, aux fidèles du prétendant, à bien d'autres qui en furent émus jusqu'aux larmes ou ne se tinrent pas d'orgueil, une carte de remerciement portant ceci : « Conciergerie, 10 [peu lisible] février. Le duc d'Orléans. Merci. »

Tout cela, il faut en convenir, était assez anodin et laborieux. Comment un magistrat, un fonctionnaire, grave, peut-il occuper sa vie à ces sornettes qui devaient demander beaucoup de circonspection et d'adresse dans l'exécution. Il y là une manie spéciale, une étrange névrose, dont nos modernes médecins, curieux des rapports entre les nerfs et le cerveau, devraient bien faire l'analyse.

Dans cette joie de mystifier, il y a un fond de cruauté, de méchanceté, de mépris de l'humanité. Il y a aussi un peu de la psychologie de l'*inventeur*. Le fumiste a découvert un bon tour ; il faut l'essayer. Mentalement, et sur le papier, c'est parfait. Est-il réalisable ? Il faut maintenant le traduire en acte. Va-t-il réussir, et réussir exactement comme on l'avait prévu ? Grand émoi ! Incertitude haletante ! Le fumiste se promène dans la foule avec sa nouvelle invention ; il la porte comme s'il portait le tonnerre.

C'est ce qui explique que de hauts esprits comme Baudelaire n'ont pas dédaigné la mystification. Lui aussi, aigri, incompris, y trouvait un moyen de se venger des hommes, de les bafouer. Il eut parfois des trouvailles bien drôles, comme celle que Cladel racontait, devenu vieux, mais y croyant toujours et ne se doutant pas qu'il y avait joué le rôle de victime : c'est l'histoire de ce déjeuner où Cladel, sitôt arrivé, voulut répandre sa faconde du Midi, son bavardage intarissable. Baudelaire lui fit un signe sévère, ne parla pas ; personne ne parla, du reste, pendant tout le déjeuner, qui était présidé par une femme jeune mais pensive.

Cladel se trouva affolé d'être réduit au silence. Au sortir du déjeuner il s'informa, près d'un convive, de ce mutisme obligatoire. Celui-ci, lui raconta que la jeune femme était aphasique, avait perdu la parole et que Baudelaire, par un prodige de délicatesse, n'avait plus parlé, ne voulait plus qu'on parlât, devant elle. Or Cladel, crédule jusqu'au bout de sa vie, le racontait avec, encore, des larmes aux yeux. On pense si Baudelaire dut s'amuser, être fier d'avoir réduit au silence le tumultueux bavard qu'était Cladel. Ce fut presque avoir réussi une gageure impossible.

Lemice-Terrieux eut la fumisterie plus vulgaire et actuelle, assez adroite cependant pour qu'il laisse son nom à côté des Vivier, des Romieu, des Sapeck, qui sont les maîtres dans cette spécialité toute moderne des fumistes.

Etrange race ! Qui nous dira leurs mobiles et la qualité de leur plaisir ? Comment font-ils pour trouver sans cesse des tours joyeux ? Peut-être répondraient-ils comme Coquelin cadet⁶¹ à qui on demandait son secret pour être toujours en verve amusante, et qui déclara : « Je suis triste ! »

61 Alexandre Coquelin (1848-1909), dit « Coquelin cadet » pour le distinguer de son frère Constant, dit « Coquelin aîné » : acteur et un écrivain.

Le jeu à Paris — Le Patriote, 8 décembre 1896

Au moment où la question des jeux est actuelle en Belgique et émeut l'opinion, il est intéressant de savoir comment cette passion sévit aussi à Paris.

Autrefois Murger disait : « La moitié de Paris passe sa vie à demander cent sous à l'autre moitié qui refuse. » Aujourd'hui on ne cherche plus à les emprunter, mais à les gagner au jeu. Les courses et les cercles sont les moyens tout proches et qui sans cesse se multiplient.

Pour les cercles, le Bottin seul contient la désignation de 75 cercles où l'on *cartonne*. Le bénéfice du jeu, c'est-à-dire la cagnotte, leur permet à tous un grand luxe d'installation, de valets, avec tout le confortable moderne : journaux, sièges moelleux, escrime et douches, boissons de choix, table parfaite, car nulle part on ne dîne mieux et à bon marché que dans les cercles. Et il ne s'agit pas seulement des grands cercles, comme le Jockey, celui de la rue Royale, dits fermés, parce que tous les membres y procèdent au ballottage⁶². Le même confort est offert et attire dans les cercles dits ouverts où le comité seul reçoit.

C'est dans ceux-ci que les mœurs douteuses règnent. Ailleurs, on risque tout au plus la déveine, ce que les joueurs nomment « la forte culotte », et l'obligation de payer dans les trois jours, faute de quoi on est affiché et rayé. Combien de suicides, d'affreux drames de famille, suscités par cette façon de point d'honneur, à moins d'être pratique comme ce marquis de Morès⁶³, si malheureusement tué en Afrique, et qui, ayant un jour à payer une importante dette de jeu ne crut pouvoir mieux faire que d'aller emprunter la somme (c'était au moment de ses campagnes antisémites) à son ennemi, le juif Cornelius Herz.

Mais les cercles où on affiche, ces cercles fermés, sont honorables. La fatale passion du jeu trouve trop commodément à s'y satisfaire, mais qu'y faire, si c'est une passion, chez quelques-uns, que rien n'arrête.

Albert Wolff, l'ancien chroniqueur parisien, qui fut un joueur impénitent et malchanceux d'ailleurs, perdant chaque soir sur le tapis les sommes énormes qu'il gagnait, avait trahi par un bien joli mot cette psychologie du joueur : « Le plus grand plaisir, après celui de gagner, est celui de perdre. » Mais on ne perd pas toujours par déveine ; et il n'y a pas que les tripots clandestins (qui, eux, pullulent à l'infini) où les conditions du jeu et l'honnêteté soient suspectes. Même dans les cercles ouverts, qui sont autorisés et fonctionnent au grand jour, on a constaté mille choses véreuses, chaque fois que l'autorité s'en est mêlée.

Nous avons eu, il y a peu d'années, la fermeture du Betting-Club, de la rue Mogador, à la suite de contrats irréguliers, d'opérations louches, dont un suicide marquant avait livré la piste. Il n'y a d'ailleurs qu'à lire un nouveau roman qui vient précisément de paraître : *Le tapis vert*, pour être renseigné sur les mœurs de ces cercles de jeu et de la population cosmopolite qui en vit. La tricherie y est fréquente. Les croupiers sont souvent complices, eux

62 Par scrutin.

63 Marquis de Morès (1858-1896) : aventurier et militant politique français.

qui sont des employés vulgaires, d'une moralité incertaine et choisis par le gérant du cercle. Ils connaissent le jeu, les tours de mains qu'il faut, les signes utiles. Et puis il y a aussi les « grecs »⁶⁴ qui se faufilent partout, sont nombreux, organisés et combinent ensemble des coups sûrs. Les uns tiennent la banques, les autres étant des pontes [*peu lisible*].

Cela s'appelle des fileurs et des télégraphistes. Les fileurs s'occupent de tenir les cartes. Or ils arrivent à les connaître par le seul toucher. On a découvert des trucs merveilleux, par exemple se frictionner les doigts avec de l'acide nitrique pour en exacerber la sensibilité, distinguer les cartes rouges imprimées à l'encre grasse des noires gravées au noir de fumée. Ainsi on peut ne pas suivre l'ordre du jeu et tirer la carte nécessaire. On voit ce que devient, dans ces conditions, une partie de trente et quarante ; et la duperie, pour le naïf joueur qui y aventure son argent.

Quant aux télégraphistes, ce sont les joueurs complices qui communiquent par toutes sortes de moyens : regards, point ou objet convenus, mnémotechnie savante. Comment pouvoir les désigner [*peu lisible*] ? Un ancien agent du service des jeux a raconté qu'il avait découvert, durant son service d'observation dans les cercles de Paris, plus de huit cents manières de tricher au baccarat⁶⁵, et il les a décrites, discutées dans un ouvrage.

Et qu'on ne parle pas de surveillance et de contrôle sévère ! Les « grecs » s'insinuent partout. N'avons-nous pas vu, il y a peu d'années, à l'Epatant, qui est pourtant un grand cercle, aristocratique et d'accès difficile, un « grec » légendaire, nommé Fisscher, se faire recevoir sous le titre de comte d'Entraygue ; il ne fut découvert qu'après plusieurs exploits de sa façon, et chassé enfin !

Quant aux courses, elles sont devenues le jeu du pauvre. Ce tapis vert, qu'est aujourd'hui un hippodrome, apparaît ruineux aussi. Les petits employés, bourgeois humbles, ouvriers, vont y perdre, en un après-midi, peut-être pas ce que Musset appelait « la sueur d'une année », mais certes la sueur d'une semaine. Des centaines de suicides ont déjà eu lieu à la suite de pertes aux courses. Du moins quand la roulette était installée ici au Palais Royal, jusqu'en 1836, il était défendu aux ouvriers d'en approcher. Quant aux courses, elles sont publiques ; et il y en a chaque jour pour ainsi dire. Veut-on un chiffre ? le pari mutuel a fait 225 millions l'an dernier. Or, le jeu des courses, ruineux, pour la plupart, comme le jeu des cercles, est non moins déshonnête. On a eu souvent l'évidence, comme ce jour à Maison-Laffitte où, trois chevaux courant, celui qui courait en tête vint à tomber. Alors les deux autres se regardèrent, se consultèrent, ne sachant plus lequel d'eux deux devait partir, arriver premier puisqu'il avait été convenu que c'était l'autre, dont la chute imprévue venait de déranger les arrangements et les paris. Ainsi tout est combiné d'avance. La course n'est d'ordinaire qu'un simulacre. Les chevaux, qu'on voit courir comme la bille dans la roulette, doivent arriver avec un numéro prévu. Pourtant la foule crédule continue à se laisser leurrer, toute à la passion, à son coupable désir de gagner vite, et sans travailler, de l'argent. Est-ce que Paris entier va se mettre à jouer, dans les cercles, dans les tripots ou aux courses ?

64 Argot : « tricheur habile ».

65 Jeu de cartes pratiqué au casino.

La preuve, ce serait cette observation d'un philosophe qui disait : « Je reconnais les joueurs et les travailleurs à ce détail ; ceux-là disent un « louis », ceux-ci disent « vingt francs », c'est-à-dire une somme qui représente un effort, un gain obtenu par accumulation. »

Car, en effet, tous les Parisiens, aujourd'hui, disent un *louis*.

Costumes — Le Patriote, 20 janvier 1897

C'est Victor Hugo qui a écrit dans *Notre-Dame de Paris* que les Parisiens pourraient s'intéresser même à ce qui se passe derrière un mur. Cette légendaire badauderie vient de se passionner singulièrement, ces jours-ci, pour ce qui se passe derrière le mur du Palais-Bourbon. Quoi ! un nouveau député qui vient siéger en costume musulman ! encore si c'était un vrai musulman, un de ces chefs arabes, un de ces caïds superbes qu'on a vu cavalcader dans l'état-major du czar ! Mais celui-ci est de Pontarlier tout simplement ; il porte ce nom banal de Grenier ; il est même docteur, ce qui est loin de l'Algérie et du mahométisme. N'importe ! le costume est authentique. L'homme touche du front et des lèvres les marches de la tribune, les tapis de la salle des séances. On craint que le sérieux de celles-ci ne soit compromis. On s'irrite, on proteste, on plaisante ; on s'amuse ; et jamais les cartes des tribunes ne furent plus disputées. Le député musulman est en vedette ; il faut l'avoir ; et l'on court aux séances comme au spectacle... O badauderie de Paris !

Les députés graves sont indignés. Il y avait déjà eu ce bon Thivrier⁶⁶ qui vient siéger en blouse. Et la blouse eut du succès aussi, moins toutefois que le burnous d'aujourd'hui. Du moins, la blouse avait une signification. C'était un symbole. Le député se voulait l'image et à la ressemblance de ses électeurs. Il extériorisait un principe. Il est vrai que le Dr Grenier, prétend à la même utilité.

Est-ce que l'Algérie n'est pas une colonie française ? Il rappelle, par son costume, les dix millions de sujets de la colonie, qui sont mahométans. En l'étant lui-même, il ne fait que prouver la liberté des cultes que M. l'abbé Lemire, sur un autre banc de la Chambre atteste de son côté. Le raisonnement est spécieux et de nature à entraver ceux qui voulaient que le bureau de la Chambre prit des mesures.

D'ailleurs, au fond, les Parisiens, et même tous les Français adorent le costume, l'uniforme — et c'est d'ailleurs ce qui a fait, de tout temps, le prestige des militaires. Aujourd'hui le plus grand défaut des présidents de la République, c'est le vilain frac noir auquel ils sont mal résignés. C'est si vrai que M. Félix Faure avait compté sur l'arrivée du Czar pour pouvoir enfin adopter un uniforme, revêtir un costume éclatant qui aurait, du coup, raffermi sa popularité ébranlée. Le dessin en était arrêté ; l'étoffe, les broderies et les dorures commandées, quand intervinrent, pour s'y opposer, les républicains de l'ancienne école, les sévères, les puritains, comme M. Brisson, qui y voyaient déjà « le retour du tyran ». Le costume, et tous ses détails, est si bien une chose importante dans Paris que M. Casimir-Perier⁶⁷ dut en grande partie de sa chute à des maladresses de toilette, ce fameux col rabattu, trop démodé et bizarre, contre lequel on mena campagne.

66 Christophe Thivrier (1841-1895) : ouvrier et homme politique. Surnommé le « député en blouse », il fut élu le premier maire socialiste du monde en 1882.

67 Jean Casimir-Perier (1847-1907) : Président de la République du 27 juin 1894 au 16 janvier 1895.

Ne voyons-nous pas l'importance du costume, par exemple dans le cas des académiciens qui ne manquent pas d'arborer le leur aux séances et dans les enterrements, les cérémonies publiques ? C'est la moitié de leur prestige d'avoir droit à un costume. Ce n'est pas que ce costume soit beau, et il a pu être adopté, un moment, par les garçons du *Chat noir*, le fantaisiste cabaret de Montmartre, sans leur donner un éclat bien prestigieux. Ce costume parsemé de grandes palmes vertes, est même plutôt comique, quand on en voit plusieurs qui le portent à la fois. On dirait des échappés d'une mare, encore tout affublés d'herbes aquatiques, moins poétiques que celles dont se pare Ophélie. Et pourtant ce costume des académiciens fut dessiné par le peintre David ; c'est même avec le costume des employés des pompes funèbres, le seul qui nous reste de tous les costumes dessinés par l'ami de Robespierre, costumes innombrables et pour tous les ordres de citoyens, car même alors en pleine période révolutionnaire et égalitaire, le goût de la tenue officielle et de l'uniforme prévalait, survivait aux nivellements.

C'est que tous ici ont plus ou moins le goût et l'envie d'une mise soignée, raffinée, éclatante. L'excentricité ne drôlait⁶⁸ pas. Et elle est souvent un sûr mode de propagande, un bon moyen de réclame. Barbey d'Aurevilly dut sa célébrité à son noble et pathétique talent, mais un peu aussi à ses accoutrements ostentatoires : la fameuse redingote à brandebourgs, les pantalons réséda, les cravates de dentelle. En cela, comme dans le reste, le sar Péladan ne fut que son pâle disciple, et il assortit ses pourpoints de soie à ses boniments de bateleur. M. Pierre Loti, aussi, a l'amour des travestissements. Il ne se présente à l'Académie que pour jouir d'un costume de plus. Déjà, à une fête Louis XI donnée chez lui, on le vit avec un costume de l'époque. Et des photographies variées nous l'ont popularisé en Turc, en marin, en Breton. Ici encore le costume extériorise l'âme, c'est-à-dire son goût du voyage, sa mélancolie sans fin, le désir de se perdre soi-même, de quitter son identité, de changer d'âme en changeant de pays et de costume.

Notre nouveau député musulman, lui, doit tout à son accoutrement imprévu, à l'hilarité et aux irritations qu'il suscite. Parviendra-t-on à le lui faire quitter ? C'est peu probable. Il y aurait d'ailleurs un moyen facile et excellent pour que ce costume ne détonnât pas trop à la Chambre ; ce serait de décréter que les représentants de la Nation porteront, désormais, *tous* un costume, au moins durant les séances. Il leur en renaîtrait un prestige, dont ils ont besoin. Les députés, des hommes avec un costume ! Ils en redeviendraient imposants, peut-être même populaires ! Et pourquoi pas d'ailleurs ? Les magistrats en ont un. Les professeurs en Sorbonne aussi. Des robes rouges, ici, des robes jaunes, là. Et un bonnet carré ou rond de docteur savantissime. Le costume est logique, indispensable, pour qui parle en public. Conçoit-on l'audace de prendre la parole, de violer le silence, quand on n'est pas *comme les autres* ? Tout orateur s'exprime au nom d'une multitude, au nom d'un principe, d'une idée. Ce n'est plus lui qui parle ; mais d'autres parlent par lui. Donc il assume un rôle ! Donc il lui faut un costume ! En ce sens le burnous du docteur Grenier est une indication, car le costume aiderait peut-être à l'éloquence et, en tous cas, serait un peu embarrassant et trop voyant pour aller toucher des chèques.

68 Ce verbe n'existe pas. Signifie peut-être : « produire un effet bizarre ».

La colonie belge — Le Patriote, 12 février 1897

L'*Annuaire statistique de la France* constate, pour le dernier recensement, la présence en France de 465,860 sujets belges dont 60,000 environ dans le département de la Seine, c'est-à-dire Paris. Il va de soi qu'il s'agit presque uniquement d'une population ouvrière. Or ceux qui se sont fixés dans la province française, dans le Nord surtout, ne sont point malheureux. La plupart n'y ont émigré que pour exercer leur métier, occuper des places qui leurs étaient ouvertes. Les salaires, ici, sont plus élevés.

Quant aux Belges émigrés à Paris, c'est différent. La plupart y sont venus par hasard, sans nul travail assuré, tentés par l'appât de salaires ou de gages supérieurs, par l'espoir de la fortune. Il faut compter sur l'attraction, le grand rayonnement de Paris. C'est comme un inouï flambeau dressé sur l'horizon et vers qui volent et viennent se brûler les pauvres papillons. On ne se doute pas du terrible encombrement de Paris. On arrive plein d'espoir et on finit dans la débâcle, la misère, la mendicité.

Il n'y a qu'à prendre un exemple, celui des domestiques, valets de chambre, cochers, cuisinières ou femmes de chambres.

On sait qu'à Paris les gages sont élevés, vont de cent francs jusqu'à cinquante francs par mois, qui est le gage minimum. C'est assez pour tenter tous les domestiques de la province. Il en débarque continuellement. Et les bureaux de placement qui pullulent, qu'on rencontre dans toutes les rues, en offrent des choix innombrables. Quelle concurrence, par conséquent, pour les pauvres servantes et domestiques qui arrivent de Belgique, et il en émigre chaque jour, attirés par la lumière de Paris, par l'espoir de gros gages, mais ignorant de tout, de l'encombrement, de la cherté. Le plus souvent, c'est bientôt le désastre, la fin des petites économies emportées, la course aux secours, le suprême espoir du rapatriement. Cela n'a l'air de rien, et c'est le drame d'une âme, d'une pauvre créature humaine, qui se renouvelle tous les jours. Combien nous en avons vus de ces désemparés !

Ceux qui exercent des métiers sont mieux lotis. Les Belges sont considérés comme de bons ouvriers, appréciés. On en trouve dans diverses industries. Beaucoup de Wallons, de Namurois surtout, sont dans la coutellerie. Quant aux Flamands, qui forment la plus grande partie de la colonie, quelques-uns sont tailleurs et vivent bien ; mais la plupart, corps robustes, travail résistant, sont terrassiers. C'est pour eux qu'on fonda naguère cette « Œuvre des Flamands », si vaillamment établie par l'abbé Beyaert en plein quartier populaire de Charonne, et qui fonctionne toujours avec ses offices divins, son patronage. Quoique charitable, cette œuvre avait et a, principalement, un caractère religieux. Il s'agit de secourir les âmes.

Il y avait lieu aussi, pour nos nationaux, de se préoccuper du point de vue matériel. Car même pour ceux qui ont du travail, exercent un métier, il faut se prémunir contre les chômages, la

maladie, etc. C'est ce qu'a réalisé une société de mutualité, appelée l'*Union belge*, fondée en 1888 et qui a déjà rendu aux Belges de Paris d'admirables services.

Le sociétaire malade a droit à une indemnité journalière de 2 francs et à la gratuité du médecin, des médicaments, des bains, etc. De plus, la société distribuait des secours abondants, et intelligemment répartis, aux travailleurs malheureux. C'est ainsi que, durant la dernière année seulement, 345 indigents furent rapatriés ; 117 reçurent de l'argent. On distribua 30,355 bons de nourriture et 710 bons de logement. N'est-ce pas vraiment noble et méritoire, ce zèle charitable envers des inconnus auxquels on se sent uni par le lien mystérieux de la race et du sang ?

D'ailleurs, comme l'écrivait un jour M. Lavissee⁶⁹, l'académicien : « Il faut rendre cette justice à notre temps et à notre société qu'ils sont pénétrés du sentiment de la charité et que la charité, c'est-à-dire l'amour, leur apparaît non pas comme un supplément de vertu méritoire, mais comme un devoir absolu envers les misères et les détresses. »

Malheureusement les bonnes volontés sont souvent paralysées par la loi, *dura lex*. C'est ainsi que les sociétés de secours mutuels, — parce qu'elles peuvent, outre l'attribution de secours, constituer des pensions de retraite, des assurances —, viennent d'être l'objet d'une nouvelle loi française qui oblige d'en remettre l'administration et la direction à des Français majeurs. L'Union belge s'est alarmée à bon droit du nouveau texte, elle qui doit tout son essor et son bon fonctionnement au zèle éclairé de quelques Belges habitant Paris, surtout M. Emile Robert, son président, et son vice-président, M. Eugène Allard.

Celui-ci vient de publier un livre très intéressant, « La Mutualité et la Bienfaisance belges en France », où il examine la situation qu'a créée la nouvelle loi française et révèle les projets de l'*Union belge*. Celle-ci a de grandes ambitions pour continuer et accroître ses œuvres de secours et de charité. On respectera la loi en devenant une société de bienfaisance que le conseil d'Etat devra reconnaître comme établissement d'utilité publique ; on construira alors un asile de mutualité, un dispensaire, etc. Pour cela, il faut des fonds importants. On les espère, grâce d'abord à une subvention que le gouvernement belge ne peut manquer d'accorder.

Puis il y aura, en avril prochain, une grande vente de charité sous le patronage du baron d'Anethan, ministre de Belgique⁷⁰, si vénéré, si aimé de toute la colonie, et qui joint, à ses grandes manières de gentilhomme et de diplomate, un zèle si ému et si empressé pour toutes les détresses. Enfin on peut compter aussi que des largesses de la France s'ajouteront, la France toujours hospitalière, si généreuse, et dont, un jour, un spirituel écrivain, M. Aurélien Scholl, résumait la bienveillance pour la Belgique en répondant à une demande d'autographe, là-bas : « Je vous envoie toute ma sympathie franco-belge ; belge de cœur et franco — par la poste ! »

69 Ernest Lavissee (1842-1922) : historien, fondateur de l'histoire positiviste, auteur des nombreux « manuels Lavissee ». Chantre du « roman national » au service de la France et de son enseignement.

70 Ambassadeur de Belgique en France.

L'instruction secrète — Le Patriote, 24 février 1897

Depuis longtemps, il existe un mouvement profond de l'opinion contre la procédure criminelle qui, tout de suite, vis-à-vis d'un accusé, souvent arrêté sur des indices vagues et parfois à la suite d'une erreur, l'enferme dans l'instruction secrète comme dans une prison murée, un redoutable *in-pace*, une nouvelle Bastille pour laquelle les juges d'instruction ont des lettres de cachet toujours prêtes.

Mais le Parlement français, comme beaucoup d'autres, perd beaucoup de temps en querelles, oiseuses et parades plus ou moins amènes, au lieu de discuter et de voter des lois que l'équité et l'humanité réclament.

C'est ainsi que des projets émanant de M. Constans au Sénat et de M. Bovier-Lapierre à la Chambre, président de la commission des réformes judiciaires, dormaient depuis longtemps, sans espoir de solution proche. Mais heureusement, des scandales éclatent qui obligent tout à coup à prendre des mesures et bousculent l'inertie des parlementaires. L'opinion publique et la presse, à la fin, se révoltent. C'est ce qui arrive en ce moment à la suite de faits nouveaux qui prouvent l'intolérable légèreté des magistrats. Grâce au secret de l'instruction, ils peuvent agir impunément. Du jour où l'instruction ne sera plus secrète, où un individu arrêté ne sera pas immédiatement séparé du monde des vivants et jeté en cellule comme en des oubliettes, le contrôle de l'instruction existera, la défense pourra de suite lutter contre l'accusation, l'avocat répliquera au juge d'instruction et par conséquent l'éclairera lui-même, deviendra sa conscience et sa contre-preuve.

Il faut convenir que ce secret de l'instruction est plus dangereux à Paris qu'ailleurs, d'abord à cause du grand encombrement des affaires qui oblige à les expédier avec plus de célérité et moins de minutie ; et puis aussi parce que les magistrats parisiens, figurant sur une scène vaste et retentissante, glissent volontiers à la tentation de s'obstiner dans l'instruction d'une affaire criminelle qui, au jour de l'audience, va les mettre tout à fait en vedette et les faire jouir des petits agréments de la célébrité : portraits exposés, interviews, chroniques dans les feuilles — tout une réclame multipliée qui en fait des « physionomies bien parisiennes », et, de plus, aide à leur avancement dans la carrière. Comment leur demander de renoncer à tout cela ?

C'est déjà le même goût de publicité et de notoriété qui poussait, naguère, les présidents de cour d'assises, sous prétexte de faire le résumé des débats, à prononcer un véritable réquisitoire — avant celui du ministère public — et d'autant plus dangereux pour l'accusé qu'on devait le croire impartial. Aujourd'hui la loi a supprimé ce résumé du président qui donna lieu à maints abus ; mais les présidents se rattrapent dans les interrogatoires, font des observations piquantes, ont des mots d'esprit, jetés au public et aux chroniqueurs judiciaires. Ils sont en représentation devant Paris... La cour d'assises est un spectacle... Chacun joue un

rôle et cherche à le bien jouer. On y applaudit souvent. Tout cela montre en quel temps de cabotinage nous vivons.

Les accusés eux-mêmes sont souvent plus préoccupés d'un effet d'audience que d'une preuve pour sauver leur tête. Ainsi il nous souvient de Prado qui, dans la suite, fut exécuté. Devant le jury, il ne cessait pas d'entonner des tirades qu'il jugeait sonores et magnifiques. A un moment, se rasseyant, il dit aux gardes municipaux, assez haut pour que, voisin de son banc, nous l'ayons entendu : « J'aurais dû être avocat... *j'ai manqué ma vocation* » ! Celle d'assassin avait donc été la plus forte...

Dès lors, il est compréhensible que certains juges d'instruction tiennent aussi à cette représentation retentissante, à cette première « courue », qu'est une affaire d'assises ; et, pour cela, il faut ne pas s'apercevoir en chemin de l'innocence de l'inculpé, mais le conduire à tout prix à l'audience. Avec l'instruction secrète, c'est facile. Et c'est ainsi que des abus et des scandales odieux se commettent.

Ainsi, cette semaine, comparaisait devant la Cour d'assises de la Seine un garçon coiffeur, accusé de l'assassinat d'une vieille femme qui habitait le même palier. On avait aussi arrêté sa maîtresse qui fut relâchée, après quatre mois de mise au secret. Il n'y avait rien contre elle. Quant à l'homme, il vient d'être acquitté, aux acclamations du public, après vingt-quatre heures d'audience, et le substitut lui-même a réclamé l'acquittement : « toute la lumière s'étant faite... ». Or, c'est ce même substitut qui, ayant vu le dossier, avait ordonné le renvoi en assises... Et l'homme reconnu innocent a passé sept mois en prison dont six de mise au secret absolu...

Un tel fait aurait-il pu se produire si, tout de suite, l'instruction avait été contrôlée, mise en garde par la discussion ou la seule présence d'un défenseur ?

Car vraiment la justice offre trop d'exemples de sa faillibilité pour se passer de contrôle. Car en ce moment même, comme pour fournir une seconde preuve décisive en faveur de la réforme de l'instruction criminelle, vient d'éclater un autre scandale. Il s'agit d'un petit quincaillier arrêté par erreur, à la suite d'une plainte du parquet de Lausanne et sans qu'on ait pris aucune précaution ni renseignement. Le malheureux, d'honorabilité parfaite, s'est affolé et pendu au dépôt. Or il s'est trouvé établi, après une enquête d'un jour, qu'un de ses anciens ouvriers, un Italien parlant mal le français, avait usé d'une carte de lui, en Suisse, pour une escroquerie. D'où la dépêche au parquet de la Seine, qui fit arrêter sans examen.

Tout cela est navrant, scandaleux. Les cas de ce genre ne se comptent plus depuis ces dernières années : l'affaire Cauvin, celle de la réhabilitée d'Amiens, le procès des Trente, celui du chantage Lebaudy, dont tous les inculpés, quoique acquittés, n'en ont pas moins été ruinés, déshonorés, ont perdu leurs emplois, leurs situations. Les Chambres vont avoir à intervenir ; et il est certain déjà qu'on fera disparaître de l'instruction criminelle ce droit, trop périlleux et barbare en somme, de la mise au secret. On est trop enclin à voir immédiatement dans un inculpé un coupable, surtout les magistrats parisiens qui y ont intérêt et font songer parfois à cet ironique bourreau anglais de Villiers de l'Isle-Adam qui prenait un air paternel en conduisant un condamné à la pendaison et lui disait : « Soyez tranquille. Je ne vous ferai pas de mal ! »

Les étudiants de Paris — Le Patriote, 2 mars 1897

Le regretté félibre Paul Arène⁷¹, qui vient de mourir, avait plaisir à dire sans cesse : « Le Midi bouge », et il rima là-dessus une jolie chanson qui est célèbre. Le Quartier-Latin, ancienne patrie des héros de Murger et pays des étudiants, aime à ce qu'on dise de lui qu'il « bouge » aussi. Mais il choisit son moment pour des agitations plus ou moins sincères. Ainsi, cette semaine, les étudiants ont mené grand bruit, organisé des conciliabules, des réunions publiques, voire des promenades dans Paris et des manifestations devant les ambassades. Le sort des chrétiens d'Arménie les a touchés, et ils ne veulent point savoir les raisons d'équilibre européen qui ont mis les puissances d'accord, du côté de la Turquie. Il est beau que la jeunesse soit généreuse, prenne parti pour les plus faibles et pour les opprimés, que les cœurs des jeunes battent à l'unisson avec ceux qui luttent pour la race et la liberté.

Mais peut-être que ces élans sont, au fond, moins helléniques que climatériques. Chaque année, le Quartier-Latin sent le besoin, à cette époque, de manifester pour quelque chose ; il « bouge », pour rien, pour le plaisir. La faute en est au carnaval et au commencement du printemps parisien qui mettent un peu de folie dans les jeunes têtes. Car, dans ce renouveau du carnaval, celui qu'on disait mort et enfoui au petit cimetière d'Auteuil, sous la pierre de Gavarni⁷², ce sont les étudiants qui ont pris une grosse part.

Ils figurent, chaque fois, en groupes travestis et hilares, dans les cortèges du Bœuf-Gras et de la Mi-Carême. Ils formèrent, l'an dernier, cette désopilante « Armée du Chahut ». Ils lancent, à ce moment, un journal amusant, auquel toutes les célébrités de la politique et des lettres condescendent à collaborer. Enfin ils brûlent à la fin du jour, le Roi Carnaval, énorme mannequin symbolique, sorte d'*Ubu Roi* vaincu, dont la mort crée un vaste feu de joie en place de Sorbonne. Et cela a tout un petit cachet du moyen-âge, « énorme et délicat », comme disait Verlaine.

L'approche de ces antiques farces explique l'agitation actuelle du Quartier-Latin, qui ne parle de brûler le sultan⁷³ que par manière de dire, et en attendant le Roi Carnaval, comme d'autres années, il n'allait faire du bruit aux cours de M. Brunetière ou de M. Larroumet, les conspuer et les siffler, que pour un peu s'entraîner avant de lâcher son « armée du Chahut » par les rues. Mais ces vivacités sont rares dans la vie des étudiants de Paris actuels. Le Quartier-Latin est devenu atone, incolore. Il ne ressemble plus en rien à ce que Murger le peignit dans la *Vie de Bohème*. Le boulevard Saint-Germain, les grandes artères, ont coupé ces rues étroites et bizarres où les étudiants vivaient au coude à coude. Il ne reste déjà du vieux Quartier-Latin que la chanson faite en son honneur par le bonhomme Lepère, plus célèbre pour ces rimes que pour avoir été sénateur et ministre.

71 Paul Arène (1843-1896) : poète provençal et écrivain.

72 Gavarni (1804-1866) : dessinateur, aquarelliste et lithographe. Illustrateur du Carnaval de Paris.

73 Il s'agit du sultan turc, en relation avec la question d'Arménie.

Aujourd'hui, sauf de rares moments où la jeunesse fermente encore un peu, les étudiants sont devenus graves, calmes, indifférents, tout de suite rassis. Ils ne se mêlent pas beaucoup à la vie de Paris, ne l'influencent en rien, n'en subissent pas eux-mêmes les frissons et les courants. Les étudiants vivent en marge de Paris. On le constate bien à certains moments d'effervescence particulière, par exemple, le moment de l'aventure boulangiste dont on peut dire quelle passionna tout Paris. Les étudiants y prirent à peine garde. Quant aux mouvements d'aujourd'hui relativement aux affaires de Crète⁷⁴, ils sont moins en profondeur qu'en surface et plutôt un entraînement aux mascarades qu'aux équipées. La littérature ne passionne plus davantage les étudiants.

La plupart sont déjà en puissance (comme diraient les mathématiciens), les avocats, les médecins, les pharmaciens qu'ils vont bientôt être en province. Car ce qui caractérise les étudiants d'aujourd'hui, c'est qu'ils sont *provinciaux*. Ceux de la même ville, du même département, se retrouvent, se groupent, vivent ensemble. Paris ne les intéresse pas. Leur petite patrie se continue entre eux. Ils forment ainsi des cercles locaux qui leur importent plus que les grands cercles d'étudiants. Le plus important de ceux-ci est l'Association générale, l'A, comme on l'appelle par abréviation, dont l'idée appartient à M. Lavissee, aujourd'hui académicien, et qui fut, un moment, un des conducteurs de la jeunesse des écoles. Il prétendit l'orienter, lui proposer un idéal, préconisant l'association, attendant tout de la solidarité pour le relèvement et la grandeur de la patrie.

En ce même temps que l'Association se fonda, à l'opposé au Cercle catholique du Luxembourg, une Société pour les élèves de l'Institut catholique. Elle s'appela le *Bock idéal*, ce qui explique assez ses tendances, et reçut comme conférencier, le vicomte Melchior de Vogüé, introducteur en France de la pitié russe⁷⁵, qui proposa dans le même temps à la jeunesse un idéal chrétien d'altruisme. Mais la jeunesse est restée tiède, il faut en convenir. Le Quartier-Latin ne se passionne plus ; même pas, en ce moment, pour la Crète.

Une seule chose pourrait encore le secouer : c'est quand on le dérange dans ses plaisirs, et alors le secouer jusqu'à la colère et à l'émeute. On l'a bien vu, l'an dernier, après la mort du malheureux Nuger, tué par une irruption de police dans une brasserie du quartier⁷⁶. Celui-ci fut presque en révolution, et de par la faute de la police elle-même. Car celle-ci est dure, violente et s'empporte souvent à des excès déconcertants. Aucune capitale ne supporterait la police que Paris supporte, et ses agissements, dès le moindre trouble. Cela nous a fait songer souvent à cette joyeuse facétie que Villiers de l'Isle-Adam nous racontait un jour : en Tunisie, disait-il, il y avait beaucoup d'épileptiques. Ne sachant qu'en faire, on avait imaginé de leur donner un uniforme — puisqu'ils étaient atteints du même mal — et de les organiser en un corps dont on pourrait disposer, les jours de mouvements populaires. Ces malheureux sans raison ne parlaient pas. Ils savaient tout au plus un cri : « Oi-oi ! » Et quand on les lâchait en

74 La révolte crétoise de 1897-1898 est une insurrection du peuple contre l'occupation ottomane de l'île.

75 Littérature russe de l'époque (Tolstoï).

76 Ancien Café d'Harcourt, place de la Sorbonne. Le 3 juillet 1893, Antoine Nuger fut tué en terrasse par le jet d'un pyrogène de la police. Sur le boulevard Saint-Michel des étudiants protestaient contre le « Père La pudeur », le sénateur Bérenger. La veille, celui-ci avait condamné le fils d'un membre de l'Institut et des dames qui avaient participé à un bal en tenue plus que légère. A l'arrivée des forces de l'ordre, les étudiants se réfugièrent dans l'établissement dont ils furent évacués avec la plus grande violence.

bande, ils s'élançaient en poussant tous ensemble leur cri. On les appelait les *Oi-oi*. Et c'étaient ces épileptiques qui étaient chargés du maintien de l'ordre !

Espérons donc que toutes les affaires de politique extérieure s'arrangent vite et que le Quartier-latin rentre en paix, sinon on pourrait revoir les terribles charges *Oi-oi*, au grand inconvénient des étudiants qui, devenus un peu trop positifs, n'ont cependant pas tort de préférer voir couler la bière que le sang.

La rentrée du Sar Péladan — Le Patriote, 9 mars 1897

Il semble qu'il y ait entre toutes choses des lois d'attraction et des analogies mystérieuses. Le Sar Péladan, dont la bruyante et particulière notoriété se trouvait un peu assourdie depuis ces dernières années, vient de rentrer en scène précisément au moment du carnaval. Et son costume s'est trouvé d'accord avec la saison. On a pu le voir en pourpoint de soie, avec jabot et manchettes de dentelles, et un éclatant gilet jaune. Travestissement heureux qui n'est pas l'ordinaire tenue du conférencier. Car c'est comme tel que le Sar Péladan s'est manifesté pour l'ouverture d'une nouvelle exposition de Salon idéaliste de la Rose+Croix qu'il fonda naguère et qui semblait un peu oublié.

Les débuts en furent bruyants, on s'en souvient. L'Archonte Antoine de la Rochefoucauld, recrue précieuse, avait apporté au Sar l'appoint de son grand nom. On se haussa aux vastes ambitions. On décréta qu'on avait créé un Ordre, une Geste esthétique. Et les extraordinaires boniments, avec l'indication des quatre buts individualistes qu'on poursuivait : la recherche de l'être d'exception ; le cohortement des êtres d'exception en caste intellectuelle ; la conquête pour cette caste de son existence indépendante ; enfin l'organisation dans l'Occident de cette caste indépendante jusqu'à former un Etat à travers les Etats.

Aujourd'hui, encore, pour le nouveau Salon qui vient de s'ouvrir, les déclarations manifestes et bulles laïques continuent. On excommunie et on béatifie. Il y a l'art proscrit, celui qui « continue la campagne ou la rue ».

D'autre part, on y reçoit l'idéal catholique, la Mysticité, la Légende, le Mythe, l'Allégorie, le Rêve, le Lyrisme et la paraphrase des poètes. Malgré tout ce beau programme, le nouveau Salon de la Rose+Croix est médiocre. Tout demeure des théories et du verbiage lyrique.

Pourtant, il faut reconnaître que ce fut un agitateur d'idées. Le premier il rentra dans le domaine un peu oublié de la magie où, depuis, tant d'écrivains et d'autres bateleurs ont trouvé matière à livres et à tapage. Même ces salons de la Rose+Croix, si incolores qu'ils fussent en eux-mêmes, n'ont pas été pour peu dans le mouvement idéaliste de l'art en ces dernières années qui entraîna tous les peintres. Ce fut une lassitude de la peinture qui s'en tenait à ne peindre que la vie, le geste, l'extérieur et le décor, à n'être que de la belle matière et des tons fins. On aboutit aujourd'hui « aux artistes de l'âme », ce qui est l'exagération inverse. Mais on a rompu avec le réalisme, cet art de vie et de seule vérité, qui était bien insuffisant et vain.

Or, le Sar Péladan a eu sa part qu'on ne reconnaît pas assez dans cette évolution. C'est un peu sa faute. Ses costumes excentriques, ses boniments, ses farces inépuisables, ont effacé l'apôtre. Mais qui sait si ce ne pas une nécessité obscure, la loi cachée des événements qui, pour attirer de force l'attention sur des idées nécessaires, affubla celui qui allait les promulguer des oripeaux voyants de la gloire dérisoire.

C'est un cas bien curieux en tous cas que celui de cet homme qui durant des années voulut être excentrique et le fut laborieusement, lui qui avait, au surplus des idées toujours

intéressantes, souvent neuves, et qui affirma dans le *Vice suprême* et ailleurs un réel tempérament d'écrivain. Il y a quelque chose dans son cas de la manie des fumistes, comme Sapeck ou Lemice-Terrieux qui vient de se suicider après des plaisanteries mémorables. Qui sait ? Au fond de ces jeux se cache un mépris de la foule, un dégoût de la vie, un désir de défier et de bafouer. En un siècle d'histrionisme, où seuls les histrions triomphent, n'est-ce pas une volupté de se faire soi-même un histrion, volontairement, mais faussement, afin de réussir sous un travestissement et d'imposer à tous un autre visage que le vrai visage de son âme. N'est-ce pas le cas du Sar Péladan (et ne l'aurait-il pas prémédité ?) qui entra dans la célébrité et réussit jusqu'à la plus grande richesse pour quelques farces bruyantes, un peu de parades sur des tréteaux, tandis que personne n'a lu ses livres ni connu sa vraie identité ?

On n'a connu et on ne retiendra de lui que ses excentricités qui furent parfois bien drolatiques : ses excommunications des cardinaux, ses manifestations littéraires et dramatiques à propos par exemple de ce *Fils des Etoiles* que M. Claretie refusa pour la Comédie-Française, en déclarant, avec esprit, que le temps n'était malheureusement pas arrivé encore où l'on pouvait faire chevaucher des cygnes par des comédiens ; puis ses démêlés avec Salis⁷⁷, le patron du *Chat Noir*, refusant de se battre avec lui parce qu'il avait le pouvoir d'envoûtement et tuerait son adversaire à coup sûr ; sans compter les parades qui accompagnèrent chacune de ces expositions de Rose+Croix, et cent autres tours qu'il jeta sans cesse à la presse et au public avec une joie d'ameuter et d'exaspérer la badauderie.

D'ailleurs, il semble que dès le début, il ait voulu allégoriser son cas, quand, avant d'arriver à Paris, il se promenait dans le port de Marseille, avec un baudrier riche et rouge, dans lequel il avait passé son parapluie : le baudrier, ornement de guerre, de faste et d'héroïsme, c'est-à-dire son propre rêve ; un parapluie, emblème d'un siècle bourgeois, qu'il porte malgré lui et qui lui pèse.

77 Rodolphe Salis (1851-1897) : créateur, animateur et propriétaire du célèbre cabaret parisien *Le Chat noir*.

Vie de Bohème — Le Patriote, 23 mars 1897

Il fut célèbre un moment, au cabaret du *Chat Noir*, à Montmartre, où le meilleur monde se risquait, certains soirs, par ce goût humain de s'aventurer et de s'encanailler un peu, qui poussait Marie-Antoinette et les princesses de son entourage à courir le bal de l'*Opéra* ou à jouer la comédie, habillées en blanchisseuses et en bergères. En effet, on n'aurait pas pu afficher à la porte du *Chat Noir* ce que, à la fin du siècle dernier, l'illustre Séraphin affichait : « Ce divertissement est fort honnête et messieurs les ecclésiastiques peuvent se l'offrir ». C'est peut-être ce qui fit sa vogue et sa fortune. Mais, à Paris, tout se passe si vite ! Tout est éphémère et sitôt balayé ! Aujourd'hui, le *Chat Noir* se meurt ! Le *Chat Noir* est mort !

Cette semaine, le cabaretier Rodolphe Salis, qui l'inventa, vient de tomber gravement malade en route, tandis qu'il promenait dans les départements les restes de sa troupe⁷⁸. En même temps trépassait ici dans une maison de santé le chansonnier Jules Jouy, que la folie y retenait depuis deux ans. Celui-ci fut une des gloires du *Chat Noir*. C'était un brave garçon, d'une bonhomie charmante, d'une verve réelle. Il avait exercé de petits métiers ; il avait été bijoutier. Soudain le succès de ses chansons lui donna de la notoriété, de l'argent. Mais la vie de bohème, ses habitudes de noctambule, les boissons et les veilles, l'eurent vite détraqué.

Nous le revoyons encore, tel qu'il apparaissait aux représentations d'un soir, petit, gros, avec une tête énorme au visage glabre, aux yeux louches et fuyants qui ne contrariaient pas son allure impassible, lorsqu'il chantait. Car son comique résultait d'un flegme anglais mêlé à la drôlerie d'un gavroche parisien, gaîté de Hanlonlee⁷⁹ qui sait l'argot. Cela était féroce et un peu macabre. On pensait à une foule faubourienne autour d'une guillotine. Surtout que Jules Jouy avait la même habitude que Deibler, le bourreau : celui-ci arrive toujours aux exécutions avec un parapluie — est-ce pour la pluie de sang ? — qu'il garde sous le bras, manie et dépose enfin contre la machine au dernier moment.

Jules Jouy aussi, au *Chat Noir*, arrivait toujours avec un parapluie qu'il déposait contre le piano, puis plaquait un accord bref et chantait, d'une voix mordante, aiguë et qui avait également des rapidités de couperet. *Le Pêcheur à la ligne*, *Les Sergots*, étaient des inventions très drôles et qu'on n'oublie plus quand on les a entendues. Mais il fallait les *entendre*. A la lecture, ces chansons sont falotes, médiocres. Ce sont des fleurs dans un herbier. Pourtant Jules Jouy les publiait. Il rêva même d'une action plus décisive. Est-ce que la chanson n'est pas un aigre-filtre ? N'est-elle pas un instrument de ridicule qui tue comme un arme ? Au moment de l'aventure boulangiste, le chansonnier prit parti, combattit le général publia chaque jour des « chansons de bataille ». Il rêva sans doute d'une popularité immense à la Béranger. Et il vient de finir dans un cabanon, vidé et fou ! Pauvres chansonniers !

78 Rodolphe Salis (1851-1897) est mort le samedi 20 mars.

79 Hanlon-Lees : troupe de clowns irlandais qui furent parmi les premiers à accompagner de musique leurs numéros de scène.

Pauvres bohèmes de ce *Chat Noir* dont ils étaient la gaieté et l'orgueil il y a dix ans ! Ils n'eurent vraiment pas de chances, et tous disparurent bien vite, bien tristement ! Avant Jules Jouy, son émule Mac-Nab⁸⁰ mourut aussi à l'hôpital Lariboisière. Celui-ci était non moins drôle et d'un comique irrésistible, quand il se mettait à réciter ou chanter avec son peu de voix enrouée et zézayante, le masque impassible et ses deux grands yeux de mouton triste, tandis que la bouche articulait de désopilantes fantaisies. Il mourut à 30 ans, phtisique, et à l'hôpital ! Il n'est pas jusqu'au pianiste du *Chat Noir*, ce pauvre Rinchant, l'accompagnateur, qui ne soit pas mort aussi tout de suite et à l'hôpital.

Triste fin de ces chanteurs exaspérés ! Frêles cigales ! Noctambules grisés de succès et d'incessants alcools ! Mauvaise vie de Bohème, recommencée des héros de Murger et qui ne leur a pas plus réussi qu'à ceux-ci ! Il le savait bien, ce dessinateur Willette⁸¹ qui, lui, s'en est sauvé, et qui fit plus d'une fois de si mélancoliques dessins où on voyait sous des tonnelles, de blancs Pierrots ensemble attablés, vidant des litres, saouls de vin et de paroles, ce pendant que des croque-morts s'approchaient, venaient trinquer avec eux...

Juste allégorie ! Emblème de ceux qui font rire et amusent la foule. Ils se moquent de la vie, qui est sérieuse. La vie se venge ! Et tout de suite les croque-morts arrivent...

80 Maurice Mac-Nab (1856-1889) poète et chansonnier.

81 Adolphe Léon Willette (1857-1926) : peintre, illustrateur, affichiste, lithographe et caricaturiste.

L'explorateur du Pôle nord — Le Patriote, 30 mars 1897

Dernièrement, M. Paul Desjardins⁸², l'auteur du *Devoir présent*, se plaignait, dans un article de la *Revue bleue*, de nos énergies de plus en plus moyennes et qu'il n'y eût plus de héros. Eh ! bien, nous venons d'en voir un à Paris, de le contempler bien réel et bien vivant, quoiqu'il ait approché et bravé mille morts : c'est cet extraordinaire Nansen⁸³, qui conçoit l'effrayant projet d'aller toucher le Pôle Nord. Le voilà bien le héros demandé par M. Paul Desjardins, le vrai héros, c'est-à-dire l'homme pour qui la beauté de l'œuvre importe plus encore que son utilité. Il était naturel qu'il nous vint de Norvège, cette admirable petite nation qu'on croyait insignifiante tout là-bas, au Nord, et qui tout à coup, parmi ses brumes et ses neiges, s'allume de toutes les lumières de la gloire. Les nations ont ainsi des moments de floraison unique, ce qu'on pourrait appeler le printemps d'une race, l'éclosion simultanée de génies qui la rendent immortelle.

La race flamande a connu ce moment avec son Ecole des peintres. La Grèce en est le plus illustre exemple de l'histoire.

Aujourd'hui, c'est le tour de la Norvège, qui déjà étonne le monde et l'avenir. Elle se pare de toutes les sortes de héros, ceux du Rêve comme ceux de l'Action. Il est étonnant de penser que ce tout petit pays avait déjà en ce moment des écrivains merveilleux, ces Ibsen surtout qui est, à sa façon, un explorateur aussi hardi que Nansen et atteint aussi des régions inconnues, mystérieuses, glacées, dans la conscience humaine. Ibsen, le plus grand génie dramatique depuis Shakespeare, chef d'une pléiade où brillent Björnson⁸⁴ et d'autres noms non moins grands.

Nansen, lui, dans cette extraordinaire efflorescence de ce petit peuple norvégien, aura été le héros de l'Action. Et Paris, qui toujours aime les héros, lui a fait fête. Tout le monde officiel, diplomatique, artistique, l'a acclamé dans la salle du Trocadéro où, convié par la Société de Géographie, il est apparu, cravaté du ruban de commandeur de la Légion d'honneur qu'il avait reçu des mains de M. Félix Faure, il a donné lecture d'une conférence sur son voyage. C'est un homme de haute taille, étrange et captivant. Nous avons eu l'occasion de le revoir, ensuite, et de tout près, chez le prince Roland Bonaparte qui donnait une fête en son honneur dans son hôtel de l'avenue d'Iéna. Nansen est long, plutôt maigre, tout en ossature et en solide charpente, l'air d'un géant doux mais obstiné, avec ses mâchoires volontaires ; type abrupt, type populaire comme on en voit dans des tableaux de primitifs occupés à quelque lourde besogne : porter une châsse, hisser la Croix.

82 Paul Desjardins (1859-1940) : professeur et journaliste. Anima pendant trente ans des réunions annuelles d'intellectuels attachés à la liberté d'opinion, les *Décades de Pontigny*.

83 Fridtjof Wedel-Jarlsberg Nansen (1861-1930) : explorateur polaire, scientifique, homme d'État et diplomate norvégien.

84 Bjørnstjerne Martinus Björnson (1832-1910) : romancier et dramaturge norvégien.

Il cause peu. Ces héros de l'Action ne font pas de grandes paroles. On peut lire dans la relation de son voyage, à la minute la plus pathétique, celle où il va quitter le *Fram*, son navire de chêne bloqué par les glaçons, et continuer, avec un seul compagnon, sa marche vers le Nord — on peut lire cette simple annotation : « Sans beaucoup de mots ni de part ni d'autre, nous nous enfonçons dans la solitude. » Et cette solitude, c'était l'hiver sans fin, des banquises accumulées, une température de 40 à 45 degrés qui solidifiait leurs vêtements sur eux et à la moindre chute transformait leurs jambes en des piliers de glace.

Aussi est-ce moins encore du courage qu'il fallait pour une telle expédition qu'une miraculeuse organisation et administration. Ainsi, dans ce départ à pied, après le navire quitté, rien qu'à deux dans cet infini blanc, il fallut tout calculer et prévoir jusqu'au plus infime détail : par exemple ils ont des chiens pour tirer les traîneaux contenant leurs instruments de reconnaissance, des canots, des vivres pour cent jours, tout cela réduit au plus strict, afin d'avoir le moins de bagage possible. Or pour les chiens aussi, il a fallu emporter de la nourriture, qui consiste en pemmican⁸⁵. Mais Nansen a fait le calcul. Il n'emporte de la nourriture destinée aux chiens que pour *trente jours*. Car il sait que la charge des traîneaux diminuera par l'absorption des vivres pour son compagnon et lui.

Alors il tuera successivement et proportionnellement les chiens et les nourrira les uns par les autres. Et il l'exécuta littéralement comme il l'avait prévu. Ainsi le plus minime détail fut, à l'avance, prévu, envisagé, combiné, et c'est à cette sagace organisation qu'il doit de ne s'être point abandonné et perdu dans ces domaines de la neige et du silence. Car aujourd'hui le courage n'est rien sans l'intelligence. Le héros doit être un calculateur, et cela est vrai pour toutes les formes de l'Action, même et surtout la guerre.

Nansen fut ce héros total : Maintenant à quoi servira son invraisemblable aventure ? Lui-même nous a dit ici que le résultat était : la découverte de plusieurs Iles, la certitude obtenue de l'existence de terres fermes autour du pôle, la reconnaissance d'un immense océan couvert de glaces qui l'entoure.

Il aurait pu ajouter : le meilleur résultat c'est d'avoir suscité encore une fois devant le monde ce beau spectacle : un héros ! c'est très important aussi, très nécessaire. Voilà pourquoi la foule, à Paris, en ce moment, demain dans toute l'Europe, se range avec admiration devant ce Nansen déjà légendaire, devrait murmurer comme autrefois autour de Dante : « Voilà celui qui revient de l'enfer — un enfer blanc ! »

85 Recette typiquement amérindienne à base de graisse animale.

La licence — Le Patriote, 13 avril 1897

Voilà encore une fois M. le sénateur Bérenger⁸⁶ rentré dans l'actualité bruyante pour avoir repris son poste de combat. Il a fait jeudi dernier au Sénat un nouveau discours sensationnel contre la licence des mœurs. On sait la campagne obstinée qu'il mène dans ce sens depuis plusieurs années, sans se laisser arrêter par les horions ni les rires. L'esprit parisien a pris son rôle du côté de la blague. Nul ne fut pas raillé et chansonné, et n'est plus popularisé dans sa gloire dérisoire. Sous le sobriquet de « Père-la-Pudeur », on essaya de ridiculiser celui qui s'efforce si noblement de préserver les âmes pures après avoir non moins noblement essayé de relever les âmes fautives.

Car le sénateur Bérenger est l'auteur de cette loi de pitié si humaine et de préservation sociale si perspicace, qui porte son nom, et a établi la condamnation conditionnelle dans le cas d'une première infraction. Ce fut l'application dans la législation du principe que Victor Hugo entrevoyait, quand il dit : « La clémence est la justice plus juste. » Combien ont dû déjà, à ce nouveau régime légal, de pouvoir s'amender après un premier égarement, au lieu de se perdre à jamais dans la promiscuité et la contagion des prisons.

M. le sénateur Bérenger, avec son âme de moraliste et de sociologue sévère, considéra sans doute qu'il n'avait accompli ainsi qu'une partie de son devoir législatif : après avoir assuré le relèvement des égarés, il fallait prémunir les indemnes. Et il fonda d'abord cette œuvre contre la licence des rues qui s'est agrandie maintenant à une œuvre contre toute licence. Courageusement et infatigablement il dénonce les scandales, les atteintes incessantes contre la moralité publique. Il est facile de le railler, de ne voir dans son zèle qu'une manie qui exagère tout, et de lui mettre en main le mouchoir de Tartuffe comme ironique drapeau de guerre.

Qui oserait nier pourtant que la plupart des faits dénoncés à nouveau par lui, à la récente séance du Sénat, ne soient indéniables et ne constituent les signes évidents d'un état de mœurs assez fâcheux.

Il y a parmi ces faits, tout un commerce louche de brochures, de prospectus immoraux envoyés à domicile, mais ces faits-ci sont plutôt privés et la loi, en tous cas, les atteindrait difficilement.

M. le sénateur Bérenger a eu raison, philosophiquement et pratiquement, quand il a dénoncé l'immoralité publique s'exerçant par les livres, les gazettes, le théâtre surtout, si on peut ranger sous ce vocable les cafés-concerts, bouis-bouis, tavernes soi-disant artistiques, dont le développement est devenu inouï et où toute la basse ordure s'étale en chansons et monologues. C'est à Montmartre que ce genre s'est mis à fleurir.

Après le succès du *Chat Noir*, où les propos n'étaient que lestes, sans aller jusqu'à l'obscène, d'autres établissements du même genre sont nés ; le cabaret d'Aristide Bruant⁸⁷, par exemple, un chansonnier qui, tout en versant des bocks, psalmodiait lui-même à voix grasse des

86 René Bérenger (1830-1915) : avocat, magistrat, criminaliste et homme politique.

romances à l'exaltation des rôdeurs et de tout le joli monde du boulevard extérieur. On vint de tous les coins de Paris pour le voir ; il triomphait, vêtu d'un inénarrable costume de velours noir, avec une chemise de flanelle rouge, des bottes molles, un costume de Breton de chromolithographie ou de brigand d'opéra-comique. C'est dans le même temps que M^{lle} Yvette Guilbert⁸⁸ monta en une assumption d'étoile nouvelle au ciel peint du café-concert. Les audaces de tout ceci étaient grandes. Les voici encore dépassées à l'heure actuelle. Il y a maintenant dans Montmartre une foule de cabarets et de théâtricules où se débitent chaque soir des chansons « rosses » et des poèmes « fin-de-siècle ».

On ne peut s'imaginer jusqu'où va la gravelure, l'ignoble mélange avec le plat, la bêtise associée à l'obscénité. Pour peu qu'on ait une noble et un peu digne — pas même une âme pure — on en sort las, éccœuré, avili et come sali par les choses entendues. C'est le dernier échelon d'une lente descente, après quoi il n'y a plus que le gouffre, l'ultime marais des décadences. Mais il y a là moins de goût réel que de snobisme, « le snobisme de l'obscène », comme on a dit. C'est ainsi qu'on peut voir, pour le moment à la porte de ces établissements étranges, chaque soir, des files d'équipages, c'est-à-dire que des mondains et des mondaines authentiques s'y mêlent à un public interlope. Mais la réaction ne peut manquer. Et elle viendra. Elle s'annonce déjà par petits signes.

C'est ainsi qu'on vient de fonder, au théâtre national de l'Odéon, des après-midis classiques de poésie ancienne et moderne, des séances d'une heure où on entend les plus nobles poèmes de Ronsard, de Corneille, de Chénier, d'Hugo, de Vigny, de Verlaine, etc. Or, pour la première, qui eut lieu samedi, mille personnes n'ont pas pu trouver place, tandis que deux mille auditeurs remplissaient la vaste salle de l'Odéon, venus uniquement pour entendre de la pure et grande poésie. Voilà qui change des ignobles refrains de Montmartre. C'est la réaction qui commence Et M. le sénateur Bérenger y aide, courageuse vigie ! Et nous pourrons bientôt sans doute revenir au théâtre noble et artistique, sans qu'il faille pour cela recommencer les niaiseries vertueuses de l'ancienne censure qui, par exemple, demanda un jour à Emile Augier⁸⁹ (pour que le vice fût puni) de faire mourir Séraphine, le personnage d'une de ses comédies, ou au moins qu'elle eût la petite vérole. — « Impossible, répondit Augier à la censure ; Séraphine est vaccinée. »

87 Aristide Bruant (1851-1925) : chansonnier de Montmartre et écrivain. Ses chansons populaires, sa présence en scène, sa voix rauque et puissante et sa carrure ont fait de lui un monument de la chanson réaliste.

88 Yvette Guilbert (1865-1944) : chanteuse du café-concert et actrice.

89 Emile Augier (1820-1889) : poète et dramaturge.

Le deuil de Paris — Le Patriote, 11 mai 1897

C'est vraiment une horrible catastrophe que cet incendie du Bazar de la Charité⁹⁰, à l'obsession de laquelle il est impossible encore de s'arracher. On continue à stationner devant le lieu noirci du sinistre ; on ne cesse d'en lire les péripéties, de dévorer les détails surajoutés chaque jour par les gazettes. L'horreur exerce on ne sait quelle attirance. Il y a là un mystère humain très impénétrable. C'est ce qui explique, par exemple, la fréquentation d'un lieu macabre comme la Morgue où ceux qui passent résistent malaisément à la tentation d'entrer. C'est peut-être ce qui explique aussi cette manie toujours constatée, chez les assassins, de s'en revenir à l'endroit du crime, et que Dostoïevsky dans *Crime et Châtiment* a mise en scène si tragiquement, comme si le criminel voulait revoir ce qu'il n'a pas bien vu et avait le besoin inexplicable de connaître tous les détails. L'horreur attire. Et comment comprendre autrement le pèlerinage d'une mère, allant elle-même, le lendemain du terrible malheur, sur le terrain noir et calciné, avec ses vêtements de grand deuil et ses cheveux blancs, blanchis en une nuit peut-être ! Certes elle s'agenouilla ; elle pria sur ce sol tragique où sa fille avait laissé ses cendres. Et ce fut émouvant comme si un génie funéraire était venu verser des larmes, parmi ces ruines. Si émouvant, que les hommes de corvée-là pleurèrent ; et que des soldats en faction se mirent instinctivement au port d'armes devant cette douleur qui allait jusqu'à la mort...

Mais tout en étant venu prier, la mère était venue *voir*... Nous avons vu aussi... Un grand terrain rectangulaire, au sol noir, élastique, et mou sous les pieds comme de la mousse, une mousse en deuil faite de toutes matières réduites en bouillie... C'est le lendemain, de bonne heure... Des soldats fouillent, avec de grandes pelles ; on trie avec soin ; on tamise les débris où à chaque instant un bijou luit, un bout d'étoffe apparaît, menus objets qu'on porte minutieusement sur des linges, à terre, où ils sont classés, étalés. C'est grâce à eux qu'on a pu reconnaître certains cadavres, s'assurer que vraiment telle personne avait péri. Tel fut le cas pour cette pauvre duchesse d'Alençon dont le corps carbonisé, racorni, n'a pu être qu'à peine présumé... Mais on avait déjà trouvé dans les décombres son alliance avec le nom, la date.

Rien que cela, rien que ce petit anneau d'or, survivant à la longue chaîne d'une vie finie ! Et n'est-ce pas ce qu'il y eut de plus affreux, cette brusque et presque totale disparition de corps ? Il en est dont on n'a retrouvé qu'un ossement anonyme, d'autres qui ont disparu dans un néant sans nom, cendre humaine, mêlée à la cendre du bois et des matières insensibles... Et en effet, en examinant le terrain où s'éleva, pimpant et traître, le Bazar de Charité, il apparaît vraiment comme un four crématoire. Nulle issue. De hauts murs le bordent de tous côtés. Les victimes y furent vraiment, comme dans une basse-fosse, acculées par les flammes. Comment échapper ?

90 Incendie du Bazar de la Charité à Paris le 4 mai 1897 qui fit plus de 120 morts.

C'est même extraordinaire et d'une fatalité spéciale, un vaste emplacement comme celui-là, clôturé par de hauts murs inaccessibles, et sans portes ni fenêtres. Il n'y avait qu'une sorte de soupirail de cave, dépendant d'un hôtel voisin, et dont les cuisiniers firent sauter les barreaux. Cent cinquante personnes se sont sauvées par là, le dos plié, comme si elles passaient par la porte basse du tombeau... Et dire que c'est tout à côté, à vingt mètres tout au plus, qu'il y eut le plus grand amoncellement de cadavres... La foule est folle, à ces moments... Et le feu aussi est fou. Il est fantasque. Il a des anomalies inexplicables. Tel cadavre est carbonisé, et une fleur au corsage, sur un bout d'étoffe, est restée intacte.

Voici tout près, contre le mur, un paravent qui devait figurer à un comptoir de vente. Il est brûlé ; l'étoffe est comme du crêpe ; le bois s'émiette au toucher ; or le petit carton d'étiquette est intact et continue à dire le prix. Ainsi les objets sont émouvants aussi... Nous retournons dans le coin où on entasse les milliers de débris sans cesse rapportés par les soldats qui déblaient : bijoux informes, morceaux d'étoffes, chaussures ; de temps en temps on dépose un ossement, un tibia ; puis un morceau de métal vague, lingot contorsionné. C'est la recette d'une caisse sans doute, qui s'est fondue dans le brasier ; une partie est jaunâtre, une autre du ton de l'étain. Ce sont les louis et les pièces d'argent, mélangés inextricablement.

Il y a ainsi sur le sol un *cimetière de choses*... Ah ! la petite poupée, là, par terre ; avec les jambes, le ventre tout brûlés aussi, tandis que le feu fantasque a respecté la tête, la belle chevelure claire qui continue à s'étaler sur l'herbe... Mais la poupée est morte, comme les autres, comme toutes les jolies poupées humaines, maintenant immobiles comme elle, toutes les jeunes femmes roses et blondes, qui riaient là et vidaient leurs bourses pour les œuvres de charité et pour les pauvres. Comment cela a-t-il pu s'accomplir ? Les desseins de Dieu sont bien impénétrables.

Mais voici, dans ce lamentable entassement de décombres, un menu objet que nous apercevons, survécu presque intact, et déposé là aussi parmi les débris. C'est un objet de piété, un petit carnet portant sa croix, qui devait appartenir à un des comptoirs où on vendait des livres d'heures et des statuettes pieuses. Ce petit Christ est intact. Tout au plus a-t-il éteint sa polychromie. Il est habillé de noir. Il a pris le deuil aussi. La flamme ne l'a pas autrement entamé, comme s'il fallait qu'il subsiste parmi ce drame accompli, pour en expliquer l'horreur et le sens peut-être.

Lui aussi était innocent, et il a souffert pour le rachat de ses fautes. C'est toujours par les bons et les charitables que le mal s'expie. Loi de compensation et de substitution qui est le principe même du sacrifice religieux. Le Christ a racheté le péché des hommes. Et toutes ces vertus aussi qu'étaient les grandes dames charitables mortes ici, toutes ces innocences qu'étaient tant de jeunes filles et mêmes d'enfants, n'ont peut-être péri que parce qu'elles étaient des vertus et des innocences, et que les péchés du temps devaient être compensés. Voilà ce que semble dire le petit Christ, survécu là, à ceux que cet épouvantable champ de mort fait blasphémer et douter — et il continue, sur le fond de l'air, à porter sa croix.

Epidémies d'idées — Le Patriote, 18 mai 1897

A cause de la vision affolante et obsédante de l'incendie du Bazar de la Charité, on n'a guère remarqué un incident de la vie parisienne ordinaire, sur lequel, en d'autres temps, on n'aurait pas manqué de philosopher. Il s'agit du silence et de l'indifférence absolus dans lesquels a passé la fête ouvrière du 1^{er} mai, déjà tombée en discrédit et presque en désuétude, dans ce Paris où pourtant on l'inventa.

C'est une des marques malades de la vie moderne que cette rapidité avec laquelle tout s'use et passe. Il n'y a plus d'élan pour un long effort. Les croisades seraient impossibles aujourd'hui. On se passionne un moment, puis vite on se déprend, on s'engoue ailleurs. Tout est caprice. Tout est affaire de mode. Les choses les plus graves comme les plus futiles.

L'esprit libertaire aura duré autant que le Théâtre Libre ou les étoffes Liberty. D'ailleurs, leur première vogue remonte à la même époque. Cette fête du 1^{er} Mai, déjà démodée, est toute récente aussi. Qui se souvient de son origine, et qu'elle fut proposée ici, au Congrès socialiste de 1889, par le délégué américain Busche, du *Socialist Labor party*, à la date où se réunissaient déjà les associations agricoles de l'Amérique ? Et dès l'année suivante, nous eûmes la manifestation du 1^{er} Mai. L'idée socialiste et anarchiste s'afficha. Elle occupa la rue. Ce fut le commencement de l'épidémie. Car il y a aussi des épidémies d'idées qui naissent on ne sait comment, s'attaquent ici, là font des victimes, ont des recrudescences ou des déclin, portent la mort et l'effroi, puis disparaissent soudain...

On se rappelle les rues houleuses, les promenades menaçantes, les rixes avec la police, les cris de guerre, les assemblées passionnées où des paroles hardies s'entendirent. Et des délégations portant des messages comminatoires au pouvoir ! Et des gazettes de circonstances : le *Chambard*, le *Trois-Huit*, où le député-coiffeur Chauvin⁹¹ alternait avec le député-poète Clovis Hugues⁹², enguirlandant chacun de fleurs à sa façon le thyrses révolutionnaire ! D'ailleurs, à côté de ces feuilles éphémères, paraissaient des journaux permanents : la *Révolution*, le *Père Peinard*, qui parlaient en menaces et en dithyrambes comme si déjà un bouleversement social était pour le lendemain.

En même temps s'agitaient les groupes révolutionnaires : blanquistes, marxistes, guesdistes, allemanistes, collectivistes, possibilistes, tout un pullulement aussi innombrable que les sectes protestantes. Mais jusque-là la propagande restait théorique.

On discutait sur le texte, sur les programmes. L'épidémie restait localisée. Avec les manifestations du 1^{er} mai elle éclata dans la rue, s'attaqua à tous... On vit alors le snobisme en faire son profit. On fut anarchiste comme on était wagnérien. Ce fut une attitude mondaine. Dans les salons meublés au style anglais, on parla avec mépris du capital. Qu'aurait dit

91 René Chauvin (1860-1936) : député socialiste de la Seine. Garçon coiffeur à ses débuts, il créa la Chambre syndicale des coiffeurs.

92 Clovis Hugues (1851-1907) : poète, romancier et homme politique.

Proudhon, lui qui inventa le mot An-archie (en l'orthographiant autrement) de le voir maintenant acclimaté dans les milieux les plus élégants ?

Ce fut aussi une attitude littéraire. Toute la littérature d'avant-garde, un moment, se déclara libertaire. On vit des conférenciers du théâtre de l'*Œuvre* saluer « la bienfaisante anarchie ». Les petites revues étaient ralliées ; l'anarchie y était pour chacun le commencement du talent et de la considération.

Dans la littérature, plus qu'ailleurs, il y a, en effet, un *panurgisme* extraordinaire. Combien peu pensent par eux-mêmes ! La plupart sont sans cesse à l'affût, aux écoutes. On guette l'opinion qui sera bien portée, le « beau geste »⁹³.

Et puis il faut toujours tout expliquer par le phénomène de l'épidémie des idées. C'est si vrai que Baudelaire lui-même, esprit si personnel et si absolu, n'avait pu échapper, de son temps, à une influence de ce genre, à ce qu'il appela « la fièvre révolutionnaire », quand, en 1848, il revêtit la blouse par-dessus, il est vrai, un fin pantalon de drap casimir, et s'écria : « Voyez mes mains ! elles sentent la poudre ».

Ces épidémies d'idées font toutes les sortes de ravages. Cela dépend du tempérament qu'on a. Les idées, dans tel cerveau, aboutissent à un dilettantisme ; dans un tel autre, plutôt optimiste, elles se tournent en espoirs et en lyrismes ; chez d'autres enfin, qui sont des esprits sombres et mathématiques, les idées se résolvent en chiffres, la haine en formules de mort. Pour ceux-ci, l'anarchie aboutit à de la chimie et aux bombes.

C'est ici surtout qu'on peut voir la preuve d'un phénomène épidémique. Pourquoi coup sur coup les mêmes attentats à la dynamite : Ravachol, Vaillant, Henry, quelques autres encore ; puis soudain l'arrêt du fléau. Il y a eu évidemment contagion. L'anarchie était dans l'air comme une maladie. Pour ceux-ci, le cas fut mortel. Esprits faibles ou trop passionnés ! Certains mots, qui pour d'autres ne sont pas dangereux, entrent en eux, détruisent tout. Le mot « anarchie » fut un de ces mots-là, un mot comme de la dynamite, qui avait d'abord fait explosion en eux et y détruisit tout : sentiments, pitié humaine, amour des siens, goût de la vie.

Aujourd'hui l'épidémie semble finie... La fête du 1^{er} mai, cette année, est apparue définitivement démodée, abandonnée, tombée à des conciliabules et à des punchs comme l'anniversaire de la Commune et autres commémorations qui se survivent. Le snobisme des salons est ailleurs. La jeune littérature n'est plus libertaire, mais naturiste, tout à la douceur des champs et aux idylles passionnées sous le patronage de Bernardin de Saint-Pierre.

Cela n'empêche pas que l'anarchie, puisque ce fut une épidémie d'idées, peut tout à coup renaître demain comme toutes les épidémies...

93 Il s'agit d'une allusion à Laurent Tailhade. Voici la phrase prononcée après l'explosion d'une bombe à l'Assemblée nationale : « Qu'importe de vagues humanités pourvu que le geste soit beau ! » Quelques mois plus tard, il sera lui-même blessé dans un attentat anarchiste.

Un livre — Le Patriote, 25 mai 1897

Il y a un ouvrage dont il est beaucoup parlé en ce moment et qui a fait sensation en France. Il est intitulé : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?*, et son auteur, M. Demolins⁹⁴, se trouve tout-à-coup mis en pleine lumière. Voilà longtemps que nous le connaissons, travailleur opiniâtre et silencieux. Nous l'avons rencontré naguère chez Le Play⁹⁵ le grand économiste, le maître de la *Réforme Sociale*, dans ce salon de la place Saint-Sulpice où chaque lundi, le soir, se réunissait une compagnie d'esprits éminents. On y parlait des points essentiels de la méthode, des canons de l'École, car c'était une vraie école qui n'admettait point de dissidences. Il fallait accepter comme articles de foi la liberté testamentaire, la recherche de la paternité, d'autres programmes encore sur l'économie politique et sociale, que sans cesse développait le maître avec son esprit lucide, son jugement documenté par tant d'enquêtes, au loin, pour ses monographies sur les ouvriers européens.

Il y avait là, rangés autour de lui, de jeunes docteurs en sciences sociales, des hommes politiques, des industriels ; le cardinal de Rouen, Mgr de Bonnechose y venait parfois ; Alexandre Dumas fils, un moment, fut en relation avec Le Play, grand promoteur de la recherche de la paternité dont le dramaturge songeait à porter la question au théâtre. Or, M. Demolins, l'auteur du livre sensationnel d'aujourd'hui, était là le plus assidu, le plus militant. Disciple préféré, il ranimait les conversations quand elles languissaient, les espoirs quand ils faiblissaient, croyant à la cause, à l'avenir, à l'efficacité de la doctrine, surtout à l'efficacité de la méthode, une méthode d'investigation étroite, localisée, spécialisée, comme Le Play l'avait pratiquée dans ses enquêtes sur la condition des ouvriers européens. Et sans cesse il parlait, ouvrait des horizons, déversait son savoir vaste, avec une chaleur, une gesticulation, un accent méridional que la science et les sujets graves avaient tempérés.

Il donna à ce moment une *Histoire de France*, un peu lourde de style et de ton, qui passa inaperçue. Depuis, il avait accumulé des travaux, continué un enseignement laborieux, une propagande en des revues. Mais tout cela se passait dans des coins. Souvent nous nous demandions : « Eh bien, ce Demolins d'autrefois, disciple préféré de Le Play, qui s'annonçait comme un homme supérieur, il n'a donc pas réussi ? » De temps en temps, son nom passait dans des conversations, un nom ignoré de la plupart, et qu'on citait pour un détail. Ainsi un soir M. Alphonse Daudet, chez lui, parla d'une curieuse étude parue autrefois à son propos et qu'on n'avait pas assez remarquée : « L'homme du Midi dans les romans d'Alphonse Daudet ». L'auteur était précisément M. Demolins que presque personne ne connaissait quand M. Alphonse Daudet le nomma ainsi, devant nous, dans ce salon pourtant très littéraire et au courant de tout.

94 Edmond Demolins (1852-1907) : intellectuel social, contre-révolutionnaire et corporatiste.

95 Frédéric Le Play (1806-1882) : homme politique et ingénieur social. Un des pionniers de la sociologie française.

Or, voilà qu'aujourd'hui, et brusquement, M. Demolins entre dans la notoriété par ce nouveau livre : « *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* » C'est une fois de plus la méthode scientifique et sociale de Le Play, appliquée à une grande question qui, d'être internationale et actuelle, en a pris une signification et un relief saisissants. C'est comme un examen de conscience de la France. Il est passé, le temps de la jactance et de l'infatuation françaises. Les hauts esprits d'aujourd'hui veillent, savent les défauts et les maux de la nation, les déplorent, cherchent à y remédier.

M. Desjardins et ses amis avaient déjà fondé une ligue de l'action morale. C'était la suite du *Devoir présent*, une brochure célèbre qui donna l'orientation. Mais il n'y avait là qu'une sorte de protestantisme, une morale laïque, froide et inefficace assurément et une nation chrétienne où il ne peut y avoir place que pour une morale et un relèvement religieux.

Dans son œuvre de comparaison entre les Français et les Anglo-Saxons, M. Demolins n'a enregistré que des faits ; il n'a rapproché que des situations matérielles.

L'ouvrage n'est nullement dogmatique ; il n'est que documentaire. Les chiffres parlent ; les statistiques mènent aux conclusions et aux réformes. Suez a été traversé par 160 navires français, 250 navires allemands et 2,262 navires anglais. Est-ce clair ? La voilà bien, la prospérité indéniable et écrasante. L'auteur n'est pas chauvin. La France est dans un état d'infériorité grave et qui constitue un péril.

L'Allemagne n'est pas beaucoup plus prospère. L'auteur les compare l'une et l'autre avec l'Angleterre. Il cherche les causes et il les trouve. La France et l'Allemagne sont écrasées par le militarisme. Le militarisme est ruineux, et il est aussi pernicieux. Le service militaire déforme l'individu et continue l'œuvre de déformation de l'instruction obligatoire. Pour celle-ci, est-ce que les Goncourt, dans leur *Journal*, ne la dénonçaient pas, il y a plus de vingt ans, quand ils disaient pittoresquement : « Une société où tout le monde saurait lire serait hideuse comme un corps où il n'y aurait que des yeux. »

Tout est à changer dans l'organisation française, dit M. Demolins, en continuant sur d'autres points la comparaison avec l'Angleterre. Par exemple il confronte des deux côtés la composition des Parlements.

En Angleterre, les agriculteurs, les industriels, les commerçants forment la majeure partie. Ici ce sont les fonctionnaires, ceux qui exercent des professions libérales (il y en a 270 au Palais Bourbon, soit la moitié, dont 65 médecins et pharmaciens) et des journalistes qui sont au nombre de 59. Mais est-ce qu'une nation n'a pas logiquement une représentation conforme à son génie et à ses préoccupations principales ?

Le livre de M. Demolins est curieux, mais systématiquement à l'excès. Et quand bien même on imiterait l'Angleterre, quand bien même on aurait un autre Parlement et, par conséquent, d'autres lois, qu'est-ce que cela ferait à l'état social ? il ne faut pas oublier ce mot du prince de Ligne plus clairvoyant et plus profond que tous les livres appuyés de faits et de chiffres : « Les hommes font les lois ; les femmes font les mœurs. » Et c'est sur ce dernier point, la comparaison des femmes dans les deux pays, que M. Demolins aurait peut-être trouvé une réponse, meilleure encore, à sa question bruyante : *A quoi tient la supériorité des anglo-saxons.*

Interviews — Le Patriote, 1^{er} juin 1897

Ce mot d'Outre-Manche et d'Outre-Mer s'est tout-à-fait acclimaté sur le continent et à Paris surtout, où le reportage est florissant aujourd'hui. Il s'excuse quotidiennement avec une sagacité et une entente merveilleuse de la curiosité publique. Il faut aux reporters un flair subtil, un nez de chien de chasse pour découvrir les pistes heureuses, deviner les idées qui sont dans l'air. C'est ainsi que l'un d'eux se livre en ce moment à une enquête d'un intérêt délicat et palpitant : la question de la possibilité d'un voyage de l'Empereur d'Allemagne à Paris.

On ne sait pas comment cette question s'est posée, et peut-être qu'elle n'est pas posée du tout. Ce serait alors une fois de plus la boutade de Gavarni : « C'est imprimé ; donc c'est faux. » Toujours est-il qu'on se préoccupe depuis un an ou deux, de cette éventualité. Le bruit est né, on ne sait comment, que l'empereur Guillaume méditait de venir à Paris au moment de l'Exposition universelle de 1900, qu'il en avait conçu le projet lors de la visite du czar. Pour étayer cette supposition, on invoque ses attitudes et ses attentions délicates, à chaque occasion : à la mort de Carnot, lors des funérailles des derniers maréchaux, Mac-Mahon et Canrobert, où il se fit représenter, comme il l'a fait encore récemment lors du service à Notre-Dame pour les victimes de l'incendie du Bazar de la Charité.

Tout cela, dit-on, ne peut être platonique. Il doit avoir une arrière-pensée, et cette arrière-pensée, c'est de créer un mouvement sympathique en sa faveur et préparer les esprits pour arriver un jour à visiter Paris. Ainsi pense l'opinion. Et c'est là-dessus qu'un reporter avéré a consulté des personnalités très diverses qui, la plupart, il faut en convenir, considèrent ce voyage comme irréalisable et se prononcent avec rigueur et patriotisme contre l'Empereur allemand. Depuis le P. Monsabré et l'abbé Lemire jusqu'à M. Mezières ou M. Barrès, tous déclarent cette visite impossible, d'accord sur le fait, s'ils divergent⁹⁶ dans l'expression, plus ou moins modérée. Mais qui sait ? Les idées vont si vite. Après les manifestations contre *Lohengrin*⁹⁷, il semblait qu'il fallût un demi-siècle pour imposer Wagner à Paris. Et quelques années après, il était accueilli dans les concerts et à l'opéra, sans plus de résistance.

L'assimilation des deux cas n'est pas permise, mais des incidents peuvent survenir, facilitant soudain une intention qui, aujourd'hui, paraît chimérique. L'empereur peut avoir des projets de pacification, d'union européenne, de magnanimité. Peut-être aussi, d'ailleurs, qu'il n'a jamais songé un seul instant à ce voyage dont un reporter seul a eu l'idée pour en tirer l'occasion — et le bénéfice — de piquantes interviews. Car nos reporters parisiens sont devenus nombreux et avisés, plus avisés même que leurs maîtres d'Angleterre et d'Amérique. Leurs enquêtes portent moins sur de menus faits, des niaiseries de l'actualité et du fait divers. Beaucoup sont des artistes, des philosophes, au courant de toutes les questions et qui jugent

96 Coquille probable : « même s'ils divergent ».

97 Pour la raison principale que Wagner était allemand et jugé trop moderne.

leurs interlocuteurs en même temps qu'ils les écoutent. Tel M. Jules Huret⁹⁸, un des maîtres de ce nouveau reportage dont l'Enquête littéraire et l'Enquête sur le socialisme sont des documents sur le temps et resteront. Il y a loin de là au vieux système débonnaire et cordial des vétérans comme M. Chincholle⁹⁹ qui répondait, lorsqu'on souriait de ses mémorables interviews du général Boulanger, par exemple ceux de Jersey et de l'exil : « Eh quoi ! disait-il, le général les a tous refaits, avant que je les publie. »

Aujourd'hui, les reporters sont supérieurs souvent à ceux qu'ils consultent. Ce sont des écrivains ; et il leur arrive, à propos d'un fait de vie ou d'une actualité, d'écrire une vraie page, comme ce récit, par M. Conte, de la mort de l'anarchiste Vaillant¹⁰⁰.

Aussi les écrivains, à l'occasion, deviennent eux-mêmes des reporters et publient des interviews qui rapportent des conversations saisissantes, qui dressent un portrait vivant. C'est le cas pour Mme Séverine, à propos de Léon XIII, de M. Hughes Le Roux¹⁰¹, à propos de Bismarck. Mais les reporters semblent plus véridiques, s'il faut en croire la malignité publique qui prétendit que M. Hughes Le Roux n'avait pas vu Bismarck, dont il rapportait toute une conversation, pourtant ; et que Mme Séverine n'avait été reçue par le Pape qu'en audience publique. Pourtant le reportage est sans limite, puisque notre brillant confère du *Figaro*, M. Gaston Calmette¹⁰², a anobli l'interview jusqu'à devenir l'interlocuteur des souverains, quand il publia sa conversation avec le roi d'Italie.

Ainsi les reporters sont aujourd'hui des facteurs importants de l'opinion, comme ils sont aussi les dispensateurs de la notoriété. Les hommes en vue le savent. C'est pourquoi ils les flattent, les reçoivent, sont complaisants à tous leurs désirs. M. Emile Zola leur doit beaucoup, et leur donne encore maintenant des réponses à toutes questions qu'ils lui adressent. Déjà Renan manifesta cette docilité, bien que, très habile, il eût l'air, en public, de les dédaigner un peu.

Ainsi dans sa grande querelle avec Edmond de Goncourt, quand il reprocha les indiscrétions de son *Journal*, le concernant, il déclara avec mépris : « C'est un monsieur indiscret ; c'est un reporter ». Le nom n'est plus si mal porté, et il viendra un temps peut-être où il sera revendiqué avec fierté comme celui de journaliste, lui aussi ennobli à mesure. On se rappelle Châteaubriand, comparaisant devant le tribunal et qui, interpellé sur sa profession, lui ambassadeur, pair de France, académicien, répondit : « Journaliste. »

98 Jules Huret (1863-1915) : journaliste connu pour ses interviews d'écrivains.

99 Charles Chincholle (1843-1902) : journaliste et écrivain. Considéré comme le premier grand reporter français.

100 Le 9 décembre 1893, Auguste Vaillant lance une bombe dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale.

Condamné à la guillotine.

101 Hugues Le Roux (1860-1925) : journaliste, écrivain et homme politique. Se spécialise dans la littérature de voyage et dans les ouvrages concernant les colonies françaises en Afrique.

102 Gaston Calmette (1858-1914) : directeur du *Figaro* à partir de 1902.

La vache enragée — Le Patriote, 21-22 juin 1897

Ceci est une chose bien parisienne que, en ces dernières années, un poète, M. Emile Goudeau, a analysée en un livre curieux, une chose qui existe depuis les temps de l'antique Lutèce où Villon la rencontra déjà et qu'à leur tour Murger et Verlaine connurent bien. La vache enragée, c'est la misère des artistes, misère insoucieuse, folâtre, spirituelle, provisoire peut-être et qu'on espère toujours voir disparaître le lendemain. Mais d'ordinaire, c'est pour la vie ! Car ceux qui s'attardent trop auprès de cette vache enragée, finissent par l'aimer — et voilà des bohèmes en perpétuité, et qui sont fiers de l'être !

Donc ce dimanche de juin aura été consacré à un cortège qui fut comme une apothéose de la Vache Enragée, fantaisie de peintres mais en même temps aveu de bohèmes, en ce Montmartre, qui est leur terreau de prédilection et un point de l'univers bien extraordinaire.

Montmartre ! Le cabaretier Rodolphe Salis, dans les séances mémorables du *Chat Noir*, naguère, le proclamait : « cerveau et mamelle du monde ». C'est en tout cas, un endroit émouvant et prédestiné, où la vie est frénétique. Presque tout ce qui arrive des départements, de l'étranger, des Amériques, toute la jeunesse qui a des rêves d'art, de révolutions, de luttes géantes, tout ce qui porte une lumière au front et s'en vient vers la grande lumière de Paris, — débarque là. On y sent un ferment incessant, des remous d'idées et de passions.

La vie est dure ; l'argent est rare ; l'encombrement est immense. Combien, venus pour créer, pour agir, se buttent aux obstacles imprévus, en arrivent à parler seulement de leurs rêves ou leur héroïsme, capitulent, abdiquent. Déjà Gambetta appelait les cafés — ces cafés où il commença sa vie politique, en harangues, son influence, comme le fameux café Procope — « les salons du pauvre. » Montmartre a, pour les artistes, ses tavernes innombrables, tavernes bariolées, bruyantes, faisandées, où l'on chante, où l'on boit, où l'on oublie la vache enragée toujours présente.

Ainsi la vie de bohème est florissante. C'est très pittoresque, certes. Tout ce Montmartre a un air de moyen-âge, avec ses tavernes, ses modernes Villon, que sont Aristide Bruant et les autres chansonniers. Et sur des places publiques, comme la place Blanche, pour ajouter au pittoresque, on voit en guimpes blanches, châles de couleur, chapeaux emphatiques, des Italiennes et Italiens, stationnant, attendant des rapins en humeur de travail — c'est le marché des modèles.

Il y a des artistes qui sont ardents à la besogne ; ceux-là, ne connaîtront pas longtemps la vache enragée ; d'autres sont indolents, paresseux, glissent à la vie de bohème, si facile et souriante en ce Montmartre où elle émigra, venant du Quartier Latin où Murger l'abandonna. Celui-ci, pourtant, l'avait maudite après en avoir vécu et tiré une notoriété avec des rentes. Mourant, à la maison Dubois, ses dernières paroles furent : « Pas de bohème, surtout pas de bohème ! »

Mais la Bohème est ce qui ne meurt pas.

Montmartre, endroit étrange, l'abrite, la glorifie, lui décerna aujourd'hui le triomphe. Et, en effet, en un cortège mirifique, on aura vu passer le char des Lutteurs de la Pensée, le char de l'Imagination, le Temple du Veau d'Or, conquis et méprisé, le char du Couronnement de la Muse ; car il y a une Muse de Montmartre, laquelle fut élue par le suffrage universel qui, avisé cette fois, a choisi une jeune ouvrière lingère, honnête et jolie, pour symboliser l'Inspiratrice de l'Art.

Et c'est la Beauté, représentée par M^{lle} Cléo de Mérode¹⁰³, la ballerine de l'Opéra, qui couronna la Muse.

Tout cela fut fait avec goût, parmi des musiques et des fleurs ; mais ne dirait-on pas une fête païenne, quelque journée des Panathénées aux fins de réjouir le peuple d'Athènes ?

Certes Montmartre est Athènes ; mais c'est aussi Sodome et Gomorrhe. Il y a d'étranges fièvres dans l'air. Le vice y pousse ses fruits de déchéance et de mort. C'est un endroit d'exaltation et aussi un endroit de pourriture. Les contrastes s'y accumulent, comme partout où la vie est exaspérée. Mille tavernes, où abondent la licence, les chants orduriers, les spectacles de décadence... Et tout à côté, tout au-dessus, l'église du Sacré-Cœur, la basilique du Vœu national, le temple du Rachat où coulent incessamment les Plaies... N'est-ce pas là qu'il fallait que le Sacré-Cœur saignât ? Toujours le sang a coulé là. Montmartre ! Mont des Martyrs ! Saint Denis y fut décapité. En 1871, c'est là, rue des Rosiers, que les otages de la Commune furent fusillés. Le sang appelle le sang !

Or aujourd'hui, dimanche de Fête-Dieu, tandis que les processions religieuses, à qui la publicité est interdite ici, n'ont pu que circuler dans l'intérieur des églises, on vit à Montmartre le cortège de la Vache enragée accaparer les rues, protégé et triomphant, et introniser pour ainsi dire la Bohème. Une fois de plus, le peuple aura préféré Barrabas à Jésus.

103 Cléo de Mérode (1875-1966) : danseuse et icône de la Belle Epoque. Elue Muse de Montmartre en 1897.

Nord et Midi — Le Patriote, 30 juin 1897

On vient de publier le programme des superbes fêtes qui vont avoir lieu dans le Midi. Il y aura une représentation des *Erynnies* de Leconte de Lisle¹⁰⁴ sur la scène du théâtre antique d'Orange, définitivement reconstitué, cette scène dont Goncourt a noté que, des arbres réels y poussant, on avait la sensation d'un vrai drame de réalité qui s'y jouerait. Puis on inaugurerà des bustes, des statues, celle d'Emile Augier par la duchesse d'Uzès¹⁰⁵, statuaire à ses moments perdus, et qui sera décorée de ce chef par M. Félix Faure, le jour de l'inauguration. Ensuite, on descendra le Rhône, on dansera des farandoles, on s'exaltera en mille jeux et festivités. Ceux du Midi « fen dè bru » (font du bruit), comme disent malicieusement ceux du Nord. Car l'incompatibilité demeure à travers tout et partout. Toute l'humanité peut se diviser en Nord et Midi. Il faut entendre les Américains du Sud, le peintre Wisthler, par exemple, parler avec mépris des Américains du Nord¹⁰⁶. Or, on est toujours le méridional de quelqu'un. M. François Coppée¹⁰⁷, qui est né à Paris, mais dont la famille est originaire de Mons, déclarait un jour qu'il était du Midi — de la Belgique. Ainsi, un méridional trouve encore un plus méridional que soi, par exemple M. de Hérédia, qui est Espagnol, et dont M. Alphonse Daudet disait qu'il était du Midi et demi.

Dans Paris, champ clos des intelligences et du monde, la lutte se perpétue depuis toujours entre Nord et Midi. Tantôt celui-ci, tantôt celui-là, prédomine. Dans ce dernier cas, on répète que les Latins ont conquis la Gaule. Dans le premier, on insinue que ceux du Nord sont des barbares, mais que ces invasions sont salutaires. En tous cas Nord et Midi ont chacun leur caractère spécial. Et cela se constate dans la politique comme dans l'art. Robespierre, taciturne, ténébreux, est bien un homme du Nord, accuse son origine d'Arras. Gambetta, lyrique, bonhomme, bavard, incarne le Midi, tous ces politiciens du Midi qu'on a résumés par ce mot admirable : « Je ne pense que quand je parle. »

Ce qui est curieux, c'est que le Nord et le Midi fleurissent à tour de rôle, donnent l'un après l'autre leurs moissons de grands hommes. Ainsi, pour la peinture, à la fin du siècle dernier, tous les grands peintres français furent du Nord : Watteau, La Tour, Boucher. Dans le roman, il y eut un moment une floraison : Zola, Daudet, Cladel. En ce moment, le Nord encore une fois prédomine.

Flux et reflux, ombre et soleil... C'est toujours comme au temps d'origine où les trouvères et les troubadours se disputaient la palme des tournois.

104 Leconte de Lisle (1818-1894) : poète parnassien.

105 Anne de Rochechouart de Mortemart, par son mariage (1867) duchesse d'Uzès (1847-1933) : pilote automobile et sculptrice. Favorable au général Boulanger.

106 James Abbott McNeill Whistler (1834-1903) : peintre et graveur américain, lié au mouvement symboliste et impressionniste. Whistler était du sud des Etats-Unis (sudiste lors de la guerre civile américaine).

107 François Coppée (1842-1908) : poète parnassien, dramaturge et romancier. A fâcheusement influencé le style de Georges Rodenbach au début de la carrière poétique de ce dernier : *Les Tristesses*, *L'Hiver mondain*, etc.

Mais il est curieux, en cette France moderne, qu'on a tout fait, depuis la Révolution surtout, pour ramener à l'unification et à l'homogénéité, de la voir se décomposer quand même, réagir contre l'uniformité, retourner à ses origines, recommencer l'esprit régional. Il n'y a, au fond, que la race qui vaille et soit féconde. La Bretagne existe et dure, malgré la France ; et elle fait des âmes à son image, des grands hommes qui lui ressemblent. La Flandre, de même, est une petite patrie, autonome, inaliénable, et qu'aucune combinaison géographique ni diplomatique ne pourra dissoudre. Elle a son âme et elle a son art, comme elle a son sol.

Ainsi l'esprit régional demeure à travers le grand nivellement de Paris. Le plus souvent, ceux d'une même province se retrouvent dans ces dîners mensuels qu'on a créés tout exprès : les Normands ont fondé la *Pomme* ; les Bordelais la *Garbure* ; les Dauphinois le *Gratin* ; les Auvergnats la *Soupe aux choux* ; le Breton le *Dîner celtique* que présidait naguère Renan, ce qui lui faisait dire : « Je ne suis Breton qu'une fois par an. »

Quant à ceux du Midi, ils ont fondé la *Cigale* « pour ne pas perdre l'*assent* »¹⁰⁸, comme chanta Paul Arène dans des triolets d'inauguration. Et aussi pour prendre part à ces grandes fêtes félibréennes qui, presque chaque année, vont claironner dans le Midi la renaissance de la langue d'Oc.

Car ici il s'est agi plus que d'un mouvement d'idées et d'un recommencement de l'esprit provincial. Afin que ce recommencement fût complet, il y eut tout un immense effort pour ressusciter aussi la langue du pays, le patois local, l'idiome particulariste que seul le peuple des campagnes savait encore et qui allait disparaître sous l'unification officielle et l'action du pouvoir central.

Or pour maintenir la Provence, l'esprit intact de la Provence, il fallait sauver le provençal. Car le provençal est une langue — ruisseau où se mirent le passé et les clochers de village, et qu'il ne fallait point laisser courir et mourir dans le français, comme dans la mer ! Ceci restera comme un des plus curieux incidents de ce siècle, cet effort d'un peuple pour se maintenir autonome et maintenir sa langue, effort qui a son pendant dans le mouvement des Flamands qui sont les félibres du Nord.

Le midi eut la chance de fournir des hommes admirables pour servir ces revendications et son génie, surtout ce grand Mistral, l'auteur de *Mireille*, que les prochaines fêtes du Félibrige vont encore une fois, pour l'ovationner et le couronner, aller chercher dans son village de Maillane, près d'Avignon. C'est là qu'il vit depuis toujours, qu'il a toujours travaillé, loin de Paris, où il vint à peine, une fois pour remercier Lamartine qui venait de le rendre célèbre en parlant de *Mireille*, en parlant de son auteur comme d'un « Homère chrétien ». Oui ! chrétien ; car débarqué dans Paris, accompagné de deux gars du pays, il alla premièrement à Notre-Dame et, avec eux, se confessa, communia, jugeant qu'il fallait d'abord remercier Dieu de cette belle gloire imprévue, avant de remercier Lamartine !

108 L'accent.

Les forains — Le Patriote, 19 juillet 1897

On nous écrit de Paris :

La saison d'été, après la fermeture des théâtres, appartient aux forains. Ils commencent leurs pérégrinations et leurs spectacles durant la semaine de Pâques à la célèbre foire aux pains d'épices de la barrière du Trône, et les clôturent par la non moins célèbre foire de Saint-Cloud, dont les mirlitons sont la spécialité et la renommée. Entre ces deux termes, il y a des étapes diverses : la foire de Neuilly qui est élégante et presque boulevardière, la foire de Montmartre plus populaire et artistique, telle qu'on peut la voir, en ce moment même, déchaîner ses boniments et ses musiques.

Ces foires sont très visitées, même par des reines, des reines détrônées il est vrai comme cette reine d'Illyrie dans les *Rois en Exil* de M. Alphonse Daudet, menant le petit roi parmi les baraques et les remous de la foire aux pains d'épices, qui a fourni ainsi au romancier une scène mouvementée et célèbre. D'ailleurs, les poètes aiment les foires bariolées et féeriques, leur luxe de miroirs et d'étoffes pailletées, le mystère naïf qui se cache derrière leurs toiles peintes. Le bon Verlaine alla jusqu'à célébrer les chevaux de bois en des strophes amusantes, eux « plus doux que des moutons » et qui font « du mal en masse et du bien en foule »¹⁰⁹.

A vrai dire il ne s'y reconnaîtrait plus parmi ceux d'aujourd'hui, brillants manèges tournoyant dans un vertige de lumières électriques et de tentures éclatantes. Ce sont de vrais chevaux de cirque maintenant, et qui piaffent. On les a perfectionnés depuis les foires d'antan, les primitifs chevaux de bois immobiles, nus, et suspendus, les pattes dans le vide !

Grâce à d'ingénieux mécanismes, les chevaux des manèges non seulement tournent mais ont un mouvement de galop, des bonds rythmiques. Ils ont l'air de faire la haute école, et chargent vertigineusement comme s'ils sautaient des obstacles. C'est bien le jeu qu'il faut aux passants fébriles et névrosés d'aujourd'hui. *Nous ne nous plaisons plus aux amusements calmes*. Il y a ainsi une morale de la foire elle-même, qu'il serait facile de déduire, comme naguère Baudelaire écrivit la *Morale du joujou*. Où sont les anciennes baraques des singes savants, des prestidigitateurs chez qui des fleurs seulement et de tranquilles colombes sortaient des chapeaux ? C'est l'âge pastoral de la foire.

Maintenant on veut des spectacles violents, des jeux frénétiques, des représentations qui secouent les nerfs, donnent des palpitations, sentent un peu le danger et l'horreur. Ainsi les doux chevaux de bois, glissant comme sur de l'eau calme, sont devenus des coursiers affolés. Ainsi les spectacles courus sont ceux des lutteurs — la fameuse baraque de Marseille, où l'on voit des hercules, noueux comme les marbres de Michel-Ange, s'attaquer, s'étreindre, plier, choir, et « se tomber », au milieu de l'anxiété d'une assistance qui se passionne.

109 *Chevaux de bois* est un poème de *Romances sans paroles*.

Et aussi les spectacles des dompteurs, qui ne manient pas des bêtes molles et inoffensives, mais des lions hurlants, des fauves agressifs et toujours redoutables, à preuve ce vieux Pezon, vétérinaire des foires, debout, malgré maintes blessures reçues durant sa longue carrière et malgré ses soixante-seize ans, au seuil de la brillante ménagerie où son fils maintenant entre dans les cages... comme il voudrait encore y pénétrer lui-même ! Certains jours, il faut qu'on l'en empêche de force. Celui-là aime son métier, comme Bidel, son émule, qui était riche aussi, plus que millionnaire, instruit et lettré, comme on en peut juger par ses *Mémoires*, et qui continua cependant, par goût, pour le plaisir, par amour du danger peut-être, car son fameux lion Brutus était terrible et faillit un jour le dévorer, malgré les strophes du barde anonyme qui avait chanté la gloire du dompteur :

*Quand il est dans la cage
De son lion Brutus
Ce dernier est plus sage
Qu'un cheval d'omnibus.*

Ces dompteurs d'aujourd'hui le sont par tempérament. Ils ont la vocation. Ah ! qu'ils sont loin, encore une fois, des dompteurs anodins, dans les foires d'autrefois, comme celui dont l'histoire est vraiment délicieuse, qu'on trouva un jour, au milieu d'une foire, au seuil de sa ménagerie composée seulement d'un lion et de deux ours pelés.

Comme il n'y avait qu'une seule personne entrée pour la représentation, le dompteur, l'air doux, demanda : « Est-ce que vous tenez à ce que j'entre dans la cage ? » La conversation s'engagea. Alors l'homme raconta qu'il avait été épiciier à Dijon. Un forain de passage y était mort. On avait vendu aux enchères la cage et les bêtes. Personne ne haussait. Il songea que la cage était de bon bois et que les barreaux pourraient servir pour sa boutique. Et il eut le tout pour cinquante francs. Bientôt il risqua une main à travers la grille. Les bêtes se tinrent coites. Il osa entrer enfin dans la cage. Le lion vieux et les ours pelés ne se dérangèrent même pas. C'est ainsi qu'il était devenu dompteur et suivit les foires. Mais il n'en faudrait plus de pareils dans les foires d'aujourd'hui, nerveuses, agitées, frénétiques. C'est fini, les spectacles anodins, les jeux calmes.

Aussi ce vieux forain Becker qui, longtemps, promena un vrai théâtre dans les foires, où on jouait des pièces sentimentales et naïves, vient de se pendre de désespoir, récemment, ayant vu ses affaires péricliter et son genre favori disparaître. La mode, ici aussi, change sans cesse. Et la foire est d'accord avec les mœurs. Baudelaire le savait bien et qu'il dressait un symbole permanent¹¹⁰, quand il écrivit le *Vieux Saltimbanque*, seul, sans public ni recettes ni bravos chez qui plus personne ne pénètre, et qui n'est autre que le vieil homme de lettres (et aussi le vieil homme politique et n'importe quel homme qui fût en vue et que la vogue a quitté), « dans la baraque de qui le monde oublieux ne veut plus entrer ».

110 Ce début de phrase est bancal. Coquille probable : « Baudelaire le savait bien qu'il dressait un symbole permanent ».

La Femme-Avocat — Le Patriote, 21 septembre 1897

Croirait-on que cette question est en train de passionner Paris ? C'est qu'elle n'est qu'un signe de plus, une nouvelle étape dans cette lente conquête, cette décisive révolution qui va peut-être bouleverser toute la vie sociale. Qu'on soit bienveillant ou hostile aux revendications féminines, il faut constater, comme un fait indéniable, que cette campagne, dont l'exemple nous vint d'Amérique et d'Angleterre, gagne chaque jour du terrain. Ainsi l'opinion publique et, en tout cas, la presse presque unanimement se déclarent favorables, en ce moment, à un point qui sera important dans cette suite de réclamations et de victoires féminines : il s'agit de l'admission des femmes dans l'Ordre des avocats.

En effet, une doctoresse, M^{lle} Jeanne Chauvin¹¹¹ va présenter au conseil de l'Ordre des avocats du Barreau de Paris, dès la rentrée, un mémoire intitulé : *La Femme-Avocat*, demandant pour elle-même son inscription au tableau. Elle est, certes, en bonne posture, pour adresser cette requête. Non seulement elle conquiert ses diplômes ordinaires pour être licenciée en droit, mais elle a, de plus, accompli les deux années supplémentaires et passé l'examen final du doctorat en droit, qui, en France, est plus compliqué et constitue un grade universitaire plus important. Jusqu'ici elle s'était contentée de tenir un cabinet d'affaires, achalandé, paraît-il, et où elle donne à ses clients des conseils judiciaires et compétents.

Maintenant elle voudrait plaider, pour le plaisir sans doute, et aussi pour le principe. Car elle aussi a combattu pour les revendications féminines, non pas dans le camp des exaltées et des révolutionnaires, mais dans le groupe de ces femmes, instruites et pratiques, réunies autour de M^{me} Schmal, directrice de l'*Avant-Courrière*, laquelle réclama et obtint, on le sait, quelques réformes légales assez justes, par exemple le droit pour la femme de disposer librement du produit de son travail.

Quant à M^{lle} Chauvin, elle mena campagne surtout dans son sens professionnel ; et, déjà en un article ancien, elle déclarait, en citant Etienne Boileau que « au XIII^{ème} siècle il y avait des prud'femmes, en la rue au Guet à Paris, Johanna la Pie et d'autres jurées, les mercredis après la Magdeleine ». Aurons-nous bientôt des prud'femmes encore, et maintenant des avocates ?

Il est peu probable que le conseil de l'Ordre acquiesce. L'opinion et la presse entière ici semblent favorables à l'innovation. Mais le barreau a des idées rassises, conservatrices. Il est surtout très jaloux de ses privilèges, de sa constitution stricte et formaliste. Les anciens du conseil ne voient pas sans ennui le relâchement dans les anciens statuts qui étaient plus rigoureux encore. Tout était réglé. Imagine-t-on qu'il y avait un contrôle sur le port de la barbe, qui était défendue, et défendues aussi les moustaches. On n'autorisait que les favoris, ce qui donnait à tous les avocats un type uniforme, une physionomie de maîtres d'hôtel. Seule

111 Jeanne Chauvin (1862-1926) : avocate célèbre pour avoir été la première femme à plaider en France, en 1907.

la nouvelle loi militaire obligea à céder sur ce point. Mais l'Ordre maintient d'autres rigueurs : il interdit aux avocats d'ici de mettre leur nom sur leur porte, d'habiter en garni.

Ordre sévère et formaliste, comme on voit, et qu'on verrait mal se bouleverser lui-même par l'admission des femmes ! Car s'il tient à ses statuts, il tient surtout à son monopole ; et ouvrir la porte aux femmes, ce serait bientôt l'ouvrir à tout le monde. Mais ce monopole jaloux, qui sait s'il sera de longue durée ? Il y a depuis longtemps un projet déposé à la Chambre et même une commission parlementaire nommée, quant à la demande de suppression du privilège des avocats. L'hostilité est fréquente entre les avocats et les parlementaires. Au moment du procès du Panama, les maîtres du Barreau, défendant les accusés, furent agressifs vis-à-vis des vendus et des concussionnaires, même vis-à-vis des témoins du Palais Bourbon qui s'en tenaient à quelques victimes expiatoires.

Le Palais Bourbon usa de représailles, nomma un rapporteur, M. Perrier, député de la Savoie, pour conclure sur la suppression du monopole des avocats, épée de Damoclès de temps en temps dégainée par-dessus l'Ordre des avocats. Celui-ci, d'ailleurs, ne s'en effarouche pas.

Un maître du barreau avec qui nous causions un jour de ce monopole menacé, nous répondit : « Qu'importe qu'on nous supprime. Nous nous constituerons en un syndicat. On aura à choisir entre les membres d'une corporation très fermée, très exclusive, très sévère, qui exigera les mêmes garanties de diplôme, d'honorabilité, et une tourbe sans références qui encombrera le prétoire ».

Comme on le voit, le Barreau n'est pas disposé à se laisser inquiéter ni envahir. Aussi est-il presque certain qu'il repoussera M^{lle} Chauvin, malgré ses diplômes, son honorabilité, son talent. Il pourrait le faire sans donner de raison, puisqu'il est maître absolu de son tableau. Mais il préférera poliment invoquer des textes. Et les lois constituent un immense arsenal où on trouve toujours quelque vieille arme à sa convenance.

Donc il existe un décret de 1811 prévoyant le cas où un tribunal ou une cour ne réunissant pas le nombre de magistrats nécessaires, s'adjoindrait l'avocat le plus ancien présent à l'audience. Celui-ci jouirait, aussitôt, de ce fait, de toutes les prérogatives acquises à l'ordre judiciaire. Or, pour être avocat, il faut jouir de ses droits politiques. Le tour est joli et digne des casuistes de la procédure.

M^{lle} Chauvin et les doctresses répondront sans doute. Nos droits politiques ? Nous les aurons bientôt. Qui sait ? Les femmes s'introduisent partout. Elles sont dans les emplois, les téléphones, les postes. Il y a plus de quarante femmes qui exercent déjà la médecine dans Paris.

Il y en a un grand nombre dans la littérature, une armée de Bas-Bleus dont Barbey d'Aurevilly, cette fois, n'aurait plus raison. Elles ont ainsi conquis enfin l'Ecole des Beaux-Arts, cette Ecole des Beaux-Arts inaccessible, dont une jeune peintresse russe, Marie Baskirtseff¹², disait qu'elle forcerait l'entrée quand même, se déguisant en homme pour suivre les cours et être Prix de Rome. Maintenant elles y entrent librement, participent aux bourses, subsides, faveurs, sur un pied d'égalité.

112 Marie Bashkirtseff (1858-1884) : peintre, sculptrice et diariste d'origine ukrainienne. A vécu à Paris.

Tout cela est excessif peut-être, et va bien compliquer la vie, bouleverser les mœurs. Mais la morale évolue sans cesse, et Victor Hugo prophétisa juste en disant que ce siècle verrait la proclamation des droits de la femme.

Les Rois à Paris — Le Patriote, 28 septembre 1897

Paris, qui n'a plus de roi et semble n'en plus vouloir pour son compte, s'intéresse beaucoup aux rois d'ailleurs, qui y viennent de plus en plus fréquemment. Ainsi, en dépit des lois, les mœurs subsistent, les mœurs d'une longue monarchie séculaire, qui habituèrent à entourer les souverains de curiosité et de respect, comme des êtres qu'un haut signe a marqués entre les hommes. Le roi de Siam¹¹³, notre hôte, a eu sa part dans cette traditionnelle déférence. Il a reçu une hospitalité officielle très cordiale et soignée.

D'abord on installa expressément pour lui, avec les admirables meubles du garde-meuble¹¹⁴, un bel hôtel de l'Avenue Hoche. Il y eut dîners et représentations de gala, sans compter la revue de 50,000 hommes à Saint-Quentin. Mais c'est auprès de la population, parmi les passants, dans les rues, que son succès fut vif. Au point qu'on supportait, sans se fâcher, d'interminables arrêts de circulation pour son cortège toujours en retard. Ce succès populaire de curiosité, il l'a dû un peu à la légende de ses douze cents femmes, qui était bien faite pour abuser et conquérir le peuple gouailleur de Paris. Encore un peu, on l'acclamait. Le roi d'ailleurs fut vite au niveau de la badauderie parisienne. Ce roi lointain est un peu enfant comme le peuple.

Ainsi on l'a conduit au Musée du Louvre ; et devant la Joconde, les Velázquez, les chefs-d'œuvre, il est demeuré ahuri et veule, ne comprenant rien, l'air ennuyé. Et il n'a paru revivre un peu que quand on lui a fait remarquer un curieux écho qui règne dans une des salles entre deux grands vases se renvoyant la voix qui s'est penchée sur eux. Mais les choses d'art lui sont restées tout inaccessibles. Preuve topique que l'art a besoin d'une initiation, et qui serait bonne à méditer par ceux qui croient la foule un juge dont le suffrage importe, signifie ou sacre.

Par contre, il s'est beaucoup amusé à la tour Eiffel, cette pauvre tour Eiffel, dont même les touristes en troupeau de l'agence Cook ne veulent plus. Grande décadence, après un triomphe inouï. Nous nous rappelions entre autres qu'on mit en vente dans les Grands Magasins les morceaux de fonte, débris, menus fragments, provenant de la tour — et cela fut disputé avec frénésie et enlevé en quelques jours, comme des reliques.

Le roi de Siam a ressenti l'ancien enthousiasme populaire, mais il n'aura pu emporter de la tour que son image. Il a, en effet, dévalisé les petits marchands qui vendent, aux alentours une bimmeloterie appropriée. On peut emporter la tour de trois cents mètres dans un porte-plume, et aussi la tour *réduite* pour piano. Là, le roi de Siam, s'est tout à fait intéressé et amusé. N'est-ce pas que c'est le niveau du cerveau enfantin du peuple ?

113 Rama V, qui régna sur la Thaïlande, anciennement Siam, de 1868 à 1910, était le cinquième roi de la dynastie Chakri. Il est plus connu sous le nom de Chulalongkorn.

114 En relation avec le Garde-Meuble royal. Sous l'Ancien Régime, c'était le nom de l'administration chargée de la gestion du mobilier et des objets d'art destinés à l'ornement des demeures royales. Equivalent de l'actuel Mobilier national.

D'ailleurs ces rois étrangers ont parfois d'extraordinaires engouements dans Paris. Lors de l'Exposition de 1889, nous eûmes la visite de S.M. Dinah-Salifou¹¹⁵, qui avait pour costume une sorte de tapis d'Orient, disposé comme une chape sur son dos. Savez-vous ce qu'il admira le plus et voulut emporter d'ici comme souvenir, pour donner à ses sujets la plus belle idée de la grande capitale d'où il venait ? Il fut vivement ébloui en voyant au passage, dans les rues, les vitrines de coiffeurs où souriaient, des fleurs dans les cheveux, en corsage de soie, les sydonies¹¹⁶, les roses figures de cire, devant lesquelles Paul de Kock avait déjà observé que les collégiens rêvent d'amour. Aussi, à son départ, il emporta tout un lot de ces figures, qu'il rapporta plein d'enthousiasme, dans son lointain royaume.

Un des rois qui intéressèrent le plus Paris, ce fut ce pauvre Nasser-Edim¹¹⁷, le shah de Perse, qui mourut si cruellement assassiné. Il vint ici à plusieurs reprises, un peu bizarre, fantasque et sans gêne. Ainsi s'il lui arrivait de faire une visite à quelque personnage auguste, il ne se gênait pas, quand il remarquait un objet à son goût, pour en faire la remarque, et d'un ton qui obligeait immédiatement son hôte à le lui offrir. Mais il était intelligent, lui, fin et artiste. Nous le revoyons encore à la représentation donnée en son honneur au palais de l'Elysée, avec, devant lui, un petit guéridon, car il faisait chaud et il avait cette habitude de toucher sans cesse à des glaces ou des boissons glacées. On joua du Molière. Eh bien ! il s'intéressait, suivait attentivement, cherchait à comprendre, jouissait du jeu des comédiens.

Il avait des défauts, certes, il étalait trop de bijoux, cette fameuse aigrette, sur son bonnet d'astrakan, qui s'ouvrait comme un petit buisson de pierreries, une queue de paon en topazes et rubis. Mais c'était un esprit fin, presque un artiste. Il écrivait, d'ailleurs, rédigea des notes et ses impressions sur Paris, parfois très piquantes, souvent très cordiales. Surtout pour Carnot, auquel il avait voué une grande sympathie : « Né sous une bonne étoile, écrivit-il dans ses notes, cet homme est bon et il mérite d'être heureux ; je le lui souhaite de tout mon cœur. »

Cette sympathie pour Carnot, c'était parce qu'il s'appelait Sadi, et qu'il était lui-même ainsi un peu persan, en portant le nom du poète de là-bas ; mais il y avait entre eux deux une autre similitude dont peut-être la destinée avertissait leurs âmes en secret. Qui aurait pu prévoir, quand ils parurent dans l'appareil où nous les revoyons encore, la voiture à la Daumont de Carnot, conduite par des piqueurs en livrée bleue, qu'assis là, côte à côte, heureux et triomphants, ils mourraient bientôt tous les deux assassinés !

Paris a reçu aussi en ces dernières années d'autres rois venus non officiellement : le roi de Grèce, le roi de Portugal, le roi des Belges, lui aussi acclamé en dépit de son incognito et vite populaire dans ce Paris hospitalier et qui, même en République, garde des habitudes monarchiques... L'empereur de Russie le vit bien, le jour où il entra ici comme s'il était aussi l'empereur de Paris.

Comme on le voit, la plupart des souverains ont défilé ici depuis ces dernières années. Reste l'empereur d'Allemagne, dont on prétend que c'est le désir secret d'y venir à son tour.

115 Mohammad Dinah Salifou Camara (env. 1830-1897) : dernier roi des Nalous, un peuple de Guinée.

116 Tête ou mannequin de carton ou de bois sur lequel la modiste ou la couturière essayent les chapeaux et les robes.

117 Nassereddin Chah, Nassiruddin Shah ou Nasir al-Dîn (1831-1896) : chah de Perse.

Mystère de l'avenir, car rien n'est impossible, et tout est à désirer, si ce voyage devait coïncider avec de grandes choses pacifiques qui ouvriraient le siècle prochain par le plus nécessaire et le plus sublime des progrès humains : la fin de la guerre.

Airs nationaux — Le Patriote, 5 octobre 1897

Un journal de Paris vient d'ouvrir un original concours pour la composition d'une « Marche de l'Alliance », auquel les seuls compositeurs des deux nations « amies et alliées » seront admis à prendre part. L'idée, en principe, est heureuse. Il s'agirait en quelque sorte de trouver un nouvel air national qui serait commun à la France et à la Russie, et le moment est bien choisi, puisque ces airs ont chaque fois jailli d'une grande émotion populaire où les paroles et la musique semblaient la voix même de la foule.

C'est pour cette raison que la plupart des airs nationaux ont, quant au texte, ce caractère d'actualité qui tout de suite les démode, et leur donne après quelques lustres une si déconcertante anomalie. Ils sont nés d'ordinaire au milieu d'une révolution ; ils en portent toute l'empreinte ; ils ne sont qu'appels belliqueux, cris de haine, menaces, vengeances, destructions et tuerie.

C'est le cas pour la *Marseillaise*, cri de feu, comme la Victoire de Rude, sur l'Arc de Triomphe, est un cri de pierre. Rouget de l'Isle l'inventa moins qu'il ne la trouva toute brûlante dans les flammes et les orages de la Révolution. La preuve, c'est qu'il s'obstine, dans la suite, à d'autres travaux, se crut un compositeur, mais ne réalisa jamais plus que des musiques indécises et incolores. C'est qu'il n'était pas musicien, mais simplement un officier du génie qui fut, durant un soir, le résumé d'une révolution.

Ainsi la foudre tombe au hasard et le paratonnerre qui l'arbore résume tout l'orage. Malgré la mélancolie de se survivre, Rouget de l'Isle fut largement récompensé pour son heure inconsciente d'inspiration. La Convention l'avait déjà autorisé à choisir dans le dépôt deux violons avec leurs archets et étuis. Plus tard, Louis-Philippe lui donna une pension et la croix. C'était aussi pour le dédommager du mépris des musiciens, Grétry entre autres qui écrivait, en 1819, dans ses *Essais*, d'un texte si retors et curieux : « La musique française de nos jours vient de prendre un élan terrible. L'on voit cependant qu'à travers des foudres d'harmonie que quelques jeunes artistes, déjà célèbres, ont fait éclater dans leurs compositions, on voit, dis-je, que l'art des *Marseillaises*, composé par un amateur qui n'a que du goût et qui ignore les accords, ou le *Ça ira* et la *Carmagnole* qui nous viennent du port de Marseille, ont fait les frais musicaux de la Révolution. Pourquoi ? Parce que ces airs sont des chants et que sans chant point de musique qu'on retienne et que toute musique qu'on ne retient pas n'est qu'une énigme. »

La *Marseillaise* composée par un amateur, voilà le dédain du compositeur quant à la musique. Un écrivain pourrait avoir les mêmes sévérités quant aux paroles, surtout à cause de leur grossier esprit révolutionnaire. Mais cela c'est la marque de l'actualité, qui crée l'immédiate et formidable vogue populaire de ces sortes d'airs nationaux, mais aussi les démode vite au point de les rendre un peu ridicules ou odieux. C'est le cas pour la *Marseillaise* dont le « sang

infâme »¹¹⁸ et toutes les autres violences ne correspondent plus à rien, détonnent dans un hymne national, reconnu et devenu aujourd'hui celui de *tous* les Français. Aussi en eut-on conscience plusieurs fois. Mais comment appliquer à cette musique, peu savante et artiste, il est vrai, mais entraînant, passionnée, frémissante, d'autres paroles ? L'air et le texte sont nés ensemble, ne forment qu'un. C'est le squelette et la chair. On essaya pourtant.

En 1878, lors de l'Exposition universelle, un jury imposant fut nommé, présidé par Victor Hugo, assisté de Gautier, de Bornier, etc., et un concours ouvert pour un nouveau texte plus pacifique et approprié de la *Marseillaise*. Le concours ne produisit rien. Depuis, on a essayé d'en charger quelque poète, parmi ceux de l'Académie, mais tous successivement déclinèrent cette besogne impossible, nécessaire pourtant.

Ce que nous venons de dire à propos de l'air national français, on pourrait le dire presque de l'air national belge. La *Brabançonne* également est éclosée au milieu d'une révolution, et fut l'œuvre aussi de ce que Grétry appelait un amateur, ce bon Jenneval à qui on vient de même d'ériger un bronze, lui qui donna son sang, outre un air national, à sa patrie d'adoption. Mais il faut convenir que la *Brabançonne* aussi porte malencontreusement sa marque d'actualité. D'ailleurs est-ce qu'elle ne naissait pas, pour ainsi dire jour par jour ?

Nous avons souvent entendu raconter par des contemporains de cette hasardeuse révolution de 1830 que Jenneval, acteur à ce moment au théâtre de la Monnaie et qui chantait chaque soir le nouvel air, ne l'avait pas écrit tél, dès le début. La première version était timide. On menaçait seulement. Mais, après les premières hostilités, dès les premiers succès et les chances de réussite, on *aggrava le texte*. Chaque soir, il était plus hardi, haineux, violent, triomphant, destructeur, que la veille.

Aujourd'hui, que signifient, dans l'air national, ces violences ? Que signifient « les affreux projets » ? Que veut dire le médiocre calembours de « l'orange sur l'arbre de la liberté », qu'on va cueillir, briser, tuer, tandis que la Hollande est une nation charmante, intelligente, fine, avec laquelle on entretient d'ailleurs les plus amicaux rapports ?¹¹⁹

Oui ! mais s'il est impossible d'en changer le texte, autant qu'à la *Marseillaise*, pour qui on le tenta vainement !

Voilà pourquoi le journal qui ouvre un concours pour un hymne populaire de l'alliance franco-russe, a bien fait de proposer seulement une marche, air entraînant, musique vibrante d'âme et de cuivre — et pas de paroles, ces paroles qui ne sont que l'actualité rimée et vite apparaissent ridicules, sinon haineuses et odieuses. L'exemple est bon à suivre. Les gouvernements pourraient, tout en gardant leurs airs nationaux, déclarer que le texte en est supprimé.

118 Pour « sang impur ».

119 Passage cocasse dans la mesure où c'est probablement son grand-père, Constantin Rodenbach, l'un des fondateurs de la Belgique, qui en est le coauteur avec Jenneval.

Le Prince de Ligne — Le Patriote, 20 octobre 1897

Un sensationnel mariage dans la famille de Ligne¹²⁰ est une occasion pour rappeler le souvenir du Prince de ce nom qui par son mérite personnel et ses talents littéraires, ajouta un nouveau lustre à celui de sa maison. Il avait reçu un nom illustre ; il en fit un nom célèbre. Le Prince de Ligne, écrivain, demeurera dans la pléiade des petits-maîtres du XVIII^{ème} siècle, Dorat, Gentil-Bernard, le chevalier de Boufflers, à qui il ressemble, tous deux appartenant à cette race de brillants officiers dont les épées étaient pavoisées de rubans, qui savaient mourir avec héroïsme et écrire avec esprit et grâce charmante.

Pour le prince de Ligne, Mme de Staël l'a reconnu, en faisant de lui cet éloge caractéristique : « Le seul étranger qui, dans le genre français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur ». Il est donc une des gloires pures et les plus durables de la Belgique, qui peut-être ne le revendique pas assez ou l'ignore trop. Pour le mieux faire connaître, il y a quelques années déjà, nous avons nous-même, à Bruxelles, dans une conférence, évoqué cette brillante et attachante figure.

Il faudrait les pinceaux enchantés de Watteau ou les rigoureux pastels de Latour pour peindre à la fois l'homme de guerre qui combattit dans la Guerre de Sept ans, conquit tous ses grades, adorait la bravoure, devint feld-maréchal autrichien ; puis l'homme de cour, dans un de ces beaux habits de soie, brodé en diamant, comme celui qu'il commanda pour le mariage de son fils chez Normand, tailleur à Paris, et qui coûtait 1,126 livres ; l'homme de cour, choyé par Catherine II, par Marie-Antoinette dont il enchantait les Trianon par sa verve étincelante ; enfin l'homme de lettres, aux dons inépuisables qui, de toutes sortes de matières : philosophie, romances, contes, mémoires, pensées, correspondances, dialogues, comédies, poésies, portraits, accumula de quoi remplir 34 volumes, publiés par ses soins à Verviers de 1795 à 1809, sous ce titre général : *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*.

Auparavant il avait déjà livré séparément quelques-unes de ses œuvres légères, avec la coquetterie de les imprimer lui-même. Il avait installé en son château de Beloeil, une imprimerie à son usage où furent tirés plusieurs de ses ouvrages.

Nous avons là, devant nous, son « Coup d'œil sur Beloeil »¹²¹, ce charmant livre dédié à l'abbé Delille, qui indique curieusement cet amour des jardins et ce retour à la nature qui caractérisa l'époque. En dessous du titre, la mention : « De l'imprimerie du P. Charles De... » ; et la date : « M.D.C.C.LXXXI ». C'est d'une typographie charmante, avec des en-têtes et des culs de lampe Louis XVI, un texte net et ample, un papier vert pâle et un encadrement à chaque page. Aucune trace du temps, aucune piqure, sur cette édition d'un livre sobre et parfait.

120 Charles-Joseph Lamoral, prince de Ligne (1735-1814) : maréchal, diplomate et homme de lettres belge.

121 Ce livre fait partie de la bibliothèque du poète léguée à la Maison de la Vie tournaisienne.

Ce goût des jardins et de la nature, il le devait à Rousseau pour lequel il professa un culte touchant. Le récit de la visite qu'il lui fit est une de ses plus belles pages. Plus tard, quand Rousseau fut inquiété, il lui offrit asile, dans une lettre qui est historique, lui offrant en même temps la clé de ses jardins et de ses livres. Non seulement Rousseau, mais tous les hauts esprits du temps et les beaux esprits aussi le goûtèrent. On se le disputait dans les salons à la mode, chez Mme Geoffrin, Mme du Deffand.

C'est là qu'observa, et s'approvisionna pour son œuvre, le moraliste mondain que nous trouvons dans les *Maximes*. Il offre un curieux mélange : spirituel, galant, léger, optimiste certes et le contraire de Vauvenargues¹²² qu'il trouva « morose et poussé au noir » ; pourtant, dans tout ce monde brillant de la ville et de la cour, où il a l'obligation de plaire, une secrète mélancolie couve en lui. Il avoue : « Ce qui coûte le plus pour plaire c'est de cacher que l'on s'ennuie. » Ainsi il révèle beaucoup de raison dans beaucoup de frivolité, c'est-à-dire que l'influence de son pays d'origine perce, ce solide bon sens brabançon qui se greffe, chez lui, sur une verve toute gauloise. Ses *Lettres* en font foi, ces merveilleuses lettres, le plus original et le plus durable de son œuvre, par exemple les « lettres à Eulalie sur le Théâtre de société », d'autres encore, qui iront à la postérité, à qui cependant elles n'étaient pas adressées.

Outre son grand talent, primesautier et personnel, reconnu, après Mme de Staël, par Sainte-Beuve¹²³, qui écrivit : « Il a le style gai et qui laisse passer des rayons », outre cela, le prince de Ligne a la gloire d'avoir été le point de départ et l'initiateur, pour ainsi dire, d'un mouvement de littérature française en Belgique. Durant ses fréquents retours et séjours au pays, il a essayé de faire prospérer autour de lui une colonie de poètes. Voltaire l'en félicita : « Je vous prédis, lui écrivait-il, que vous introduirez le bon goût et les grâces chez une nation qui peut-être a cru jusqu'à présent que ses bonnes qualités devaient lui tenir lieu d'agrément. »

Le prince de Ligne y tâcha. Il fonda à Bruxelles une société de Gens de Lettres, et aussi un journal hebdomadaire : *Le Littérateur Belgique*, qui parut à la date du 10 avril 1755, ouvrage périodique, Bruxelles, Boucherie, imprimeur-libraire, se vend à Paris, chez Lambert, rue Duchêne, etc. »

C'est très curieux et peu connu, le rôle important qu'il a joué à cet égard. Il y eut, à ce moment, tout un groupe de jeunes écrivains suscités par lui. Il les accueillait, les encourageait, les faisait asseoir à sa table, les recevait à son château de Belœil : c'étaient un nommé Lefebvre qui publia un volume : *Poésies*, un autre qui s'appelait Henkart, auteur d'un livre : *Loisirs*. Ils disaient au prince :

Tu brilles

Comme un rosier parmi les romarins.

Mais ce mouvement littéraire naissant, ce beau zèle de créer une littérature nationale, était circonscrit à ceux mêmes qui en nourrissaient l'ambition, sans retentissement dans la nation. Le prince de Ligne lui-même disait : « Point grand prophète dans mon pays. » Mais, sans le

122 Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues (1715-1747) : écrivain français, moraliste et aphoriste.

123 Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869) : critique littéraire et écrivain.

savoir, il travaillait pour l'avenir, puisque, cent ans après, devait surgir une littérature de langue française en Belgique, variée et nombreuse, déjà florissante, et dont il fut vraiment le point de départ¹²⁴.

C'est une raison de plus pour qu'on se décide à lui élever une statue puisqu'il est un des rares écrivains belges célèbres universellement. Sur le socle, parmi ses titres multiples, de prince de Ligne et du Saint-Empire, de grand d'Espagne, de feld-maréchal, etc., on pourra ajouter celui-ci, non moins glorieux : « Précurseur des lettres françaises en Belgique. »

124 Il s'agit de la génération de Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck...

Guerre à la Guerre — Le Patriote, 27 octobre 1897

C'est un mouvement admirable et bien émouvant que celui qui se dessine de plus en plus contre le militarisme et en faveur de toutes les œuvres de la paix. Et il ne s'agit plus de vœux chimériques ou d'un rêve idéal caressé par des esprits utopiques. Nous venons, cette semaine, à la rentrée des cours et tribunaux, d'entendre un haut magistrat discuter et exposer dans sa Mercuriale cette question de la Paix, entrée enfin dans le domaine des réalisations et des réglementations. Il n'y a pas longtemps, on imaginait impossible cet arrangement des conflits internationaux ; et Tolstoï, le grand romancier russe, dont le chef-d'œuvre *La Guerre et la Paix*, soulève précisément ces passionnantes questions, avait écrit : « Le projet d'une paix perpétuelle, c'est très spirituel, mais ce n'est guère praticable. »

Or voici que, devant toutes les chambres réunies de la cour d'appel de Paris, M. l'avocat-général Mérillon vient de démontrer dans une sensationnelle harangue que ce projet est praticable et a même déjà commencé de se réaliser. Le retentissement de ce discours a été d'autant plus grand que M. Mérillon passait pour un de ceux en qui le patriotisme a gardé quelque chose de militant et d'agressif. Il semblait presque chauvin, de ce chauvinisme dont l'expression la plus forte fut donnée naguère par M. Deroulède dont on avait dit avec esprit : « Il ne marche pas ; *il défile* ! » M. Mérillon aussi appartenait à la Ligue des Patriotes ; il fut député et, comme tel, rapporteur du budget de la guerre ; enfin il est encore actuellement président de l'Union des sociétés de tir de France, une institution patriotique et militariste dans le genre de l'ancienne Ligue des Patriotes, aujourd'hui dissoute.

C'est pourquoi le discours qu'il vient de prononcer « sur le règlement juridique des conflits internationaux » a une portée d'autant plus grande. L'œuvre de la paix suscite ainsi de précieuses conversions. N'a-t-on pas vu, l'an dernier, l'inventeur de la mélinite¹²⁵ léguer en mourant une somme de 300,000 francs à l'Académie de Stockholm, pour décerner un prix au meilleur mémoire en faveur du désarmement et de la paix ? C'était comme s'il avait eu honte de sa propre invention, aux désastreuses puissances, et voulût la rendre vaine, lui-même l'effacer ! Ainsi tout concourt au grand but, qui se rapproche.

Et, en effet, M. Mérillon l'a prouvé en faisant l'historique de l'arbitrage international et énumérant les progrès du droit des gens. Est-ce qu'il n'y a pas déjà des conventions qui règlent les rapports de peuple à peuple pour ce qui concerne la navigation, la propriété industrielle et artistique, les communications postales ? Les différends aussi pourront se régler. Et l'avocat-général a analysé l'œuvre précieuse de la conférence interparlementaire et établi avec une grande force d'éloquence l'utilité de cette Cour internationale votée à Bruxelles en 1895, louant en passant quelques personnalités belges comme M. Descamps, M. Houzeau de Lehay qui ont collaboré à la rédaction du projet.

125 Alfred Nobel (1833-1896).

Et il a terminé dans un beau mouvement oratoire : « Rendre la guerre de plus en plus rare jusqu'à la supprimer presque entièrement, en réglant par le droit des conflits internationaux, ce n'est pas affaiblir le sentiment de la patrie, c'est au contraire l'élever et l'ennoblir ». En effet, est-ce que la patrie ne peut pas prendre sa place dans l'humanité comme la famille dans l'Etat ? Théories vraiment humaines et qui nous mènent loin des cruels aphorismes d'un Moltke¹²⁶ considérant la guerre comme le phénomène supérieur et naturel d'une civilisation croissante.

Mais au-dessus de la Cour, il y a le droit. Vérité imprescriptible, qu'il appartenait bien à un magistrat de faire entendre. Le signe et la preuve que cette question de la paix et des arbitrages va s'organiser et se réaliser, c'est précisément cette intervention des hommes de loi, y adhérant publiquement. Et il est beau que cette grande idée moderne s'accomplisse dans le temple de la justice.

Mais ce n'est pas là que cette idée est née. Toutes les idées, d'ailleurs, et toujours commencent par la littérature. On l'a bien vu aux XVIII^e siècle où la Révolution française se trouvait en germe dans les écrivains : Diderot, Rousseau, Voltaire, avant de se réaliser dans les faits. En ce siècle, les écrivains ont été les premiers aussi à se révolter contre le militarisme, l'horreur de la guerre, le mensonge sanglant de la gloire des armes. Et cela ne date pas de longtemps. Les romantiques, eux, avaient gardé le prestige de l'héroïsme et des victoires. Ils étaient trop près de Napoléon, pour le juger et le condamner. Ils subissaient l'éblouissement de ce soleil en sang, à peine disparu derrière l'horizon. Il n'y a qu'à lire les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, les *Odes* de de Lamartine et d'Hugo surtout. Ces écrivains-ci admettaient encore l'éclat des armes. Tout en affectant de haïr la guerre et de pleurer le sang, ils admiraient le héros ; ils croyaient à la gloire militaire habillée de drapeaux et de fumée. Ils étaient fascinés par les trophées et les conquêtes.

Les écrivains qui vinrent en ces quinze dernières années furent une réaction. Ils avouèrent leur détestation de la guerre, osèrent proclamer la solidarité universelle, la supériorité de l'idée d'humanité sur l'idée de patrie. Dans un livre qui fit tapage à son apparition parce qu'il était précurseur, annonçait le premier les idées nouvelles, *Le Calvaire*, de M. Octave Mirbeau¹²⁷, il y a un épisode mettant en scène cette horreur de la guerre et de la victoire : un soldat pris de honte et de douleur après avoir abattu l'Ennemi, l'uhlan prussien qui gît à présent sur la route. Le sens humain s'éveille en lui. Au-dessus de la Patrie, il y a l'Humanité. Autre solidarité plus vaste, plus foncière. Alors il s'émeut, s'agrandit aux pensées magnifiques (qui sont, en somme, tout simplement des idées chrétiennes) et il baise au front l'Ennemi mort.

C'est ainsi par des images pathétiques, des tableaux de couleur, des cris d'entrailles, pourrait-on dire, que les écrivains suscitent et jettent, dans le monde, des idées que les hommes de loi, ensuite, codifient et réalisent. Ainsi en est-il pour cette grande œuvre des arbitrages et de la paix. Le fait qu'un magistrat élève de la Cour de Paris, dans une audience solennelle, l'a exposée et discutée, prouve que l'accomplissement est proche.

126 Helmuth Karl Bernhard, comte von Moltke (1800-1891) : maréchal prussien. Servit comme chef du Grand État-Major général de l'Armée prussienne, notamment pendant les guerres contre l'Autriche en 1866 et contre la France en 1870-1871.

127 Octave Mirbeau (1848-1917) : auteur, critique d'art et journaliste. Ami personnel de Rodenbach.

La musique de Wagner en France — Le Patriote, 16 novembre 1897

On vient de représenter à l'Opéra de Paris, avec un succès considérable, les *Maîtres Chanteurs* de Richard Wagner. Il ne faut pas penser que le public français se plaise sincèrement à ce drame lyrique d'une musique touffue et dont le poème a un caractère allemand si accentué, évoque des maisons à pignon et des façades de quelque Nuremberg immuable. Mais une initiation lente s'est faite et puis la mode s'en est mise, cette mode changeante et aveugle de nos villes modernes, adoptant sans comprendre et qu'on appelle le snobisme. Toutefois il n'en faut point médire. Les snobs sont les alliés nécessaires du génie. Celui qui, à l'origine, pense qu'il n'est pas conforme, a tout le monde contre soi. Il est seul. Puis une élite est initiée, ce sont les douze disciples, qui conquerront le monde ! Mais à travers quelles peines, quelle nuit d'incompréhension, quels obstacles, quelles tempêtes de sifflets !

La musique de Wagner en France a traversé ces longues luttes, toujours renaissantes. Et le triomphe en est bien récent. Aujourd'hui on représente en pleine apothéose unanime les *Maîtres Chanteurs*, hier c'étaient, à ce même opéra, la *Walkyrie*, le *Tanhauser*, *Lohengrin*. Et dans nos concerts symphoniques du dimanche, à Lamoureux et à Colonne, tout le cycle, tout l'œuvre de ce prodigieux Wagner a défilé devant un public de connaisseurs et d'initiés, toujours grandissant. Il n'est pas jusqu'aux pianos « des quartiers aisés dont parle la complainte de Jules Laforgue où Wagner n'ait définitivement remplacé la *Prière d'une Vierge*. »¹²⁸

Le triomphe est donc éclatant, mais il fut bien tardif. On n'a pas oublié l'émeute de « marmitons »¹²⁹, rassemblés rue Boudreau, par de vagues ligues de patriotes et, qui par leurs cris et leurs sifflets empêchèrent, il y a peu d'années, la représentation de *Lohengrin*. Qu'était-ce donc que cette vieille histoire de patriotisme mêlée à une œuvre d'art ? Oui ! certes Wagner eut tort, ne fut ni noble ni généreux d'écrire cette bouffonnerie musicale du « *Siège de Paris* », avec chœur de rats, satire contre Victor Hugo, ironies cruelles et injures pour la France, tandis que celle-ci était vaincue, avait tous les droits au silence et à la pitié du malheur. Mais puisque l'auteur était mort et que *Lohengrin* est un chef-d'œuvre !

D'ailleurs on comprend, sans l'excuser, le ressentiment de Wagner. C'est si humain ce qu'il fit là. Paris fut dur et cruel envers lui, ce soir mémorable de la représentation de *Tannhauser* qui s'effondra sous les rires et les huées. Or, Wagner avait frénétiquement ambitionné le sacre de Paris. Il y a même, dans ce fait, un cas très spécial et unique qui mériterait l'étude de quelque wagnérien. La plupart des grands musiciens d'Allemagne : Beethoven, Weber, se contentaient de leur public national, se produisaient devant lui, ne demandaient qu'à lui seul la consécration et la gloire.

128 Allusion au poème de Jules Laforgue (1860-1887) : *Dimanche (II)* publié dans *Des Fleurs de bonne volonté*.

129 Apprenti cuisinier.

Et, d'ailleurs, ce n'est méconnaître aucune des qualités de cette brillante nation qu'est la France, que de reconnaître la supériorité musicale de l'Allemagne. C'est Delacroix lui-même qui constate dans son journal que la France est un pays littéraire, nullement un pays de musique et de peinture. Et pourtant Wagner s'inquiéta toujours et surtout de Paris. Pourquoi ? Merveilleusement intelligent, doué, au surplus, d'un vaste appétit de gloire, il avait compris tout de suite la force d'expansion de Paris, son rayonnement sur le monde, l'éclairage unique qu'il donne à une œuvre et un nom.

Voilà pourquoi il vint dès le commencement de sa carrière, y revint maintes fois, comme s'il pressentait que là était le terrain de la plus difficile lutte mais du plus décisif triomphe, qui est précisément celui d'aujourd'hui. On sait ses déboires, à l'origine, sa pauvreté, sa vie humble de musicien dans l'orchestre d'un petit théâtre. Il travaillait et raconte dans sa *Lettre sur la musique* : « *Riensi* fut achevé pendant mon premier séjour à Paris, j'étais en face des splendeurs du Grand Opéra et j'étais assez présomptueux pour concevoir le désir, pour me flatter de l'espoir d'y voir représenter mon ouvrage ».

C'est *Tannhauser* qu'on y représente, en cette soirée du 13 mars 1861, qui est une date. Après l'écroulement dans les sifflets, l'œuvre et l'auteur furent niés, bafoués, ridiculisés. L'*Art musical*, c'est-à-dire non pas une gazette quelconque, mais un journal spécial, déclara le musicien fou et que son drame aurait dû être exécuté non à l'Opéra, dans ce temps-là, mais à Charenton¹³⁰. Et on raconte que Rossini, dans ce temps-là, affectait d'avoir, sur le pupitre de son piano, la partition ouverte de *Tannhauser*, mais posée à l'envers, de façon qu'il pût dire à tout propos :

— Que voulez-vous ? J'ai voulu souvent jouer cette musique dans l'autre sens. Eh bien ça ne va pas.

Les critiques du temps furent à l'unisson ; et leur « prince », le déjà oublié Jules Janin¹³¹, n'avait rien retenu de la représentation du chef-d'œuvre que l'incident de la princesse de Metternich¹³² ayant cassé son éventail en applaudissant et en tenant tête aux siffleurs. « Oh ! le bel éventail brisé ! ». Jules Janin ne parla que de cela dans son feuilleton pour lequel il avait trouvé ce *leitmotiv* bien parisien. Seuls, quelques artistes d'élite comprirent, se sentirent en présence du génie, comme Baudelaire qui écrivit dès lors, et le premier en France, sa belle et divinatoire étude sur le musicien nouveau.

Aujourd'hui, tout le monde est rallié. *Les Maîtres Chanteurs* s'achèvent à l'Opéra dans des acclamations, en attendant *Tristan*, qu'on nous donnera bientôt. Comprend-on davantage ? Peut-être que non. Le nombre de ceux qui comprennent est toujours le même. C'est ici que l'utilité du snobisme des foules, de la foule parisienne en particulier, éclate et se prouve. Il aide à la diffusion du génie, à la réalité de la gloire.

Car la gloire — et c'est le cas actuel pour Wagner en France — ne consiste, au fond, qu'à créer un *snobisme durable* autour de soi.

130 Hôpital d'aliénés.

131 Jules Janin (1804-1874) : écrivain et critique dramatique.

132 Princesse de Metternich (1836-1921) : aristocrate autrichienne célèbre pour son salon parisien pendant le Second Empire.

Pauvres et mendiants — Le Patriote, 9 décembre 1897

Voilà l'hiver qui vient, l'hiver cruel et dur aux pauvres gens, surtout en ce Paris que Chateaubriand aurait pu nommer aussi un *désert d'hommes*. Car, dans la foule, chacun se sent seul. Pourtant ici la charité officielle est puissamment organisée, la charité publique est inépuisable. Nulle part au monde, on ne donne, on ne fait l'aumône, avec une si unanime générosité. C'est que nulle part le spectacle de la misère n'est plus révoltant qu'en cette ville de tous les luxes, et plus tragique qu'en cette ville d'inouï encombrement. Peut-être bien que tant de libéralités suffiraient à tant de dénuement.

Mais les dons s'égarent et les mendiants prennent souvent la part des pauvres. Il y a un livre très curieux et qui nous renseigne à cet égard : *Paris qui mendie*¹³³, écrit par un reporter, lequel se fit lui-même un moment mendiant afin de se renseigner exactement sur ce monde spécial, ses rouages, ses trucs. La mendicité est devenue une profession, un métier lucratif. Les mendiants sont organisés ; les uns se louent, d'autres afferment certains postes lucratifs, à tel carrefour, à tel portail d'église. Tous les Parisiens ont connu un vieux mendiant, sans jambes, à barbe blanche, dans une rue avoisinant l'Opéra. On venait l'apporter là tous les matins — comme un tronc.

Il était affermé, recevait une somme fixe, par jour, d'un louis. Le plus horrible, c'est qu'on loue même des enfants pour mendier sur la voie publique, et jusqu'à des enfants en bas-âge, remis par leurs parents, moyennant quelques sous, à des mendiants de profession qui les promènent par tous les temps et les font pleurer au moyen d'on ne sait quelles manœuvres, afin de susciter la commisération des passants.

Tous les moyens servent à ces professionnels de la mendicité. Ils vont parfois jusqu'à acheter sur le carreau du Temple une défroque de soldat, pour apitoyer mieux, grâce au chauvinisme, comme l'a raconté M. Georges Berry, le zélé conseiller municipal de la chaussée d'Antin, qui s'est fait une spécialité de l'étude de la misère à Paris.

Les mendiants sont si bien des virtuoses de la pauvreté qu'un ironiste a pu annoncer un jour qu'ils s'étaient constitués en syndicat et prédire qu'eux aussi, au premier mécontentement, feraient leur grève générale. Or, Paris sans pauvres ne se comprendrait plus. Mais comment distinguer les mendiants des vrais pauvres ? C'est le soir que ceux-ci se reconnaissent.

Ah ! Ils ont couru tout le jour à travers l'immense ville, cherchant du travail, si difficile à obtenir — car tout plein, occupé, encombré, disputé, déjà promis ! — cherchant du pain et un peu de maigre nourriture. Mais quand on vient la nuit, que faire ? Beaucoup n'ont pas pu payer leur loyer, furent expulsés de leur misérable chambre. Où dormir ? On reconnaît maintenant les vrais pauvres des mendiants. Ceux-ci, regagnant des logis confortables, comptent la recette de la journée. Les pauvres — il y en a 30,000 en permanence qui n'ont pas

133 *Paris qui mendie* de Louis Paulian (1893).

de domicile — n'ont plus de recours qu'en l'Asile de nuit. Institution admirable, mais combien insuffisante !

Il y a plusieurs asiles : rue Cabat, rue Saint-Jacques, rue de la Crimée, rue de Tocqueville, et aussi boulevard de Charonne. Mais les indigents sans place y font queue dès l'après-midi, l'hiver, et, avant que le soir soit tombé, on y affiche : « Complet », comme dans les omnibus. Chacun reçoit en moyenne 20,000 malheureux par hiver ; et, dans ce nombre, les Belges, après les Français, viennent en première ligne ; car nombreux sont les étrangers aussi, venus à Paris sur l'appât de salaires supérieurs ; ils comptent sans l'encombrement, ne trouvent que des emplois précaires, sont sans ouvrage et échouent à l'asile de nuit, en suppliant qu'on les rapatrie.

Mais cette population des asiles ne contient pas que des ouvriers sans travail et des domestiques sans place. Tous les éléments s'y mêlent, jusqu'à des déclassés, des institutrices errantes, des chanteuses, des huissiers en fuite, des défroqués, des femmes battues et malheureuses, qui ont fui leur foyer, des convalescents sortis de l'hôpital et qui ne peuvent trouver d'emploi... Lamentable troupeau ! Drame muets ! Ah ! toutes les luttes, les vices, les malheurs aboutissent là. Quel carrefour de douleurs !

Il y a parfois des hôtes de marque en ces sinistres asiles de nuit — qu'on pourrait appeler les antichambres de la morgue.

Le registre de l'asile du boulevard de Charonne contient plus d'un nom de déclassé illustre. Un descendant du prince de Ligne y échoua un soir. Une autre fois, un des entrants donna son nom : « Marquis de Marquemont. » Imagine-t-on dans ces ténèbres de la misère, un vieux nom glorieux qui se met ainsi à luire soudain !

A côté de ces asiles de nuit officiels, qui sont pleins trop vite, fonctionnent des espèces d'asiles de nuit privés, ces dortoirs publics dans lesquels on trouve un gîte moyennant deux ou quatre sous. Nous en avons visité de tels, naguère, à la Villette, dans d'affreux hôtels garnis, aux vastes salles où les hôtes couchent sur des matelas alignés et relevés au moyen d'une corde que, dès l'aube, on détache.

Alors les matelas retombent et tous les dormeurs, éveillés à la fois, doivent vider les lieux. Rien n'est émouvant, attirant presque, comme ces pérégrinations au Paris de la misère, que le voyageur, que l'étranger ne soupçonnent même pas, car Paris est la ville, avant tout, des formidables contrastes jusqu'à la mort de faim qui est ici un fait quotidien, en même temps que du plus extrême luxe, et c'est pourquoi Victor Hugo, le poète des antithèses, fut vraiment le poète de Paris.

Quant au comte d'Haussonville¹³⁴, il voulut s'en faire l'historien, et il est si vrai que ce Paris de la pauvreté est intéressant quand même et attirant comme un gouffre, que ce gentilhomme, durant plusieurs années pérégrina dans les taudis et les bouges des quartiers excentriques, accompagné d'agents de la sécurité, sans lesquels il n'aurait pu s'orienter, lui-même travesti, habillé en pauvre et en rapporta ses livres d'enquête significatifs, son *Paris de la misère*. Mais il n'a pas tout vu. Cet enfer attend son Dante.

134 Othenin, comte d'Haussonville (1809-1884) : historien et homme politique.

La fin de la Tour Eiffel — Le Patriote, 15 décembre 1897

On nous écrit de Paris :

Est-ce que vraiment la Tour Eiffel se déciderait à nous débarrasser de sa laideur et à ne pas gêner plus longtemps l'admirable panorama de Paris ? Une grande nouvelle vient d'éclater : il paraît qu'elle oscille sur sa base, qu'elle bouge, qu'elle penche, et d'une façon qui pourrait devenir plus inquiétante que la fameuse tour de Pise. M. le colonel Bassot vient de faire là-dessus une intéressante communication à l'Académie des sciences. Le fléchissement de la tour est déjà quotidien et apparent puisqu'il s'agit d'une courbe de 10 centimètres. On en cherche la cause. Est-ce la température, la rouille qui fait jouer les boulons ? Est-ce la pesanteur énorme de la construction qui opère une pression sur les terrains où elle repose ? Quoi qu'il en soit, on constate ainsi un inconvénient de plus à cette « architecture du fer » qu'on croyait une nouvelle invention mémorable du siècle, dont M. J.-K. Huysmans¹³⁵ daigna s'occuper dans une de ses hautes et lumineuses études d'art.

La tour Eiffel n'aura donc même pas la solidité, à défaut de la beauté. Car, et sur ce point tous les artistes furent unanimes, elle dépara étrangement le chœur admirable de tours et de clochers, Notre-Dame, le Panthéon, le casque d'or des Invalides, l'Obélisque, les colonnes, toutes les églises, qui dressent dans l'air de Paris un si héroïque et incomparable carquois. La tour Eiffel, carcasse d'animal antédiluvien, échafaudage compliqué d'une tour toujours absente, massive et lourde sur ses quatre piliers comme sur quatre pattes, semblait un défi à toute esthétique et à l'élancement ordinaire des nobles pierres calculées.

Elle étonnait, comme une grande figure de géométrie, un problème d'équilibre, une addition immense maculant le ciel. Les poètes s'indignèrent contre elle, M. François Coppée, d'autres encore. Le pauvre Jules Jouy la chansonna. Or, jamais le désaccord entre les artistes et le public n'éclata mieux qu'ici. Celui-ci s'enthousiasma de la tour que ceux-là dénonçaient et vitupéraient. La foule, qui est un grand enfant, s'amusa de ce colossal joujou de fer.

La vogue en fut invraisemblable. Rien qu'en trois mois, de mai à août, les recettes s'élevèrent à un total de 3,600,000 francs. Ce fut un vrai fétichisme. On ne se contentait pas d'y ascensionner. Il fallait en avoir un peu pour soi, chez soi. Les grands magasins mirent en vente à ce moment, des morceaux authentiques de la tour, c'est-à-dire des fragments, débris de fer (tout ce qui reste de copeaux sous l'établi du menuisier.) On se les arracha. Du reste la Tour Eiffel connut alors toutes les formes de popularité. On en fit des reproductions, imitations, réductions de tous les genres et en toutes les matières — bimbeloterie de camelots dont tout récemment encore le roi de Siam s'amusait aussi naïvement et qu'il emportait avec lui.

On fit des tours Eiffel en sucre, en perles, en dentelle, en or, en chocolat, en cheveux. Et toutes les dimensions aussi, comme si on ne l'eût faite si grande que pour s'ingénier ensuite à

¹³⁵ Joris-Karl Huysmans (1848-1907) : écrivain et critique d'art. Ami personnel de Rodenbach.

la reproduire le plus petitement possible. Il y eût des tours Eiffel en épingles de cravate et en bracelets minuscules. On la vit dans des porte-plumes. Sans compter le chef-d'œuvre du comique en ce genre : la Tour Eiffel polka, qu'on vendit sur les boulevards, trois cents mètres de musique, la tour *réduite* pour piano.

On alla plus loin encore : nous vîmes un jour, à une galerie de tableaux l'exposition de la tour en diamants, œuvre d'un joaillier connu, une réduction de la Tour Eiffel, aux dimensions de 1 m. 50 environ ; avec monture en argent piquée tout au long de diamants au nombre de 40,000. On en demandait trois millions. La copie était littérale : on montrait les escaliers minutieusement imités : aux plate-formes qui, elles, étaient en or, on indiquait la copie des restaurants et pavillons : un minuscule Bréban¹³⁶, de microscopiques tavernes. Au sommet, le drapeau français reproduit aussi : saphirs, brillants, rubis. Qu'est devenue cette absurde joaillerie étincelante ?

Que va devenir la tour Eiffel elle-même, bientôt aussi discréditée que ses fac-similé. Elle est toute désertée. Les ascenseurs immobiles attendent des visiteurs qui ne viennent plus. A peine parfois, les jours de train de plaisir, car les compagnies de chemin de fer ont ajouté à l'avantage des billets réduits celui d'une ascension à la tour Eiffel et d'une visite au Jardin d'Acclimatation. La tour est passée à l'état de bête curieuse. Où est le temps d'orgueil de son inventeur ? Nous nous rappelons avoir vu un jour dans un album d'autographes cette pensée : « Quel pays peut se vanter d'avoir pour son drapeau une hampe de 300 mètres ? ». Et c'était signé : Eiffel. Mais, l'ingénieur, célèbre à ce moment, vit son nom pâlir un peu dans les affaires de Panama¹³⁷, au point qu'une jeune revue, le *Mercure de France*, publia une lettre ironique, émanant soi-disant de MM. Franklin et Napoléon Romais, pharmacien de 1^{re} classe à Yonville-l'Abbaye, officier d'académie et correspondant de diverses sociétés savantes, demandant : « dans le cas — plausible, puisqu'il est en correctionnelle — où le constructeur de la Tour serait condamné, même si peu qu'on voudra, comment appellerait-on la Tour Eiffel ? »

Aujourd'hui la tour fléchit, nous apprend-on, comme si elle abdiquait, demandait elle-même à disparaître, à être démolie, lasse d'être déchue et de porter un nom que de tristes souvenirs accompagnent...

C'est Villiers de l'Isle-Adam qui serait étonné, lui dont la tour Eiffel suscitait particulièrement les évidents sarcasmes. Nous l'entendons encore nous dire, un jour, avec son rire, un rire qui glaçait comme celui des fous : « Il faudrait construire une seconde tour Eiffel, à côté de l'autre, avec M. Carnot en frac noir au sommet, une jambe sur chaque tour — comme le colosse de Rhodes des temps modernes. »

136 Célèbre restaurant de l'époque.

137 Le scandale de Panama est une affaire de corruption liée au percement du canal de Panama qui éclaboussa plusieurs hommes politiques et industriels français durant la Troisième République et ruina des centaines de milliers d'épargnants. Le 6 septembre 1892, Edouard Drumont, journaliste antisémite et antiparlementaire qui avait reçu des documents confidentiels, révéla le scandale dans son quotidien *La Libre Parole*.

La mort d'Alphonse Daudet — Le Patriote, 20 décembre 1897

On nous écrit de Paris :

C'est une brusque et affligeante nouvelle, pour nous qui l'avons aimé, pour tous les amis des lettres, que la mort d'Alphonse Daudet. Il n'avait que cinquante-sept ans, mais, depuis des années, la maladie l'avait étreint et consigné chez lui. Il ne sortait presque plus. La paralysie tenait ses jambes et, avec une pudeur très émouvante, il ne voulait pas donner à la foule le spectacle de sa déchéance.

Déchéance purement physique, qui d'ailleurs n'avait fait qu'ennoblir son visage et toute son allure, ce beau visage de Christ aux cheveux gris, un Christ vieilli, crucifié naguère mais ressuscité et qui aurait continué à souffrir.

L'esprit restait intact ; il venait d'achever un nouveau roman : *Soutien de famille*, dont la publication a commencé il y a quinze jours dans l'*Illustration*. Il demeurait le causeur merveilleux qu'il fut sans cesse, plein de verve, de boutades, de profondeur aussi, qui éblouissait à ses dîners du jeudi soir, où toute l'élite de Paris a passé, qui éblouissait aussi à ces dimanches du grenier Goncourt, dont il fut un des fidèles.

En ces dernières années, ce dimanche était la grande joie et comme la récompense de la triste semaine.

Nous le revoyons là, dans la petite pièce du second étage, étendu sur le divan en tapis d'Orient, avec son visage pâle où s'épanchaient, en tristesse embrouillée de saule, ses cheveux noirs naguère, dans lesquels maintenant il y avait de la cendre — était-ce la cendre du crépuscule qui tombait, ou la cendre des années ? Ses mains étaient pâles aussi, plus pâles que son visage ! On aurait dit qu'il y avait du clair de lune sur ses mains. Et elles dessinaient des arabesques de mystère dans l'ombre grandissante. Il parlait, et c'étaient des choses lumineuses aussi, amusantes, subtiles, graves ; des souvenirs, des impressions, des portraits, des satires, des croquis de personnages et d'événements. On avait l'impression d'un peintre qui aurait soudain exhibé ses esquisses, ses études, des milliers de dessins, des cartons interminables, où il se révélait plus fort encore que dans ses œuvres les plus célèbres.

Et toujours le Midi réapparaissait dans ses conversations. Quarante ans de la vie de Paris n'avaient point effacé son enfance et sa race. Il en avait même gardé l'accent, cet accent des gens de Nîmes, alliacé et narquois, comme on a dit.

Toujours la pointe d'ail demeurait dans le mets. « Etre d'un pays ! » comme disait l'autre jour à l'Académie, M. Paul Bourget. Ce fut le cas d'Alphonse Daudet. Et il rapportait tout au Midi. Est-ce qu'un jour il ne nous raconta pas qu'il avait eu l'envie d'écrire un livre sur Napoléon, qu'il l'aurait expliqué par le Midi, et uniquement comme l'homme, avant tout, du Midi ?

Il en aimait même et possédait à fond la langue, cet idiome provençal où son ami Mistral enferma les belles idylles de *Mireille* et des *Iles d'Or*. Peut-être qu'il aurait été également un

de ces célèbres Félibres, mais il arriva à Paris à 17 ans ; et sa vocation se décida. Son talent et son originalité provinrent précisément de cet alliage de l'esprit du Midi avec l'esprit de Paris. Du Midi, il apportait la poésie, car il était poète, il avait jonglé avec des olives et joué du galoubet¹³⁸ ; il apportait aussi sa fine ironie, qui est un des caractères du Midi, la *galéjade*, comme on dit là-bas, mot intraduisible, c'est-à-dire la plaisanterie, la raillerie acérée, rieuse, mais point méchante...

A Paris, il devint, en plus, un observateur. Et l'œuvre du romancier s'accomplit. Œuvre vivante, souple, colorée, dramatique, spirituelle. Il a créé des types. Son Tartarin est une figure durable, qui fait songer à Daumier. Il y a, en effet, souvent du grand caricaturiste chez Alphonse Daudet, non seulement du Daumier, mais du Forain aussi, c'est-à-dire quelque chose de plus incisif et cruel, par exemple cette notation du comédien Ortobelle, secoué de sanglots à l'enterrement de sa fille, disant : « Il y a deux voitures de maître. » Mais son ironie n'insiste pas, vite désarme et bientôt s'apitoie.

Ce railleur est en même temps un sentimental. Etrange mélange ! C'est le mélange qu'a produit le Midi et Paris. Et c'est précisément cette émotion, ce don des larmes qui assura le rapide et universel succès des œuvres de Daudet. Qualité précieuse pour quiconque prend la parole devant la foule ! Attendrir, mouiller les yeux, faire jaillir la source divine et salée de ce rocher du cœur des foules qu'on croyait mort ! Daudet la posséda, cette rare faculté, qui tout de suite lui assura le succès. Dès *Jack*, un de ses premiers romans, Georges Sand lui écrivait : « Votre livre m'a tellement serré le cœur que j'ai été trois jours sans pouvoir travailler. »

Au théâtre surtout, c'est un don précieux. On le vit bien à chacune de ses pièces, surtout pour cette *Arlésienne*, une tendre et émouvante églogue provençale, qui restera. Car le romancier était aussi un bon dramaturge. Il avait si bien le tempérament dramatique que Richard Wagner (c'est M. Fourcaud qui l'a rapporté) possédait un portrait de lui sur sa table de travail et demanda à son visiteur : « Est-ce que Daudet m'aime ? »

C'est une preuve que lui-même l'appréciait, l'aimait, avait compris du haut de la montagne germanique, parmi ses grottes de dieux, les monstres, les arbres, la brume des légendes, cette rêverie du Midi, là-bas, chantante et pleine de soleil qu'était l'œuvre d'Alphonse Daudet.

L'œuvre restera : l'homme n'est plus. Et c'est grand deuil dans les lettres françaises, dans le cœur de ses amis, dans sa famille, cette famille unie et admirable, aux fronts inégaux mais que tous une lumière d'art décore... On sait que M^{me} Alphonse Daudet est elle-même un écrivain de race, d'un talent délicieux, qui a écrit : *Les Enfants et les Mères, l'Enfance d'une Parisienne*. On connaît aussi le grand talent, lyrique et tumultueux, de M. Léon Daudet, le fils aîné, qui était tout l'orgueil de son père. « Dumas II », disait Arsène Houssaye, en parlant d'Alexandre Dumas fils. « Daudet II », pouvait-on dire aussi. Il n'y en a plus qu'un maintenant. Alphonse Daudet est mort jeudi soir, frappé brusquement au milieu des siens, dans ce nouvel appartement de la rue de l'Université où la famille venait de s'installer, juste aménagé à cette minute pour ce réveillon de Noël où nous étions conviés à pendre la crémaillère. Le proverbe arabe a toujours raison : « Quand la maison est prête, la mort entre ».

138 Flûte de tambourin.

La question d'Alsace-Lorraine — Le Patriote, 28 décembre 1897

On connaît cette habitude qui a commencé de régner depuis quelques années, dans les gazettes et les revues et qui consiste à organiser une enquête — forme nouvelle et mûrie de l'interview — où sont interrogés des personnages divers de la politique et des lettres sur une question d'actualité, incertaine ou épineuse. Souvent ces enquêtes de journalistes à court portent sur des vécilles ; parfois elles visent des points intéressants. C'est le cas d'une récente enquête organisée par une jeune revue française, et qui a fait du bruit, sur « L'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits. » L'idée en est venue à la suite d'une initiative de M. François Coppée.

Celui-ci donne, chaque jeudi, un article à un journal du matin et a pris ainsi un contact permanent avec les masses profondes du grand public. Sa bonhomie, sa sincérité, quoique un peu vulgaires, ont plu. Il possède une popularité réelle, une influence que, plus d'une fois, il fut à même de constater, et qu'il recherche les occasions de prouver. Ayant appris que l'Alsace avait été éprouvée par de terribles orages, très patriote d'ailleurs et « cocardier », il jugea l'occasion bonne, en réveillant le chauvinisme, en provoquant une souscription pour les malheureux paysans victimes d'Alsace, de démontrer une fois de plus son influence sur l'opinion.

Il écrivit donc un article d'appel émouvant — auquel presque personne, cette fois, ne répondit. Quoi ? est-ce que les Alsaciens n'importaient plus aux Français ? Ils n'étaient plus des frères ? On ne s'émouvait plus de leurs désastres ? Est-ce alors, qu'on acceptait le fait accompli de la séparation ? L'idée de revanche était donc morte ? C'est cette situation d'esprit qu'a voulu connaître une revue jeune, et, pour le savoir, elle adressa un questionnaire dans ce sens à un grand nombre de personnalités : académiciens, savants, militaires, sociologues, historiens, écrivains, musiciens, peintres, dont 137 ont envoyé des réponses judicieuses et motivées.

C'est une sorte de *referendum* auprès de l'élite, très intéressant et qui donne, en somme, la situation très exacte de l'opinion.

Les avis, certes, sont très divers et contradictoires. Pourtant ils peuvent presque tous se ramener à deux classifications : ceux qui sont pour l'apaisement et l'acceptation du traité de Francfort comme un fait historique, ceux qui protestent encore et n'acceptent à aucun prix une renonciation de la France à l'espoir et à l'ambition de la revanche. Or, on pourrait dire que ce qui détermine ces deux courants d'opinion est une question d'âge. Ceux qui ont vu la guerre, furent contemporains du désastre et de l'humiliation, ont ressenti dans leur propre chair pour ainsi dire l'amputation des provinces ne peuvent admettre qu'on y renonce.

C'est ce que dit M. Camille Saint-Saëns, l'illustre musicien : « A mon sens, tout homme qui peut penser sans révolte au traité de Francfort ; qui se console plus ou moins de la perte de l'Alsace-Lorraine, qui considère la guerre de 70-71 comme un événement « purement

historique » ; qui n'est pas disposé à prendre les armes pour reconquérir les provinces perdues — est indigne du nom de Français. » Beaucoup pensent ainsi, et le disent. C'est l'école de Deroulède qui fut longtemps l'apôtre fougueux de la revanche, la prêcha avec flamme et obstination, en des discours et des allures militaires, toujours belliqueux. C'est dans ce temps-là qu'on dit de lui avec esprit : « Il ne marche pas, il *défile* », le temps où il venait de fonder la Ligue des patriotes, qui était une association de patriotisme et de revanche. Aujourd'hui la Ligue des patriotes est dissoute.

M. Deroulède lui-même a cessé d'être un Thyrtée¹³⁹ ou même un Körner¹⁴⁰. Il écrit des saynètes anodines pour la Comédie française comme *La plus jolie fille du monde...* qu'on vient de représenter. Ce n'est pas que les idées qu'il exprimait aient disparu, mais elles s'expriment moins ou autrement, par exemple chez M. Vandal, l'académicien d'hier, ou chez M. Mezières, le député-académicien. Celui-ci se met sur le terrain du droit. Il ne faut pas accepter une minute le droit de conquête. Celui-ci n'existe plus dans le droit moderne. L'Alsace-Lorraine ? Elle s'appartient d'abord à elle-même. Qu'elle soit consultée, qu'elle choisisse elle-même sa nationalité ! Est-ce que la France n'a pas fait ainsi pour la Savoie et Nice qui ont opté, se sont donnés volontairement ?

Ainsi parle M. Mezières, c'est-à-dire qu'il n'accepte pas l'annexion faite par l'Allemagne, mais y voudrait remédier non par la guerre et la revanche, mais par le droit, la volonté des populations elles-mêmes. C'est presque la solution proposée par M. Gaston Moch, ancien capitaine d'artillerie, délégué du bureau français de la Paix, dans sa très intéressante consultation.

Certes, la guerre de 70-71 est déjà un fait historique — mais la question d'Alsace-Lorraine est un *problème pendant*. Et pour le résoudre, lui aussi affirme : « L'autonomie de toute nation est inviolable — il n'existe pas de droit de conquête — les peuples ont le droit inaliénable et imprescriptible de disposer librement d'eux-mêmes. » Par conséquent qu'on érige « la république neutre de l'Alsace », ou bien qu'on la laisse libre d'opter, de fixer elle-même sa destinée.

Si les hommes qui furent contemporains de la guerre en gardent ainsi le souvenir amer et fidèle, la jeune génération, par contre, avoue que la question d'Alsace-Lorraine la passionne peu. Ces jeunes gens ont, avant tout, l'horreur de la guerre. Et puis les idées de patriotisme aveugle ont faibli. Par la littérature, l'échange des idées, les communications incessantes, l'exemple de l'Amérique, un certain cosmopolitisme, un certain internationalisme a filtré dans les esprits, préparant ce qui sera peut-être la grande transformation prochaine, les Etats-Unis d'Europe. Un des répondants de cette enquête donne déjà à peu près la formule : « J'aime trop l'humanité pour vouloir la guerre. »

139 Poète élégiaque spartiate.

140 Theodor Körner (1791-1813) : poète et militaire prussien.

Le Péril juif — Le Patriote, 18 janvier 1898

On nous écrit de Paris :

Au milieu des événements passionnés dont Paris est le champ clos, dans ces heures d'agitations frénétiques, de doute, de haine, où les esprits les plus lucides perdent de leur certitude, il y a un homme dont l'attitude est bien intéressante pour l'observateur, calme qui, comme nous, entend ne jamais se mêler aux questions brûlantes de la politique mais regarde les événements comme le jeu mobile des passions et des caractères.

Cet homme c'est M. Edouard Drumont, l'auteur de la *France juive* qui, durant les épisodes actuels, vient de prouver une fois de plus, par ses quotidiens et admirables articles de la *Libre Parole*, sa belle ardeur de combat, son talent de haut polémiste ou plutôt d'historien du temps présent, pour ne pas dire de prophète. Car il a pronostiqué ce qui arrive. Il a tout prédit, il y a des années, au milieu des sourires des uns, de la colère des autres. On se rappelle les haro quand il devança le danger des officiers juifs dans l'armée française. Il reçut maints cartels, se battit avec les Capitaine Crémieu-Foa. C'était bien avant l'affaire Dreyfus.

D'ailleurs il suffisait pour cela d'avoir la netteté du logicien. M. Edouard Drumont étudia la question juive, dans l'histoire d'abord, qu'il connaît à fond. Et c'est précisément ces souvenirs, ces arguments de l'histoire qui donnent, à chaque instant, à ces pages, tant de poids et également tant de grandeur... Quand il parle de la campagne actuelle des juifs, il ajoute qu'en se rendant odieux et en préparant les justes représailles, ils ne font ainsi qu'accomplir leur destinée historique qui les veut errants parmi les nations. Une autre fois, quand le grand rabbin atteste en plein Consistoire l'impossibilité qu'un juif soit le traître, M. Edouard Drumont écrit le lendemain cette émouvante page d'histoire sur Deutsch, que Victor Hugo appela « celui qui a livré une femme », dans un poème d'indignation et de mépris. Lui avait trahi aussi, livrant le secret de la retraite d'une princesse dans le malheur — pour 500,000 francs, qu'on lui payait, paraît-il, en tendant l'argent avec des pincettes. Le juif ne vit pas les pincettes, mais la somme seulement.

On peut dire que c'est par l'histoire que M. Edouard Drumont trouva sa vocation, et son chemin de Damas dans la littérature, où il tâonnait depuis longtemps. C'est une des curiosités de cette carrière, aujourd'hui éclatante, que l'incertitude

[trois ligne illisibles]

écrit deux volumes : *Mon vieux Paris*, pour célébrer sa ville et la défendre contre les iconoclastes... Pas riche, il fit du journalisme, d'origine, et de la littérature, sans grand succès. Il publia des romans, comme le *Dernier des Trémolin*, fit représenter des pièces, *Je déjeune à midi*, joué en 1874 — tout cela obscurément. Il écrivait des articles payés peu de chose, dans

des gazettes médiocres, en était arrivé, comme meilleur aboutissement, à faire la critique dramatique dans une feuille plus importante. Tout à coup il trouva — il se trouva. L'histoire lui avait révélé l'éternel péril juif, chez tous les peuples. L'observation le lui montra plus grave que nulle part dans la France d'aujourd'hui. Il fit des enquêtes, accumula les dossiers, écrivit la *France Juive*.

Il est curieux de signaler que c'est Alphonse Daudet, le premier, dont M. Edouard Drumont demanda l'avis, son livre terminé. Et c'est même Alphonse Daudet qui lui trouva un éditeur, engagea Flammarion à publier ce volume dont il avait tout de suite deviné l'immense retentissement. Ils étaient très amis, voisinant, chaque été, au bord de la Seine, près de la forêt de Sénart. Alphonse Daudet dans son joli castel de Champrosay, et Champrosay où Delacroix, le grand peintre, vécut aussi une partie de sa vie ; M. Edouard Drumont, dans sa maison de Soisy-sous-Etoiles, la « maison sans fenêtres », comme on l'appelle dans le pays, et qui n'a de fenêtres que d'un seul côté, symbole extérieur des destinées... Allégorie muette et conformité des Choses !

Le maître de ce logis, aussi, n'a de fenêtres que d'un seul côté. Il ne regarde que les Juifs. Mais comme il les a vus, analysés ! Il fut même hypnotisé par ses modèles au point d'en arriver à presque leur ressembler, physiquement bien entendu ! Lui-même a le nez busqué et embusqué de sémites. Curieux phénomène de suggestion, souvent d'ailleurs. Henry Monnier¹⁴¹, à force de toujours dessiner son type de Joseph Prudhomme finira par avoir un visage presque pareil, à la fin de sa vie...

Quand la *France Juive* parut, quel émoi, quel [illisible], quels cris, quelle émotion universelle devant ce qui apparaissait terrible et était révélé comme tant de preuves et tant de crânerie. La belle audace de dénoncer les juifs, la finance, l'Argent, quand l'Argent, en effet régnait seul, allait bientôt prouver à tous son universel pouvoir démoralisateur et corrompteur. Baudelaire, d'ailleurs, avait prédit ces temps quand il écrivait dès 1860¹⁴² : « Nous serons bientôt tellement américanisés que tout ce qui ne sera pas un effort vers la richesse sera réputé un immense ridicule — et qu'on finira par arrêter ceux qui n'auront pas su faire fortune. » M. Edouard Drumont, dans ses livres, prouva que ces temps étaient arrivés, où l'argent domine tout, corrompt tout, est capable de tout... Et chaque jour maintenant, dans son journal, il continue, avec clairvoyance et ardeur, à sonner l'alarme, à divulguer les vénalités, à dénoncer le péril juif. Voix de prophète, pourrait-on dire, qu'on voulut en vain étouffer...

On sait qu'au moment de ses révélations, atterrés par son premier livre, les juifs essayèrent de le faire exécuter. Celui qui avait frappé par la plume devait périr par la plume... Il fallait, pour cela, un écrivain d'ironie cruelle, de puissante envergure. Donc on alla demander à Villiers de l'Isle-Adam, qui était pauvre — un pauvre auguste ! — de répondre à M. Edouard Drumont par quelques brochures de définitif éreintement. On lui offrait toutes les sommes, sans oublier de lui demander son prix. C'est alors que Villiers de l'Isle-Adam proféra sa réponse mémorable : « Le prix ? mais il a été fixé de toute éternité. C'est *trente deniers !!!* »

141 Henri Monnier (1799-1877) : caricaturiste, illustrateur, dramaturge et acteur.

142 Citation de *Fusées*.

Un nouveau livre de M. J.-K. Huysmans — Le Patriote, 20 février 1898

Au moment où Zola déchaîne le scandale qu'on sait, il est intéressant de constater comment se manifeste, discrètement et par une œuvre d'art pur de M. J.-K. Huysmans qui passa un moment, à l'origine, pour faire partie de son école. Ce fut une des habiletés du début de M. Zola, de faire croire qu'il avait fondé une école littéraire et qu'il en était le chef. Mais l'enrégimentement dura peu. M. Huysmans en est loin, et loin aussi de ses premières œuvres qui furent, certes, osées et trop charnelles.

Il vient de publier la *Cathédrale* qui est une étape de plus, un avancement dans la voie religieuse. Certes nous n'oserions pas affirmer que, au point de vue catholique, il n'y ait pas lieu encore à des réserves ou à des critiques, bien que M. l'abbé Mugnier¹⁴³, le distingué vicaire de Sainte-Clotilde se soit porté garant de l'orthodoxie du livre dans une magnifique conférence faite récemment sur lui au Cercle catholique du Luxembourg.

Quoi qu'il en soit, la *Cathédrale* est écrit à l'exaltation de la beauté du Christianisme et de ses œuvres. Il constitue le deuxième ouvrage de cette trilogie commencée avec la *Route* et qui se terminera par l'*Oblat*, véritable triptyque comme en peignaient les peintres flamands. Car M. Huysmans est presque de notre race. Il est de Breda, par son père, quoique né à Paris. Héréditairement s'explique donc son talent, son coloris massif et [*illisible*].

Dans la *Cathédrale* continue la confession sincère de ce qu'on a appelé la conversion de l'auteur. On a même été jusqu'à prétendre qu'il allait même entrer en religion, prendre le froc parmi les moines de l'abbaye de Solesmes. Qui le sait ? Lui-même l'ignore, et si Dieu a de tels desseins pour l'avenir. En attendant, il est toujours fonctionnaire au ministère de l'Intérieur où il entra il y a vingt ans — il en a cinquante, maintenant — et se rend chaque matin jusqu'à cinq heures du soir — vie ponctuelle et d'une noblesse exemplaire. Chose curieuse et qui est comme un signe intérieur de sa destinée en chemin : il habite depuis toujours, rue de Trèves¹⁴⁴, un appartement dans des bâtiments qui furent autrefois un couvent de Prémontrés, comme si Dieu voulut, par ce qu'il a de souvenirs, de prières anciennes, [*illisible*] initiés dans les peines, investir cette âme [*peu lisible*] en silence !

Dans *En Route* il a raconté son retour à Dieu, ses confessions, sa communion... C'est le récit de son séjour à la Trappe d'Igny où il vécut en cellule un temps de retraite, de purification, de guérison. « Je suis allé à l'hôpital des âmes à l'Eglise », écrivit-il. Et aujourd'hui, dans *La Cathédrale*, il insiste [*peu lisible*] : « J'ai mis mon âme dans une pension qui me plaît, qu'elle y reste. » Et tout le livre n'est qu'un hymne de joie et d'admiration en l'honneur de ces sublimes basiliques qui sont la preuve de ce que Chateaubriand appelait « le génie du

143 Arthur Mugnier, connu sous le nom d'abbé Mugnier (1853-1944) : prêtre catholique, vicaire dans différentes paroisses de Paris puis Chanoine. Ami personnel de Joris-Karl Huysmans qu'il aida à se convertir.

144 Coquille : rue de Sèvres.

christianisme ». Mais *la Cathédrale* n'est pas seulement une œuvre d'imagination puissante et de haut [*peu lisible*] style.

C'est un lieu d'érudition et d'archéologie chrétienne, une œuvre qu'un moine de monastère, un bénédictin patient, aurait pu compulsé aussi pour l'honneur de l'Eglise, c'est-à-dire qu'on y trouve toute la symbolique du christianisme, reconstituée, élucidée, la symbolique des pierreries, des objets du culte, des fleurs, des couleurs et aussi le bestiaire catholique, tout un langage de signes que le moyen âge parla, inscrivit dans la pierre impeccable des cathédrales, mais dont le sens se perd aujourd'hui...

Et entre toutes ces parties d'histoires, d'archéologie, d'architecture, de critique, de lyrisme aussi, on s'exalte en hymnes extasiés sur ces poèmes de pierre que sont les admirables cathédrales de France : Chartres surtout (qui est la cathédrale en livre), Reims, Amiens, Paris, Bourges, etc. qui offrent des points de comparaison, entre tout cela [*peu lisible*] se déroule le drame du retour à Dieu, se [*illisible*]

Et l'auteur se confesse lui-même en ses livres, avec une sincérité émouvante. *En Route* raconte son séjour à la trappe, prologue de sa conversion ; la *Cathédrale* résulte de ses voyages à Chartres, où un de ses amis ecclésiastiques fut nommé chanoine et où chaque année, à Pâques, il va accomplir ses devoirs religieux ; maintenant, il écrira l'*Oblat*, quand il aura été passer un mois à l'abbaye de Solesmes, où il est attendu par Dom Delatte, un admirable moine qui aime ce frère profane et étudiera avec lui sa vocation.

Quoi qu'il advienne, cette évolution religieuse, d'un grand écrivain comme M. Huysmans, est un fait significatif et une victoire glorieuse pour l'Eglise. M. Zola, lui, parle volontiers de « croyances d'un autre âge ». Il n'en est pas moins vrai que M. Huysmans, en y acquiesçant avec humilité de cœur et joyeuse exaltation de sa raison, ne fait que se joindre à la troupe sacrée de tous les plus grands écrivains du siècle acquis au catholicisme : Chateaubriand, Lamartine, Barbey d'Aurevilly, Hello, Baudelaire, Louis Veuillot, Villier de l'Isle-Adam, Verlaine — esprits royaux se passant de main en main, comme les coureurs antiques, le flambeau de la Foi allumé à l'étoile de Bethléem.

La question Louis XVII — Le Patriote, 3 mars 1898

M. Sardou¹⁴⁵ vient de faire représenter au théâtre du Vaudeville une pièce nouvelle : *Paméla* ou *La marchande de frivolités*. Elle offre cette curieuse particularité de porter au théâtre cette ancienne et émouvante question du jeune Dauphin, fils de Louis XVI, qui paraît de plus en plus un problème d'histoire insoluble. Pourtant M. Sardou prend parti : il adopte la version que Louis XVII n'est pas mort au Temple, il aurait séjourné cinq ans en Allemagne, après son évasion.

Et ce n'est pas uniquement au point de vue d'un intérêt scénique et pour nouer un scénario dramatique, une pièce habile et de nature à passionner la foule. M. Sardou est convaincu, et il défend, en ce moment, son idée dans les journaux, après l'avoir exposée dans *Paméla*. Cela nous vaut une intéressante polémique entre le dramaturge et le comte Urbain de Maillé qui, lui, ne croit pas à l'évasion du Dauphin et affirme sa mort dans la prison du Temple.

M. Sardou insiste et chacun sait qu'il possède, comme personne, cette époque de l'histoire de France qui va de la Révolution à l'Empire. Il l'a étudiée, reconstituée, par des manuscrits, des meubles, des bibelots rares, une bibliothèque unique de ce qui la concerne. Et cette érudition lui a servi à écrire *Thermidor*, *Madame Sans-Gêne*, et aujourd'hui *Paméla*, qui sont des évocations colorées, des « tableaux vivants » pourrait-on dire, des années de la Révolution ou de l'Empire.

Sur cette question de Louis XVII, que M. Sardou veut trancher dans sa dernière œuvre, on n'a jamais eu que des indications vagues et contradictoires. Certes, beaucoup ont écrit. Il y a le *Cabinet noir* entre autres, du comte Hérisson ; il y a aussi l'*Enfant du Temple* du baron de Gungles, reprenant la preuve du droit des multiples Dauphins qui se prétendirent les descendants de la Maison de France.

Mais il y a plus que des écrits. La discussion a porté aussi sur des faits. Jusqu'en ces dernières années, on s'en rapportait à cette sorte de preuve matérielle : c'est la découverte, en 1846, d'ossements qu'on certifia ceux de l'enfant mort au Temple, c'est-à-dire du Dauphin — d'abord parce que, retrouvés en ce cimetière de Ste-Marguerite, voisin du Temple — ils apparurent dans un cercueil de plomb, ce qui était inhabituel et invraisemblable en ce temps-là pour un autre que pour un héritier royal ; ensuite à cause de cette particularité d'un crâne d'enfant scié. Or les procès-verbaux du temps constataient que le cadavre de Louis XVII avait été soumis à l'autopsie.

On pensa donc fermement que le squelette était celui du Dauphin — et que celui-ci, par conséquent, était bien mort au Temple. Mais il y a quelques années, on entreprit de contrôler, de réviser cette preuve. M. Georges Laguerre, l'ancien député, s'en occupa. Il obtint de faire rechercher, examiner à nouveau les ossements découverts en 1846. Or, cette fois, des médecins notoires, des professeurs à l'école d'anthropologie, après examen, mensurage, etc.,

145 Victorien Sardou (1831-1908) : auteur dramatique.

conclurent d'après les ossements, les sutures, la mâchoire, que ce squelette révélait un enfant de 14 ou 15 ans — et ne pouvait être celui du Dauphin, lequel n'aurait été âgé que de 10 ans s'il était mort au Temple.

Donc cet enfant de quatorze ou quinze ans mort au Temple n'était pas Louis XVII. Celui-ci avait dû, bien auparavant, s'évader. Telle est l'hypothèse, qu'admet à son tour M. Sardou. Et, du coup, — c'est l'intérêt de ces opinions — se trouvent justifiées les multiples revendications des Dauphins plus ou moins authentiques et surtout des Naundorff¹⁴⁶, dont le curieux parti n'a pas encore abdicqué tout à fait. Il n'en est plus au point de notoriété qu'il avait quand il passionna l'opinion, quand Jules Favre prêta son haut talent d'avocat à soutenir en justice leur revendication historique.

Ce qu'on sait moins, c'est que Villiers de l'Isle-Adam, le grand écrivain, fut un moment, lui aussi, le valeureux champion de Naundorff. Il le défendit dans un extraordinaire journal : *la Croix et l'Épée*, fondé avec les fonds d'un confiseur ambitieux, et cette influence le posa dans le parti.

Le prétendant n'attachait-il pas assez de prix à une telle recrue ? Le remercia-t-il mal de son zèle pour la cause ? Toujours est-il qu'à un banquet officiel du parti, Villiers de l'Isle-Adam se leva pour porter un toast à¹⁴⁷ sa santé : « Louis, Charles de Bourbon, duc de Normandie ! » Et il ajouta : « Je vois à Sa Majesté ! Ses titres sont indiscutables. *Il a l'ingratitude d'un roi !* »

Aujourd'hui, le parti des Naundorff se survit, mais se continue... On célèbre encore à Saint-Germain l'Auxerrois une messe annuelle pour le prince Louis Charles, décédé à Delft.

Il y a un « bulletin de la société d'études de la question Louis XVII », dirigé par le baron de Gauchin qui a écrit aussi *l'Enfant du Temple*. C'est une précieuse recrue pour eux que M. Sardou, convaincu à son tour que le Dauphin n'est pas mort au Temple et qu'on le fit évader. Mais que devint l'Enfant royal ? Problème insoluble dans l'histoire, comme celui du Masque de fer et quelques autres, qui permettront encore longtemps d'écrire des drames plus ou moins historiques.

146 Karl-Wilhelm Naundorff (?-1845) : se fit passer pour Louis XVII, l'enfant du Temple et par conséquent le prétendant au trône de France. Ses descendants s'inscrivirent dans le même courant naundorffiste.

147 « un toast à » est manquant.

Histoire d'un pain — Le Patriote, 29 mars 1898

Depuis la clôture de l'affaire Dreyfus, Paris manquait de sujet de conversations et de discussions. Car aujourd'hui on aime se passionner, se quereller, se diviser sur n'importe quel sujet. Autrefois les partis politiques servaient à cela, classaient naturellement les gens en amis et en adversaires. Maintenant l'abdication, la défaveur des anciens partis, le ralliement presque unanime à la forme de gouvernement établie, ont supprimé ces motifs de divisions et de discussions. L'affaire Dreyfus vint à temps diviser le monde et le passionner en camps hostiles. C'est fini. Tout va si vite, dans l'actualité parisienne !

En ce moment il y a une histoire de pain, fait divers émouvant abouti en justice, qui a permis de nouveau un classement entre partisans et adversaires, lesquels ont soutenu leur thèse mutuelle dans des articles et des conversations innombrables. Donc il s'agit d'une malheureuse, habitant Charly avec sa mère et son enfant et qui poussée à bout par la faim, ayant passé avec les siens trente-six heures sans manger, vola un pain. Or le tribunal de Château-Thierry vient de l'acquitter, et c'est précisément cet acquittement qui a fait grand bruit, divisé immédiatement l'opinion en deux théories contraires.

D'abord il convient de constater que c'est surtout à cause de l'objet du vol que l'affaire émut l'opinion. Celle-ci est restée très romantique. Nous en sommes toujours aux *Misérables* de Victor Hugo et au vol d'un pain. La réalité se copie sur le roman et celle-là nous passionne et nous émeut alors comme celui-ci. On peut affirmer que si l'acquittée de Château-Thierry avait volé autre chose qu'un pain, son cas aurait été moins sentimental et eût moins intéressé. Le vol de viande ou de légumes l'eût fait condamner probablement, au milieu de l'inattention générale. L'émotion publique a des anomalies. Mais le pain ! C'est sacré, pense-t-on.

Le droit au pain, c'est le droit à la vie ! Et c'est si vrai que nos récents sociologues n'ont réclamé pour le peuple que le pain gratuit. Cela nous vient des Romains, *le panem et circences*, et il faut croire que le président déjà fameux du tribunal de Château-Thierry qui acquitta, était plus imbu des Pandectes que de la jurisprudence française. Quoi qu'il en soit, les considérants de ce jugement provoquèrent des discussions, passionnées à cause même de leur rédaction : « Attendu que la misère et la faim, prononcèrent les juges, sont susceptibles d'enlever à tout être humain une partie de son libre arbitre et d'amoindrir en lui, dans un certaine mesure, la notion du bien et du mal... »

Quelques-uns ont fait observer qu'il s'agissait moins là-dedans du droit au pain que du droit au vol. Alors c'est chose grave, qu'un président de tribunal en arrive, sous la forme voilée du jargon judiciaire, à énoncer la même théorie que celle énoncée jadis en cour d'assises par un anarchiste fameux dit : la *Panthère des Batignolles*¹⁴⁸, poursuivi pour vol avec circonstances

148 Clément Duval (1850-1935) : anarchiste illégaliste français, membre du groupe « La Panthère des Batignolles », partisan de la « propagande par le fait » et de la « reprise individuelle », c'est-à-dire de la récupération par le vol. Source : Wikipédia.

aggravantes et qui interrompit le président : « Pardon, j'ai commencé une restitution ». Ainsi sous cette histoire d'un pain, attendrissante d'ailleurs, comme un drame de l'Ambigu¹⁴⁹ qui est arrivé, se cachent et se rencontrent toutes les plus brûlantes questions actuelles de la propriété et du collectivisme.

On comprend que vite la passion s'en soit mêlée. Les uns, des révolutionnaires ou simplement des sentimentaux chez qui le sens humain s'éveille d'abord et domine, ont été de l'avis du magistrat et jugé ainsi qu'il n'y avait pas lieu de condamner, puisque l'être qui a faim est presque irresponsable ; l'instinct crie plus fort que la volonté, et il se trouve pour ainsi dire en « état de légitime défense » contre la société insuffisamment organisée et qui va le tuer.

D'autre part, des esprits rigoureux et que la loi inquiète, tout en pensant qu'on ne pouvait nullement prononcer une condamnation, estimèrent que la loi Béranger arrivait à point ici, permettant de condamner par respect pour le droit, mais d'annuler la peine, par la condamnation conditionnelle. Mais dans ce cas, il faut convenir que la malheureuse qui vola ce pain, n'en aurait pas moins été condamnée, aurait un casier judiciaire, serait légalement une voleuse. Et quel poids pour toute une vie, quand selon les adversaires de cette opinion mitoyenne, il n'y a eu qu'une action absolument avouable !

L'observation est juste et ne fait que compliquer une affaire que des discussions passionnées ont déjà entourée et dont aucune solution ne désarmera les trois hypothèses graduelles : il n'y a pas de vol (c'est la théorie révolutionnaire), parce que l'individu a droit à la vie, a le droit au pain et que la propriété n'existe pas ; il y a vol, mais le prévenu n'est pas coupable ; il fut irresponsable parce que la faim supprime le jeu libre de la volonté (c'est la théorie adoptée par le tribunal de Château-Thierry) ; il y a vol, avec simplement des circonstances atténuantes pour lesquelles l'application de la loi Béranger permettra la suspension de toute peine (c'est la théorie préconisée par le *Journal des Débats*, certains esprits conservateurs et aussi le procureur général de la cour d'Amiens ayant interjeté appel et qui juge sans doute que la loi fût violée).

Comme on le voit, les esprits ont eu de quoi se partager, discuter passionnément avec des arguments et des raisonnements soutenable de part et d'autre, à l'infini. En tous cas, le plus heureux, c'est que tout ce bruit suscité aura servi à cette pauvre famille réfugiée ici après l'acquiescement et vers qui les dons, les secours, le travail rémunérateur affluent, grâce au grand cœur toujours miséricordieux de Paris. Qu'importent la loi, le texte, les théories révolutionnaires, tout ce qui exploite au profit d'intérêts et de passions un simple fait humain. Un résultat demeure, qui est consolant : cette pauvre famille, qui était malheureuse, souffre moins. Et c'est dans ce sens que le beau mot auguste de Victor Hugo pourrait résumer cette histoire d'un pain : « La clémence est la justice la plus juste. »

149 Le théâtre de l'Ambigu-Comique est une ancienne salle de spectacle parisienne, fondée en 1769 sur le boulevard du Temple. Représentant le plus fidèle des traditions dramatiques de ce qu'on appelle « le boulevard du crime ».

Le dandysme — Le Patriote, 6 avril 1898

Paris, qui ne déteste pas les futilités, parfois, s'est intéressé à la mort du duc de Sagan, décédé enfin à un âge très avancé, dans sa principauté d'Allemagne. Le piquant de son cas, c'est qu'il était le père du prince de Sagan¹⁵⁰, une des physionomies les plus connues et célèbres du Tout-Paris actuel, qui dut, à cette longévité extrême de son père, toute l'anomalie et l'ironie de sa situation.

En effet, ce prince de Sagan avait vécu toute sa vie, et vivait, surtout maintenant, gêné d'argent, alors que son père, en mourant, l'eût laissé immédiatement héritier d'une fortune considérable, entre autres cette principauté d'Allemagne qui, à elle seule, représente 300,000 livres de rentes. Mais le vieux duc vivait toujours ; et le prince de Sagan, son fils, au moment où il allait enfin entrer en possession d'un gros patrimoine, vient précisément, il y a quelques mois, d'être frappé d'une attaque qui l'a laissé quasi impotent et le cerveau vide.

N'est-ce pas une ironie et une cruauté de la Destinée ? Celle-ci lui avait déjà été ironique quand, relativement besogneux, le caprice parisien l'avait sacré d'une qualification et d'un emploi lourds à porter et dispendieux : on l'appela *l'arbitre des élégances*. C'était un peu niais, mais facile à retenir et très simple. La foule n'en demande pas davantage. Les journaux boulevardiers avaient fait cette trouvaille et le prince de Sagan vivait plus sur ce titre que sur celui qu'il tenait de ses ancêtres.

En réalité, le prince de Sagan, avant que la maladie ne le retranchât brusquement de la vie parisienne, était l'assidu de toutes les cérémonies et fêtes dont il faut être. Naguère, avant sa séparation conjugale, il donna des fêtes de haut luxe dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, car la princesse de Sagan, personnellement, est très riche. Il y eut des bals travestis où on soupait dans de la pâte tendre et où le prince de Galles, le roi de Grèce allèrent. C'est même là qu'eut lieu ce fameux bal où les invités auraient été priés de se faire une tête de bête et à la sortie duquel éclata cet incident mémorable, repris dans une comédie : *La Meute*, c'est-à-dire que les valets de pied, groupés dans le vestibule de l'hôtel, huèrent, à la sortie, les invités en tête de bêtes, comme si eux-mêmes s'indignaient de ce travestissement des maîtres, humiliant même pour leurs laquais, humanité avilie et tout-à-coup changée en animaux, ainsi que dans la fable.

En ces dernières années le temps des fêtes brillantes et bruyantes était passé pour le prince de Sagan, retiré dans un petit appartement, dépendant du cercle aristocratique de la rue Royale, qu'on lui avait concédé. Mais il restait toujours « l'arbitre des élégances ». Et, en effet, c'était un Parisien de tenue parfaite, un gentilhomme de manières hautement distinguées, et d'une mise qui était un exemple¹⁵¹.

150 Charles Guillaume Frédéric Boson de Talleyrand-Périgord, prince de Sagan (1832-1910) : officier de cavalerie et dandy.

151 Rodenbach était lui-même un dandy.

Les cheveux très blancs, c'est de lui qu'on avait dit (au moment où la vogue était aux élégances anglaises pour le costume, les étoffes, cols, cravates, cannes et surtout pour le blanchissage du linge) qu'il se faisait blanchir à Londres, même les cheveux ! Il risqua aussi une innovation qui décida de sa gloire, lui suscita une foule d'imitateurs : le premier il porta, pour retenir le monocle, un large ruban de soie noire qui tranchait violemment sur ses gilets d'ordinaire blancs. C'était le seul détail voyant de sa mise, sobre et de goût parfait. Car il fut en somme le dernier dandy.

Au XVIII^e siècle, tous les hommes avaient un souci d'élégance, et le prince de Ligne, malgré ses campagnes et ses airs virils, ne dédaignait pas de se commander de beaux habits, comme celui pou-de-soie carmélite, brodé en diamant, qu'il fit faire pour le mariage de son fils chez Normand, tailleur à Paris et qui coûtait 1,126 livres.

Mais c'est surtout en notre société qu'apparut le dandy. Il venait d'Angleterre où Brummel en fut le type le plus célèbre dont tous les romantiques s'enthousiasmèrent. Barbey d'Aurevilly a écrit un livre sur lui et le dandysme.

Baudelaire à son tour en recueillit les préceptes et se targua aussi d'être un dandy. Il avait une mise choisie, à la fois anglaise et romantique, c'est-à-dire un habit très ample, bouffant, une cravate, sorte de foulard à larges bouts ; et des escarpins, noirs en hiver, blancs en été ; en résumé, comme on a dit, le déshabillé le plus habillé.

Beaucoup d'écrivains eurent cette manie de costumes ostentatoires, depuis le gilet rouge de Caulier, lors de la première d'*Hernani*, et les pantalons réséda, avec galon d'argent, accompagnant la redingote à brandebourgs, de Barbey d'Aurevilly, jusqu'aux cravates distinguées que M. Paul Bourget cherchait, des semaines durant, pour les harmoniser à la couleur d'une jaquette. Mais ce dernier, du moins, restait dans la sobriété qui est de l'essence du vrai dandysme et dont le prince de Sagan fut le maître reconnu.

Quelles leçons d'élégances il nous aurait données, maintenant que la mort du vieux duc le mettait en possession d'une fortune immense. Car le dandysme n'est pas seulement dans la toilette ; il est encore, et surtout, dans les attitudes, la conduite, le trait de vie, la façon de penser, la manière d'être... La destinée est ironique et laissa dans la perpétuelle lésine ce dernier dandy comme pour prouver qu'il attardait parmi nous des élégances surannées et condamnées en un temps de démocratie que Barbey d'Aurevilly, dandy aussi, avait d'avance stigmatisé par une expression de mépris définitif : « Le temps du *piedplatisme* ».

L'Esprit de corps — Le Patriote, 10 mars 1898

La Cour d'appel de Paris vient finalement d'acquitter ce malheureux docteur Laporte de qui l'intervention chirurgicale, en matière d'accouchement, aboutit à une mort dont on le rendit responsable. En première instance il fut condamné, ce qui parut excessif à quelques-uns qui admettent le mot fameux du docteur Péan, une des illustrations de la chirurgie moderne, disant : « Je garantis toutes mes opérations, mais pas les suites. »

D'ailleurs il n'y a rien à ajouter, sur l'état d'âme des chirurgiens ordinaires, après l'extraordinaire dessin de Forain qui portait cette légende : « Morte ! continuons tout de même l'opération pour la famille. » Quant au docteur Laporte, la justice intervint. Il fut condamné d'abord ; et maintenant le voici acquitté devant la juridiction d'appel, cette seconde juridiction par qui la justice humaine proclame elle-même assez naïvement la faillibilité et son changement d'opinion possible sur le même fait. Car dans le cas du docteur Laporte aucun fait nouveau, aucun détail supplémentaire d'instruction, n'était survenu. Il y eut seulement — et c'est peut-être ce qui modifia l'avis des magistrats inconsciemment — une instruction de ce qu'on pourrait appeler l'esprit de corps.

On n'imagine pas combien les médecins de Paris, des départements, de l'étranger, de partout, prirent parti violemment pour leur infortuné confrère. Celui-ci, à vrai dire, intéressait par ses études sérieuses, sa malchance, sa lutte contre l'encombrement de la grande ville, sa pauvreté, n'ayant chez lui, au moment de l'accident que quelques francs gagnés dans de rares visites à des malades pauvres, appartenant ainsi à cette triste armée des « prolétaires intellectuels » dont la *Revue des Revues* nous donnait récemment la statistique et l'histoire.

Mais tout cela n'avait pas suffi à créer un avis favorable dans l'esprit de ses premiers juges, qui le jugèrent maladroit, imprudent et en faute — et le condamnèrent. En appel, hier, il fut acquitté. Que se passa-t-il dans l'intervalle ? Une intervention curieuse et énergique de cet esprit de corps dont nous parlons. On imaginait l'esprit de corps une tradition surannée et qui était en train de se perdre, ne correspondant plus à rien dans nos civilisations nivelées, dans nos villes modernes, où la lutte pour la vie pousse chacun à ne s'occuper que de soi-même et de sa propre victoire.

Or, c'est précisément cette lutte âpre qui a ressuscité l'esprit de corps. Ainsi dans le cas du docteur Laporte, chaque médecin a vu le sien, possible. Toute la chirurgie s'est jugée en péril par le danger, toujours éventuel, d'une intervention judiciaire. La pratique de la chirurgie devenait impossible si le chirurgien était exposé à devoir, par première réquisition, déposer sa trousse, bistouris et instruments d'acier, encore tout ruisselants de sang, dans la balance de la Justice !

Donc tous les médecins, les sociétés de médecine, les instituts, les académies, protestèrent unanimement et violemment. Jamais on n'assista à une solidarité aussi militante. Le docteur Laporte fut l'objet d'adresses, de protestations, de recours même. On le savait pauvre. Chacun

donna. Une somme de quinze mille francs lui fut remise. Et, pour le mettre à l'abri, définitivement, on lui assigna les fonctions de secrétaire rétribuées, dans plusieurs sociétés savantes, qui ont leur siège ici.

N'avions-nous pas raison de dire que nous assistons là à un réveil significatif de l'esprit de corps ? On dirait que l'organisation du moyen-âge a laissé des traces indélébiles, réapparaissant sans cesse dans les mœurs. Ou bien est-ce simplement un de ces anniversaires d'idées dans la vie des peuples dont parlait Lamartine ? Cet esprit de corps qui ressuscite correspond, en somme, à l'esprit ancien des corporations. Les syndicats ouvriers en sont une forme. Cette solidarité des médecins, éclatant à propos d'une affaire peu importante au vrai, en est une autre. Et cette solidarité s'affirme en ce moment dans toutes les professions.

On a constaté, à bon droit, dans les récentes affaires, l'unanimité de l'armée, faisant front aux attaques, tressaillant à la fois dans une communauté de sentiments pareils. Et à la même heure, on constatait, en face, une solidarité partielle pareille, dans le Barreau. Quand, sur une réplique d'un général, la défense protesta, au nom des droits que la loi lui confère, tout le Barreau fut debout, frémissant, acclamant, mis d'accord instantanément par l'esprit de corps, lui qui, une minute auparavant, se partageait violemment des avis contraires.

Dans le monde des artistes aussi cette solidarité règne parmi les peintres, qui s'entraident volontiers, se groupent, ont des associations qu'ils défendent avec jalousie. Même individuellement, ils se soutiennent ; et fréquemment, quand, par exemple, un peintre a des revers, tombe malade, meurt en laissant veuve ou enfants, on voit tous ses confrères donner avec générosité quelque tableau ou esquisse, de quoi faire une vente qui est tout de suite un secours important et suffisant.

C'est là une indication curieuse pour l'observateur, que cet esprit de corps renaissant et s'affirmant si vivement dans les grandes villes telles que Paris, qu'on voulut des centres, des endroits de centralisation extrême et où tout, à rebours, se décentralise, se divise, non seulement par la race, par la religion, mais maintenant par la profession, comme si — étant vraiment ces déserts d'hommes dont parlait Chateaubriand — il fallait que les hommes de plus en plus s'y partageassent en troupes.

La statue de Balzac — Le Patriote, 22 mai 1898

On nous écrit de Paris :

Paris vient d'avoir une grande querelle. L'objet ? Rien qu'une statue, une statue exposée au Salon de peinture et de sculpture qui s'est ouvert à cette date, comme chaque année. Il est vrai que la statue est de M. Rodin, qui est un célèbre statuaire, et qu'elle est celle de Balzac, le célèbre romancier. Cela ne suffirait point, cependant, pour expliquer une si grande querelle. Il y a plus : nous assistons, depuis ces dernières années, à une fièvre étrange de l'opinion, un besoin presque maladif de se diviser à chaque instant en opinions contraires, en camps ennemis.

Il semble que ce soit un avatar des anciens partis. Autrefois il y avait des bonapartistes, des royalistes, des républicains, des anarchistes. Aujourd'hui, presque tout le monde est « rallié » ; et on pourrait écrire un « essai sur l'indifférence en matière politique ». Mais le goût de la querelle et des divisions n'a pas disparu. Et l'opinion se partage à la première occasion et au moindre prétexte. Nous avons vu cela pour l'aventure boulangiste, pour l'affaire Dreyfus ; nous le voyons en ce moment pour la statue de Balzac, avec, chaque fois, la même frénésie à se grouper, à accabler de mépris et d'injures ceux qui pensent autrement, à se passionner au point de se brouiller avec ses meilleurs amis.

Etat de névrose de l'opinion, qui, de plus en plus, a ses nerfs... Comment expliquer autrement une telle surexcitation, de part et d'autre, à propos d'une statue que d'aucuns trouvent un chef-d'œuvre, les autres une ébauche informe et risible ?

Il est vrai que cette statue de Balzac avait déjà son histoire, une histoire irritante et épineuse. La difficulté est survenue tout de suite de l'incompatibilité de goûts artistiques entre le grand statuaire qu'est M. Rodin et la Société des Gens de Lettres, qui lui commanda cette statue. Pour le comprendre, il faut savoir ce qu'est M. Rodin et ce qu'est la Société des Gens de Lettres.

D'abord, la Société des Gens de lettres. Ici il faut signaler tout de suite une confusion qui règne dans le public et que cette société elle-même entretient à dessein. Cette société n'est pas une société littéraire ; c'est uniquement *une société commerciale* ; elle constitue une association, une fédération des écrivains pour la perception du droit de reproduction de leurs œuvres. De même la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, pour la perception du droit des auteurs quant à leurs pièces représentées. Cette Société des Gens de lettres sert d'intermédiaire entre les journaux et les auteurs. C'est avec elle que les journaux font des traités pour la reproduction de contes et de romans ; c'est à elle que les journaux paient le montant de ces droits. Alors elle paie à ses associés le produit de la reproduction de leurs œuvres, qu'eux-mêmes seraient impuissants à surveiller et à percevoir... Ainsi cette Société est d'un fonctionnement, d'une utilité incontestable, le complément obligatoire du droit des

auteurs, reconnu par les législations nouvelles sur la propriété littéraire. Mais cette Société des Gens de lettres a voulu jouer à être, non seulement une société commerciale, mais aussi une société littéraire, une sorte d'académie.

C'est-à-dire qu'elle s'est mise en tête d'intervenir par un discours au décès de ses membres, de prendre l'initiative d'hommages à rendre (un buste à Maupassant, une statue à Daudet, sans compter celle de Balzac), même de donner des prix de littérature, comme l'Académie française. Or, cette Société des Gens de Lettres est conduite par un comité qui, en majeure partie, est composé de romanciers-feuilletonistes, les plus importants de ses membres, en effet, car *au point de vue commercial*, ce sont ces romanciers-là qui comptent le plus, sont le plus souvent reproduits. Richebourg¹⁵² y fut influent. Ses successeurs et pareils d'aujourd'hui le sont encore.

On comprend que tout ce qui est artistique soit peu à leur portée.

Ainsi pour la statue de Balzac, la Société des Gens de lettres, l'ayant commandée à M. Rodin, montra tout de suite sa façon de comprendre l'Art. Comme l'artiste tardait un peu à livrer la commande, elle poussa les hauts cris, réclama la statue tout de suite, comme une marchandise à un fournisseur, elle alla même jusqu'à obliger le statuaire à restituer, à consigner chez un notaire, les 10,000 francs qu'il avait déjà reçus en acompte, pour les premiers frais de son travail. On eut même la délicatesse de stipuler que lui ni son ayant-droit n'auraient aucune réclamation à élever jamais sur cette somme. Voilà pour ce qu'est, et fut dans cette affaire, la Société des gens de lettres.

Quant à M. Rodin, l'autre partie en présence, il est considéré comme le plus novateur, le plus grand des statuaires français. Il est le seul pour lequel le mot de génie soit naturel aux artistes et aux écrivains qui l'aiment. Il a l'admiration de toute l'Elite.

Cet art de la sculpture, si limité, et qui semblait survivre en des redites, il l'a renouvelé. De cette tragédie morte, il a fait un drame vivant.

Artiste de haute volonté, de fin labeur, qui a vaincu tous les obstacles, après des commencements bien difficiles. A l'origine, pauvre et inconnu, il se résigna à des besognes. Il fut embauché, pendant des années, pour la nouvelle Bourse de Bruxelles, où il travailla aux sculptures qui l'ornent. Il serait curieux de chercher à découvrir, dans ce monument, parmi les lions, les figures allégoriques, les têtes, les ornements, ce qui fut exécuté par cet artiste, alors obscur, qui, peu d'années après, allait devenir le premier statuaire français, faire son *Victor Hugo*, du Panthéon, ses *Bourgeois de Calais*, son *Balzac* d'aujourd'hui. Autant d'étapes qui marquent, chaque fois, une évolution hardie dans son art. Art neuf, bien fait pour déconcerter les écrivains médiocres, les romanciers feuilletonistes qui dirigent la Société des Gens de lettres. Ils se cabrent, comme se seraient cabrés des musiciens d'orphéons et de fanfares à la révélation des drames révolutionnaires de Wagner.

La querelle au sujet de la statue de Balzac, à laquelle nous assistons, est l'éternelle querelle de l'artiste novateur contre la routine, de l'Elite contre la foule, de l'Originalité contre la Banalité, querelle âpre, car, comme le disait Baudelaire : « Le grand crime est de n'être pas conforme. »

152 Emile Richebourg (1833-1898) : romancier qui a connu à son époque une notoriété importante comme auteur de romans-feuilletons, parus notamment dans le *Petit Journal*. Source : Wikipédia.

Et, en matière de statue, il faut convenir que ce Balzac de M. Rodin, tout en synthèses, en lignes résumées, en accents sourds, et qui ne veut être qu'un bloc pathétique, ne ressemble en rien aux « bronzes artistiques », espèces de dessus de pendule agrandis, que sont les Lamartine, les Danton, les Diderot, les Jeanne d'Arc, les Dolet, les Chappe, les Shakespeare, toutes ces statues figiolées et « achevées » qui déshonorent les places publiques de Paris.

Guerre à l'orthographe — Le Patriote, 25 mai 1898

On nous écrit de Paris :

La campagne vient encore une fois de recommencer, cette guerre à l'orthographe qui sévit de façon académique, cette sorte de fièvre intermittente qui gagne de plus en plus. Cette fois, c'est M. Anatole France, l'académicien, qui approuve, partiellement du moins, et M. Francisque Sarcey¹⁵³, le critique, de l'applaudir aussitôt, lui qui, depuis des années, a combattu dans ce sens avec une ardeur militante.

D'ailleurs, l'orthographe telle qu'on nous l'a apprise est battue en brèche, en France, par un parti non moins nombreux que puissant. Cela a commencé par le fait d'un seul, M. Malvezin, qui fut un des associés de Bescherelle pour le dictionnaire de ce nom. Frappé des difficultés touffues et souvent inutiles de l'orthographe française, il fonda une société sous ce simple titre, pour la simplifier : « Société de filologie », dont l'orthographe indiquait par elle-même le but et les tendances. Aujourd'hui cette société est florissante, combative. Il y a une gazette du parti qui s'appelle : *le Réformiste*. Et plusieurs sont si zélés qu'un d'eux a offert une donation magnifique à une compagnie de lettres que nous ne voulons pas nommer, à condition que ses membres acceptassent de publier leurs ouvrages selon la nouvelle orthographe.

On compte parmi les partisans notoires de celle-ci, d'anciens ministres comme M. Dupuy et M. Lockroy ; des savants de l'Institut comme M. Leroy-Beaulieu, des journalistes ; et surtout des professeurs, et des plus éminents, MM. Buisson, Charles, Burnouf, Gebbart, etc., sans compter M. Bourgeois, ancien grand maître de l'université, qui, durant son passage au ministère de l'instruction publique, publia sa circulaire célèbre sur l'orthographe, enjoignant à tous les professeurs de ne plus compter les fautes quelconques d'orthographe pour le calcul des points, à condition que l'élève donnerait la raison de l'orthographe qu'il adopte. C'était, du coup, admettre que l'orthographe est facultative.

L'Université de France en est là, ou à peu près. Car cette guerre à l'orthographe établie est surtout un mouvement universitaire. C'est d'elle que l'idée est partie. Des milliers de pétitions sont arrivées aux mains de l'excellent M. Pingard, le légendaire secrétaire de l'Académie française, avec des signatures sans fin émanant d'instituteurs de tous les coins de la France.

Il paraît que tous déplorent le temps énorme requis pour enseigner l'orthographe — et qu'on pourrait mieux employer. Ils se plaignent du casse-tête douloureux que cette orthographe est pour les écoliers. Donc, il faut la simplifier. Pourtant ce vaste mouvement universitaire pourrait n'être que factice. Rien n'est plus facile que d'en organiser de tels. Tous ces professeurs, en effet, savent que M. Gréard, académicien et grand-maître de l'Université, est un des plus chauds partisans de la réforme.

153 Francisque Sarcey (1827-1899) : critique littéraire démodé à l'époque de Rodenbach.

Alors c'est d'un bon courtisan, d'un fonctionnaire avide d'avancement, de se rallier aux idées de *son chef*. Quoi qu'il en soit, ce mouvement appuyé par l'Université, fut affirmé à l'Académie par ceux de l'Université qui en sont membres : M. Gréard d'abord, M. Boissier, M. Lavis, d'autres encore, c'est-à-dire un groupe influent. Et, sans doute que cela ne fut pas pour déplaire à l'Académie, cette suppression de l'orthographe énigmatique, dont plusieurs de ses membres, en qualité de grands seigneurs, sans doute, ne daignaient pas se préoccuper, parfois.

On suit l'histoire piquante de M. le duc d'Audiffret-Pasquier, naguère, qui, dans une lettre publique, avait écrit *Accadémie* avec deux *c*. Il est vrai qu'il aurait pu, pour se justifier, rappeler cette chose non moins piquante que, dans la première édition du dictionnaire de l'Académie, on oublia précisément le mot Académie, dont ainsi l'orthographe ne fut pas fixée. Et puis n'y eut-il pas un autre académicien, le prolix et bavard M. Thiers, qui use toujours d'une orthographe libre et selon sa seule fantaisie, une orthographe si personnelle que quand on lui apportait du *Journal Officiel* les épreuves de son discours, il prétendit souvent qu'on s'était trompé, ne reconnaissant plus ses propres paroles, écrites dans l'orthographe établie. Mais par contre comment lisons-nous la pensée des autres quand elle sera écrite selon l'orthographe personnelle de chacun ? C'est à cela qu'on tend et qu'on arrivera malgré tout. Pour le moment, on prétend seulement vouloir simplifier et unifier, c'est-à-dire, d'une part, débarrasser les mots de certaines lettres en surcharge et, d'autre part, supprimer les règles contradictoires pour des cas identiques. Et on peut ramener ces cas à trois grands principes :

1° Dans tous les mots où il y a *ph*, remplacer par *f*. Ainsi blasphème, télégraphe, philosophie. (On se demande en quoi, par cela, les études des écoliers seront allégées.)

2° Unification de la marque du pluriel qui deviendra *s* pour tous les mots ; vois, vœus, cheveux.

3° L'invariabilité de tous les participes.

Mais encore une fois, ce n'est qu'un commencement, déjà sanctionné, celui-ci, par un vote en commission de l'Académie française. Mais tous les alliés de cette guerre à l'orthographe, au fond, poursuivent bien davantage. Ce qu'ils veulent, c'est revenir au *langage phonétique*, c'est-à-dire orthographier comme on prononce.

Or, c'est tout simplement en revenir au langage barbare. Se baser sur le son, c'est faire comme les peuples primitifs, les peuples sans lettres qui, eux, s'en tiennent aux sons. Ainsi les chansons populaires ne riment que pour l'oreille, et elles sont l'enfance de la poésie. De même nous voyons les enfants qui commencent à écrire, les illettrés qui commencent à s'instruire, orthographier précisément comme ils parlent, de la façon dont ils prononcent. Et cela a donné lieu aux fantaisies drolatiques des lettres de troupiers et de nourrices adressées au pays.

C'est là qu'on veut en venir pour tous. Et c'était fatal, dans un temps où on voulait apprendre à écrire à tous. Tous ne sont pas doués, il faut donc simplifier l'instruction, au risque de la dégrader. Et l'Académie se rend aux objurgations de l'université. Heureusement qu'il y aura toujours les écrivains pour résister à ce que Leconte de Lisle appela des attentats contre la

langue : les mots ont une beauté, une ligne, un aspect extérieur, presque un visage. Il ne faut point les défigurer. Et l'Académie, l'Université auront beau faire, tant que les grands écrivains maintiendront l'ancienne orthographe, c'est celle-ci qui régnera.

Les Français d'aujourd'hui — Le Patriote, 9 juin 1898

C'est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Edmond Demolins, dont le précédent livre : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, obtint comme on sait, un vif succès. Aujourd'hui, après avoir étudié les conditions sociales de la vie anglaise, il étudie la France. C'est une nouvelle géographie que l'auteur crée, une géographie sociale dont le présent livre n'analyse encore que les types du midi et du centre, réservant pour un prochain tome les types du nord. L'intérêt de ces ouvrages, c'est la méthode qui les inspire, une méthode rigoureuse et qui fait, des études sociales, une véritable science, la science sociale, aussi impossible à nier, dit l'auteur, que les sciences naturelles.

Le fondateur de la méthode, que M. Demolins reconnaît pour son maître en lui dédiant son dernier livre, est ce Frédéric Le Play dont il fut le disciple le plus cher et le plus intelligent. C'est là que nous le vîmes pour la première fois, il y a une quinzaine d'années, dans ce grand et froid appartement de la place Saint-Sulpice, d'un luxe sévère où le maître recevait tous les lundis, le soir. Réunion grave où il n'y avait que des initiés de la doctrine et des fanatiques de la méthode. Le vieux Le Play était à lui seul la loi et les prophètes. Il fallait pour fréquenter là, la foi aveugle. L'économiste, comme on sait, avait quelques points de doctrine péremptoire, par exemple, la liberté testamentaire, considérant que le partage des biens entre tous les enfants, comme l'organise le Code Napoléon, est une cause d'appauvrissement des familles et par conséquent de dissolution sociale.

Cette liberté testamentaire, il fallait tout de suite l'admettre comme le maître, et aussi adhérer aux autres dogmes. A la moindre objection dans ce milieu, on était considéré comme un rebelle et un hérétique. Il fallait la foi, sans phrase. Alors le vieux Le Play voulait bien considérer ses visiteurs comme des néophytes et les invitait à la propagande, surtout s'ils étaient étrangers, les invitant à étudier sur place, chez eux, le fonctionnement social pour apporter leur contribution à la vaste enquête, à la série de monographies qu'il avait publiée lui-même sous ce titre : *Les ouvriers européens*.

Dans ce vaste travail dont l'observation était minutieuse, Le Play avait surtout créé une méthode que ces disciples ont encore perfectionnée, surtout M. de Tourville, M. Demolins, lequel, dans ces réunions d'autrefois chez les maîtres, se montrait déjà le plus sagace. Aujourd'hui la méthode est complète : elle comprend des Analyses, des Comparaisons, des Classifications, trois stades qui constituent cette science sociale dont M. Demolins dit qu'elle est la mise en ordre des phénomènes observables. Le résultat de cette science, que l'auteur applique ici aux populations du Midi et du Centre, c'est d'informer l'homme de ses lois sociales et, l'en ayant informé, de l'en affranchir. Ainsi pour les lois naturelles qui, connues, permettent de dominer la nature, par exemple l'électricité — force qui tue pour l'ignorant, force qui éclaire pour le savant. De même, quand l'homme connaîtra bien ses lois sociales, il s'en servira pour améliorer sa condition morale et matérielle.

Cette science sociale, on le voit, prétend à toute la rigueur d'une science naturelle ; elle se donne pour infaillible comme la chimie et les mathématiques, sans tenir compte assez que la liberté humaine entre comme facteur parmi tous ces facteurs sociaux qui déterminent le type, et que souvent elle dérange les autres. Quoi qu'il en soit, M. Demolins entend faire reconnaître — de science certaine — comment se fabrique un Auvergnat ou un Normand, un Provençal ou un Lorrain, etc., comment et pourquoi ils diffèrent. Ils sont le produit de causes constantes et infaillibles, surtout la nature du Lieu et du Travail.

Et il y a, pour cela, un tableau dressé qui permet de rechercher tout de suite les éléments constitutifs d'un type : d'abord le *lieu*, c'est-à-dire le sol où il est né, avec sa position géographique, les reliefs du sol, les terrains, les eaux ; puis le sous-sol, l'air, le climat, la botanique, la zoologie ; ensuite, la seconde classe de faits comprend le *travail*, travail manuel s'appliquant aux ressources du sol, c'est-à-dire le complément du *lieu* dont l'homme tire ce dont il a besoin, donc agriculture et, ensuite, fabrication, transports, commerce, qui en est le développement ; la troisième classe de fait concerne la *propriété*, le phénomène social qu'amène immédiatement et inévitablement, dit M. Demolins, le travail.

Les enquêtes sur tous ces points permettent des classifications, où apparaissent avec leurs signes infaillibles, tous les types sociaux conformes au sol et ainsi il est curieux de constater que cette science économique toute nouvelle, cette géographie sociale de la France aboutit par ses minutieuses enquêtes et par une analyse patiente à la conclusion du *principe inaliénable des races* que beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui viennent, eux aussi, de proclamer, *a priori* et par une divination de synthèse qu'ils ont appelée la Décentralisation. C'est un phénomène bien curieux tandis que la France a consommé son unité politique et aussi chacun des grands Etats d'Europe, tandis que quelques-uns, dans un rêve agrandi de cosmopolitisme, vont jusqu'à rêver ou prévoir une unité plus grande, c'est-à-dire une espèce d'Etats-Unis d'Europe, de voir au même moment, la vérité des « petites patries » affirmée d'une part par les fédéralistes et les décentralisateurs et d'autre part par les économistes de la science sociale qui expliquent tout aussi par le lieu.

Est-ce que vraiment il n'y aurait de vrai que la Race ? La littérature elle-même semble le prouver, à son tour, car ici également, tout se rapporte à la Race. Chateaubriand est un écrivain breton, et Villiers de l'Isle Adam ; Barbey d'Aurevilly, est un écrivain normand ; et Leconte de Lisle, un poète des Tropiques ; et Daudet, le romancier du Midi, et ils sont, chacun, Breton, Normand, méridional, bien plus que Français. La nationalité n'aurait donc qu'une signification géographique, une importance quant à l'état-civil, et nullement quant au type et quant à l'âme ? C'est le lieu qui crée l'individualité. Il est piquant que la science la plus récente conclut comme le vieux rêve des poètes à cette unique vérité de l'amour du clocher.

Locomotion — Le Patriote, 14 juin 1898

On connaît le mot célèbre du Gascon : « Il y a tant de poissons dans la rivière qu'il n'y a plus d'eau. » On pourra dire bientôt de Paris : « Il y a tant de véhicules qu'il n'y a plus de piétons. » Ceux-ci n'oseront plus s'aventurer, à cause surtout du plus récent véhicule, le plus dangereux de tous, l'automobile, dont la vogue est déjà immense. Cette semaine, va s'ouvrir une exposition d'automobiles. Il en est des espèces variées, parmi lesquelles la « pétrolette » est principalement en faveur, un véhicule très bas, à plusieurs places, à la course cahotée, mais qui file avec une vitesse vertigineuse. Et cela suffit, paraît-il. Qu'importe qu'il soit laid. La locomotive aussi, fut, d'abord, trouvée laide.

Et, en effet, même Victor Hugo, dans des notes de voyages, parues en livre posthume, a consigné ses impressions désagréables à la vue du premier convoi. Chose curieuse : son voyage de début eut lieu sur la ligne de Malines à Anvers¹⁵⁴, le premier chemin de fer inauguré sur le continent. Et il trouva affreuse la machine nouvelle : « L'utile tout sec, dit-il ; jamais le beau. Quant à moi, on me donne Watt tout nu ; je l'aimerais mieux habillé par Benvenuto Cellini. » Ce n'est pas le beau, non plus, que l'automobile et la pétrolette, et ce n'est guère l'utile, le plus souvent ; plutôt une machine de désœuvré et de luxe (puisqu'elle coûte encore plusieurs milliers de francs) servant dans Paris à écraser des passants et à encombrer les rues. Nos pauvres rues, qui seront bientôt inaccessibles aux piétons, interdites à toute promenade !

L'encombrement date de loin : multiplication inutile des fiacres, des omnibus, des tramways ; puis sont venus les tramways électriques à plusieurs voitures, de véritables convois déshonorant les avenues. Et les bicyclettes, donc ! Paris n'est plus fin de siècle, mais fin de cycle, comme l'a dit une revue de fin d'année. Qui l'aurait cru quand Désaugiers plaisantait en une de ses chansons le vélocifère de de l'an XII et que la *draisienne* (première forme de la bicyclette) était expérimentée pour la première fois en 1818 au Jardin du Luxembourg par un baron allemand, son inventeur, qui s'appelait de Drais, et dont le *Journal de Paris* disait à cette date : « Le vélocipède est bon tout au plus pour faire jouer les enfants dans un jardin. »

Aujourd'hui, il y a un Grand Prix Vélocipédique, fondé par le conseil municipal et qui se court chaque année, comme le Grand Prix hippique. M. Félix Faure l'honore de sa présence. Il ne manque au Président, pour mener sa popularité à l'apogée, que d'y arriver « en pneu », avec le grand cordon de la Légion d'honneur sur la vareuse et la culotte. Il serait porté en triomphe, plus populaire même que naguère le général Boulanger sur son fameux cheval noir. Le « cheval du pauvre », comme on a appelé la bicyclette, est bien le véhicule d'une démocratie, et c'est pourquoi il s'éleva de telles clameurs quand le Parlement, à propos d'impôts nouveaux, eut l'idée de frapper les vélocipèdes en même temps que les pianos et les livrées.

154 En réalité, Bruxelles-Malines en 1835.

M. Michon s'y opposa avec vaillance, ce député déjà rendu original par son entêtement à refuser de voter chaque année le budget de l'instruction publique où figure la subvention à l'Opéra dont il ne voulait pas à cause du corps de ballet, donnant cette raison imprévue : « J'aime mieux la sueur du peuple que la sueur des danseuses. »

La sueur du peuple, c'était la protection aux travailleurs, et aussi aux cyclistes. Il agissait moins d'ailleurs par raisonnement que par reconnaissance. Cycliste lui-même, ayant fait à vélo de nombreuses tournées électorales durant plusieurs années, il avait dû chaque fois son élection à la chance d'être meilleur cycliste que le candidat conservateur.

Pourtant la vélocipédie n'est pas seulement démocratique. Des artistes et des écrivains ont dit que, par elle, « une nouvelle joie était trouvée ». Et même elle est aristocratique.

Il y eut un moment d'hésitation de la haute société, vite rompu quand, un jour, le nouvel ambassadeur d'Angleterre, lord Dufferin, succédant à lord Lytten apparut au Bois de Boulogne, à bicyclette, suivi du personnel de sa légation, pédalant aussi. Depuis, il y a même des sections vélocipédiques dans les plus grands cercles, à l'*Epatant*, à l'*Omnium*, et, comme ces clubs sont toujours d'accès assez fermé et difficile, ceux qui rêvent d'y appartenir et y craignant un échec au ballottage, tachent du moins d'entrer dans leur section vélocipédique. C'est une façon de se faire accueillir par l'escalier de service.

Pour l'automobile et cette dernière invention qu'est la pétrolette, c'est le sport, actuellement, de tous nos gentilshommes vraiment dans le train. Surtout que la duchesse d'Uzès, baromètre de l'actualité, des modes et du modisme, vient de passer son examen de conducteur d'automobile, c'est-à-dire son examen de mécanicien devant le jury d'ingénieurs qui fonctionne à cet effet. Nul doute qu'elle ne soit suivie dans cette voie par tous les grands noms de la jeunesse française.

Déjà il y a un *Annuaire de l'Automobile Club de France*, qui est presque un Almanach Gotha. Pensez donc : passer un examen, quand on n'en passe jamais ! Ce sera le diplôme de ceux qui n'en ont pas, précieux diplôme, à ajouter à ses papiers de famille, à ses titres de noblesse. Avoir été déclaré apte à veiller sur une tige de piston, tourner une manivelle, faire cracher une soupape ! On ne peut pas toujours aller aux croisades.

La duchesse d'Uzès a passé l'examen pour la conduite des voitures à moteurs. La jeunesse aristocratique passe, toute, le même examen, non plus pour aller à Jérusalem, mais *pour n'aller nulle part*. Ceci est bien la caractéristique de notre temps agité. On va pour aller, pour aller vite, surtout. Ivresse et volupté de la vitesse ! Manie de déplacement et de locomotion ! Encore si cela ne nuisait à personne. Mais les examens ne prouvent rien, ne garantissent rien, pour ces nouvelles voitures à moteur qui volent, bondissent, sont fantasques, impressionnables ; un faux mouvement, une distraction les culbutent aussitôt parmi leur course désordonnée... Et, dans Paris, ils enlèvent définitivement — après les fiacres, omnibus, bicyclettes, tramways électriques et à vapeur — toute sécurité pour les malheureux piétons de plus en plus menacés, traqués, écrasés. Il ne restera plus à ceux-ci qu'à rester chez eux en méditant, pour se consoler, le conseil de sagesse de Pascal : « Tous les malheurs proviennent de ce que les hommes n'ont pas pu rester tranquillement assis dans leur chambre. »

La guillotine — Le Patriote, 20-21 juin 1898

La guillotine de Paris est actuellement sans domicile. Il s'agit évidemment d'un domicile nocturne, car, durant le jour, elle est à l'abri dans des bâtiments officiels, et elle ne sort que la nuit. Auparavant, c'est en place de la Roquette qu'on pouvait la trouver, près de la prison du même nom, à l'endroit où cinq pavés spéciaux, larges et lisses, indiquaient sa place habituelle. Or, la prison où l'on enfermait les condamnés à mort pour les envoyer à la guillotine moyennant un bref trajet, va être démolie. Il s'agissait donc, près d'une autre prison, de trouver un nouvel emplacement pour la guillotine.

C'est ici que les difficultés commencèrent. On hésita, chercha, trouva. On l'aurait installée dorénavant dans le faubourg Saint-Jacques, au boulevard Arago ; mais voici que tous les habitants du quartier protestent, se récrient, signent des pétitions, des adresses. Chacun veut bien qu'on exécute encore les assassins, mais ailleurs, en d'autres lieux, loin de chez soi. On admet la peine de mort mais on ne veut pas voir la guillotine. C'est un peu à cause des scènes auxquelles donnent lieu les exécutions capitales. Comme on n'en sait jamais la date exacte, elles attirent durant plusieurs nuits, dans le quartier où elles ont lieu, une tourbe étrange, bizarre, infâme souvent, la lie de la population, qui y mène grand bruit et grand scandale.

C'est à cause de cela que les paisibles habitants de chaque quartier protestent et s'affolent à l'idée qu'on installerait la guillotine sur quelque place de leur voisinage. Car, pour le reste, ils ne sont pas autrement sensibles, paraît-il, pour les condamnés, ni partisans de l'abolition de la peine de mort. Cette vieille question qui passionna tant l'époque romantique, fit prononcer par Lamartine des harangues enflammées, et écrire par Hugo son *Dernier jour d'un condamné*, ne retombe plus en discussion aujourd'hui. La plupart, ici, en tiennent pour l'opinion que résuma avec esprit Alphonse Karr : « Que messieurs les assassins commencent. »

Or, à Paris, plus que jamais, les assassins ne paraissent pas décidés à nous faire grâce. Justement cette semaine, trois abominables assassinats — et des assassinats doubles, c'est-à-dire d'un enfant en même temps que la mère — ont été commis, sans compter la condamnation à mort de l'anarchiste Etiévant¹⁵⁵ qui tira des coups de revolver sur deux gardiens de la paix et menaça d'assassinat tout le poste de police. Voilà une série d'exécutions en perspective dont la plupart des condamnés sont tout jeunes ; car les assassins d'aujourd'hui se recrutent parmi les adolescents, cent mille rôdeurs de vingt ans, en guerre contre la société, paresseux, débauchés, décidés à ne point travailler, vivant résolument de vols, d'agressions, de crimes. C'est des grandes capitales comme Paris surtout qu'il est vrai de dire : « Les villes sont semblables aux forêts et il n'est pas difficile d'y retrouver les bêtes féroces. »

Il semble donc que la société ait besoin, ici, afin de se protéger, de la guillotine qui, certainement, pour cette grandissante armée du vice, est un *épouvantail*. Et d'aucuns pensent

155 Georges Etiévant (1865-1900) : anarchiste individualiste partisan de la propagande par le fait. Mort au bagne.

que si elle peut avoir cette influence de l'exemple terrible, elle aurait dû ne pas elle-même abdiquer peu à peu, se réduire, devenir un instrument exigü, humble, qui se cache pour ainsi dire, comme s'il avait honte. En ce moment où les habitants des divers quartiers la repoussent, il apparaît que c'est un peu sa faute et que son humilité la mena à ces humiliations. Elle manqua de crânerie. Autrefois les bois de justice étaient dressés sur une estrade. La machine de mort était bien en évidence. Le spectacle du châtiment s'offrait comme la leçon terrible qui hanterait à jamais la mémoire des assistants et les arrêterait si, un jour, l'idée du crime germait en eux. Mais peu à peu, il y eut de successives atténuations au spectacle rigoureux des exécutions. C'est sous l'Empire qu'on supprima la chemise rouge pour l'assassin et l'incendiaire, le voile noir pour le parricide.

Plus récemment, on a simplifié la mise en scène de la guillotine ; elle n'est plus installée sur une estrade, mais à même le pavé. Elle ne domine plus la foule. Les bois eux-mêmes sont tout réduits. C'est une machine sobre et petite, insignifiante en somme, n'était le couteau qui hypnotise tout de suite les regards des condamnés sortant de la prison et qui n'ont que quelques pas à faire pour arriver à ce que la langue populaire a appelé de ce nom curieux et sinistrement expressif : « la veuve ». Quelques-uns s'y dirigent chrétiennement, en baisant le crucifix et l'aumônier, mais la plupart ne visent qu'à être fanfarons et témoigner d'une dernière crânerie bien vaine.

*Aussi j'vais m'raidir pour marcher
Sans qu'ça m'émeuve,
C'est pas moi que j'voudrais flancher
Devant la veuve ;
J'veux pas qu'on dis' que j'ai eu l'trac
De la lunette
Avant d'éterniser dans l'sac
A la Roquette*

Ainsi chantait Aristide Bruant, barde attitré de ce Paris vicieux et terrible. Et, en effet, la plupart des assassins marchent à la mort comme dans un spectacle, devant ce qu'on a appelé le « Tout-Paris des dernières »¹⁵⁶, et parfois on les applaudit comme des acteurs. C'est ce qui arriva à l'exécution de Barré et Lebiez, deux complices exécutés le même jour. Ce dernier marcha si fermement qu'on cria sur son passage : « Bravo ! Lebiez ! »

C'est pour éviter ces scandales que la Chambre est saisie depuis longtemps d'un projet abolissant la publicité des exécutions capitales (mais il est douteux qu'il réunirait une majorité). C'est à cause des mêmes motifs que les tranquilles bourgeois s'opposent à l'installation de la guillotine dans leur quartier, ces mêmes bourgeois, peu braves en somme, et trop pusillanimes, qui maintenant proscrivent la guillotine comme ils proscrirent, il y a quelques années, le bourreau lui-même. C'était au temps des attentats anarchistes. Le pauvre

156 Il n'a pas été retrouvé trace de cette expression. Il pourrait s'agir du « Tout-Paris » qui n'assiste pas aux premières théâtrales mais bien aux dernières.

M. Deibler faillit aussi se trouver sans domicile, comme la guillotine l'est maintenant. Tous les propriétaires lui donnaient congé, refusaient de lui louer, parce qu'on aurait bien pu faire sauter la maison où habitait le bourreau, ce bon bourreau pourtant dont Villiers de l'Isle-Adam racontait qu'il se penchait avec douceur au suprême moment vers le condamné et lui murmurait (à la façon des dentistes), avant de faire glisser le couperet : « Soyez tranquille, je ne vous ferai pas mal ! »

Musées — Le Patriote, 1^{er} juillet 1898

On nous écrit de Paris :

Il n'y a peut-être aucune ville du monde qui ait autant de musées, et d'intéressants musées, que la ville de Paris. A chaque instant on y inaugure de nouvelles ailes, des installations complémentaires, comme on vient encore de le faire au musée Carnavalet, cette semaine. La raison peut-être des perpétuels accroissements et de la prospérité de ces musées, c'est le soin des pouvoirs — qu'il s'agisse de la ville ou de l'État — d'en confier la direction non point à des fonctionnaires, mais à des artistes et à des poètes.

C'est ainsi que M. Haraucourt¹⁵⁷ est à la tête du musée de sculpture du Trocadéro où sont exposés, en moulages, les plus beaux spécimens de la sculpture et de l'architecture françaises, des statues, des portails de cathédrales, des tombeaux. Au musée Carnavalet, c'est un peintre, M. Georges [*peu lisible*], à qui la direction fut confiée. Et dans les nouvelles salles qui viennent d'être inaugurées, on reconnaît de suite le goût d'un artiste, qui d'ailleurs a tout remanié, selon un classement et une ordonnance logiques, tout en complétant les collections existantes par de précieuses acquisitions. Ce musée Carnavalet est le musée de l'histoire de la ville de Paris. Et il serait à souhaiter que chaque ville, dans les provinces, s'occupât à son tour de se créer un musée municipal où son histoire locale serait racontée ainsi par des objets, des meubles, des images, des souvenirs ; Ce serait le complément des archives, et par conséquent un précieux appoint pour les historiens de l'avenir.

Ainsi, quant à Paris, il serait impossible à un historien de négliger ce Musée Carnavalet qui lui fournit des pièces et des documents importants. Par exemple, sur l'époque de la Révolution, on y trouve des portraits, des autographes, des insignes, des armes ; la collection de toutes les gazettes du temps, des faïences peintes, sans compter la salle de la Bastille qui est un trésor unique. Quelle collection aussi que tous les médaillons de David d'Angers¹⁵⁸, donnant les effigies des illustrations de la première moitié du siècle, et dans tous les genres : écrivains, hommes politiques, artistes, comédiens.

Le nouveau directeur nous a également reconstitué un Paris en images, c'est-à-dire toute une histoire peinte et dessinée par les Raguet, les Cochin, des rues et des maisons parisiennes, avec la chronique du sol et des pierres, leurs généalogies et leurs vicissitudes. Ces admirables collections ont d'autant plus de charme séculaire et de grâce surannée qu'elles sont vues dans cet admirable palais qu'est l'hôtel de Mme de Sévigné, toujours intact, devenu ce musée. On y sent vraiment comme l'odeur des siècles.

157 Edmond Haraucourt (1856-1941) : écrivain, compositeur, journaliste et auteur dramatique. Auteur du vers célèbre : « Partir, c'est mourir un peu. »

158 David d'Angers (1788-1856) : sculpteur et graveur-médailleur.

Et il n'y a pas que le Musée Carnavalet — outre le Louvre et Cluny qui seuls sont connus des étrangers — mais une foule d'autres Musées récents que des générosités privées ont créés. Par exemple le Musée Guimet où l'on vient aussi cette semaine d'ouvrir des salles nouvelles et qui garde des collections d'Extrême-Orient très curieuses. Les origines de ce Musée furent mauvaises. Parce qu'il contenait, parmi des objets d'art indiens et chinois, des bronzes, des céramiques, des ivoires, un certain nombre de divinités, le gouvernement d'alors, présidé par M. Ferry, promit des subsides et faveurs à condition d'appeler le Musée nouveau, le Musée des religions. Manie sectaire qui paraît bien plaisante, aujourd'hui, surtout que sitôt le ministère disparu, le Musée reprit le nom de son fondateur et ne se donna plus que pour ce qu'il est : une collection précieuse de l'art de l'Extrême-Orient, annexe du Louvre qui n'a pas en nombre des salles chinoises et japonaises, pour continuer les salles Dieulafoy ou les salles d'antiquité égyptienne et assyrienne.

Un musée nouveau, dont la vogue tout de suite semble immense, est le château du duc d'Aumale à Chantilly, légué, comme on sait, à l'Institut et qui vient d'être ouvert au public. La foule est si considérable qu'on ne peut la laisser pénétrer que par fournées. C'est que, d'abord, il y a là des collections inappréciables en tableaux, estampes, meubles, livres, bibelots, souvenirs de tous genres, une reconstitution matérielle pour ainsi dire de tout un morceau de l'histoire de France. Le duc d'Aumale était né collectionneur puisque tout jeune, avec le peu d'argent que l'économiste reine Marie-Amélie¹⁵⁹ donnait à ses fils, il acheta au Palais-Royal ces précieuses lithographies de Raffet et de Charlet qui sont aujourd'hui parmi le plus intéressant du trésor qu'il a laissé dans son unique collection d'estampes.

Déjà alors il était aussi *cocardier*, tel qu'il apparut sans cesse dans la suite et à tout occasion. Il n'avait tenu sans doute à faire partie de l'Académie que parce qu'elle était française. Et il l'avoua lui-même quand, dans les dernières années de sa vie, il intervint vivement dans une discussion à propos d'un prix académique qu'on voulait décerner à M. Raoul Frary pour son ouvrage : le *Péril national* tout en ayant peur de le couronner parce qu'il était animé d'un amer sentiment ou ressentiment patriotique. « Couronnons-le avant tous les autres, dit le duc d'Aumale, parce qu'il nous parle de la France et parce que nous sommes l'Académie française. » Cela est digne du sentiment de cette reine de France dont on peut voir dans les collections de Chantilly, le célèbre psautier royal — pièce unique ! — sur la première page duquel elle écrivit, un jour de peine, ce seul mot d'orgueil et de consolation : « Bouvines ». Cela est digne également du duc-soldat qui écrivit dans ce château sa belle *Histoire des princes de Condé* dont il se plaisait à lire lui-même quelque chapitre à ses hôtes après un dîner intime.

Tout est resté intact, aujourd'hui et il semble, dans l'antique palais, que le maître est seulement absent. Et c'est pourquoi la foule est nombreuse ici. Outre l'attrait des collections, il y a celui de rentrer pour ainsi dire dans une vie qui fut glorieuse et qui se continue. Rien n'est plus émouvant que ces demeures d'un mort devenues un musée. Le duc d'Aumale a réalisé ce vœu intime de se survivre. Ainsi. Meissonier l'avait rêvé aussi, pour son hôtel de la place

159 Marie-Amélie de Bourbon (1782-1866) : épouse du roi Louis-Philippe.

Malesherbes, à convertir en musée de son œuvre et de son nom. Et les admirateurs de Victor Hugo, pour l'hôtel où il mourut et qu'on aurait voulu laisser intact.

En tous cas, cette multiplication des musées et l'empressement que le public leur témoigne, est un bon signe. Signe de culture, d'ennoblement¹⁶⁰ populaire, car les vandalismes dérivent souvent des ignorances, et dans le poème où Victor Hugo nous montre, durant l'*Année terrible*, un pâle voyou qui veut mettre le feu au Louvre, il lui fait répondre à la voix de progrès, de conscience et de justice qui l'interpelle : « Je ne sais pas lire ! »

160 Coquille probable : « ennoblissement ».

Villégiatures — Le Patriote, 3 août 1898

On nous écrit de Paris :

« Paris est vide ! » C'est le cliché que les chroniqueurs ressassent invariablement à ce moment-ci de l'année. Il peut paraître excessif pour une ville qui n'en garde pas moins de deux millions d'habitants, continuant leur besogne et leurs affaires. En réalité, la masse immense demeure. Seuls les riches s'en vont, et leur départ n'est pas pour modifier sensiblement la physionomie ordinaire de la grande ville. Ce qui prouve une fois de plus la vérité de cette boutade échappée un jour à Don Pedro, feu l'empereur du Brésil, qui aima beaucoup Paris, y vint souvent, et disait : « Ce qu'on appelle le grand monde est bien petit. »

C'est ce grand monde qui, de Paris, émigre chaque année à la campagne, aux bains de mer, aux villes d'eau, à l'étranger, quoi qu'il faille reconnaître que les Français d'ordinaire voyagent peu à l'étranger. C'est que la France est si variée. Il n'y a pas de pays qui offrent une pareille diversité de sites et de climats, depuis les plages riantes, de la Manche ou, grandioses, de l'océan, avec l'accompagnement pittoresque du pays normand ou breton, jusqu'aux plaines calmes de la Loire, aux gorges sauvages des Vosges, aux terrains fauves de l'Auvergne, aux splendeurs de la Provence et du Dauphiné, c'est-à-dire, des grèves, des montagnes, des rochers, des lacs, des prés, toute la diversité de la nature, qui délasse et guérit des villes. Aussi la villégiature tend-elle de plus en plus à se démocratiser.

Déjà on a fondé l'œuvre des vacances au grand air pour les petits. Ceux qui dirigent les écoles municipales de Paris consacrent une partie de leurs ressources à envoyer au mois d'août un certain nombre d'enfants pauvres en villégiature à la campagne. Ce qu'on fait pour les petits, dans le peuple ne pourrait-on pas le faire pour les grands ? Il est impossible de demander le voyage gratuit. Mais l'Etat, les communes pourraient intervenir pour faire voyager le peuple aussi, donner des subsides, créer des « bons de voyage », comme il y a des bons de pain. Car le voyage nourrit l'esprit, moralise, élève l'âme par la beauté des grands spectacles de la Nature.

On va de plus en plus dans cette voie et les administrations des chemins de fer y aident, ne fut-ce que par la facilité de leur billet circulaire, trains de plaisir, tarifs réduits, qu'annoncent présentement sur nos murs, toutes sortes d'affiches provocantes, paysages bleus, mers fraîches, où s'ébattent des baigneurs, châteaux historiques. Seuls quelques-uns regimberont à ce goût moderne de la villégiature et ne quittent pas la ville. Ce fut le cas de Banville¹⁶¹, qui était un très jaloux et exclusif Parisien et ne voyagea jamais. Nous l'entendons encore, avec sa voix aiguë et chantante, nous dire un jour : « On m'assure que le meilleur du voyage est le retour. Je suis toujours celui *qui est revenu*. »

161 Théodore de Banville (1823-1891) : poète, dramaturge et critique dramatique.

Le président de la République¹⁶² n'est pas de cet avis, et il s'octroie des villégiatures variées, d'abord au Havre, où il possède une villa. C'est là qu'il est né, fut commerçant, commença sa fortune. Il aime séjourner, triompher devant ses concitoyens. Plus tard, à l'époque de la chasse, il s'installe dans l'un de nos palais nationaux, tandis que Carnot préférait Fontainebleau, à cause des célèbres carpes de l'étang, prétendit un jour Villers de l'Isle-Adam, et parce qu'en un temps où tout est falsifié, où Rothschild lui-même ne pourrait pas obtenir à un prix d'or un beefsteak qui fut une vraie viande, et un pain qui fut de vrai blé, du moins le président mangerait la seule chose qui fut encore authentique et naturelle : les carpes de Fontainebleau ! Mais il n'y a pas que les présidents de la République pour occuper des châteaux. Nos grands artistes arrivés en habitent aussi, qui sont leur bien, par exemple M. Sardou à Marly, qui a multiplié les merveilles depuis les sphynx de l'Entrée, son fameux cèdre du Liban, rapporté il y a trente ans dans son chapeau, jusqu'aux tapisseries, statues, meubles et bibelots uniques de l'intérieur.

Presque tous les écrivains ont ainsi une maison des champs, plus ou moins luxueuse, où ils vont s'installer l'été, aux environs de Paris, et travailler, plutôt qu'ils ne voyagent. C'est M. Sarcey à Nanterre, M. Theuriet à Bourg-la-Reine, dont il est le maire, sans compter les deux maisons rivales de naguère : Médan, où régnait M. Zola et Champrosay, de l'autre côté de la Seine, ou régnait Alphonse Daudet.

Quant à nos hommes politiques, ils n'ont point ainsi de villégiature fixe. La plupart emploient les vacances à circuler dans leur département, affermir leur situation, visiter les électeurs, ou bien encore à faire des cures, que leur vie tumultueuse nécessite. Ainsi M. Deschanel, le nouveau président de la Chambre, est à Luchon, la gorge déjà fatiguée par ses fonctions. M. Hanotaux fait présentement sa cure annuelle de Vichy. Car, parmi toute cette variété de villégiatures françaises, il ne faut pas oublier les villes d'eau, innombrables aussi et qui s'offrent pour toutes les sortes de maladies : Vichy, Contrexéville, Plombières, Vittel, Aix, Royat, Lamalou, Mont-Dore, vingt autres sources célèbres depuis les Romains et qui ne sont pas des moindres richesses de cet admirable sol français. Si efficaces, qu'il suffit d'y goûter à peine, si on peut en croire le récit de ces deux officiers envoyés à Vichy par le major du régiment à cause de leur foie détraqué par un séjour aux colonies, ils en revinrent guéris et n'avaient pris de l'eau, prétendaient-ils, qu'une seule fois, le dernier jour et dans leur absinthe !

162 Félix Faure.

Le règne de la bière — Le Patriote, 8 août 1898

Dans les innombrables notes, renseignements et documents publiés sur Bismarck, on a pu lire entre autres que lui, le grand buveur, déplorait l'usage de la bière et de voir ses compatriotes « brouiller leur cerveau » avec ce breuvage. Selon lui, elle rendait les hommes stupides, paresseux.

A ce compte-là, on pourrait croire que c'est lui à qui il faut attribuer cette introduction et cette multiplication de la bière en France. Nouvelle invasion allemande, grâce à la bière, et qui, selon Bismarck, devait être pire en s'attaquant au cerveau français. Quoi qu'il en soit, le règne du vin et de l'absinthe et autres apéritifs décline de plus en plus.

En ces jours de chaleur, surtout, on peut se rendre compte que la bière triomphe unanimement. Même les anciens cafés ont disparu, dans cette révolution du goût, l'ancien café français, tel qu'on le voyait tout au long de la ligne des boulevards, le café blanc et or comme Tortoni, le café Riche, le café Procope sur la rive gauche, qui correspondait si bien au vin, aux boissons claires, à la clientèle choisie et fidèle. Aujourd'hui, tous ces cafés, l'un après l'autre, furent transformés en brasseries dont les bois sont sombres, les meubles de chêne sont en harmonie avec la bière lourde et brune. L'ancien genre français a disparu.

C'est partout des tavernes et brasseries genre allemand ou, plutôt, genre cosmopolite. On a l'impression d'être dans des buffets de gare, où s'entasse une foule pressée, et qui s'ignore. Il n'y a plus les cafés où l'on cause, « ces salons de ceux qui n'en ont pas », comme disait Gambetta, au temps où il éblouissait les habitués du café Procope par ses improvisations éclatantes. D'ailleurs, il n'y a plus d'habitues nulle part, mais des consommateurs partout.

C'est-à-dire que tout le monde est éparé. Les écrivains, les artistes, les célébrités n'ont plus de lieu de rendez-vous. Le boulevard, qui, naguère, était une chose très parisienne, a disparu du même coup. On n'y trouve plus aujourd'hui que des provinciaux et des étrangers, remplissant les brasseries, à la place des anciens cafés où se retrouvaient des Parisiens. On a vraiment le sentiment d'une invasion. Cela est venu avec la bière.

Où est le temps où les étrangers de passage, les Allemands surtout et les Belges éprouvaient un renoncement dans leurs habitudes et toute une petite souffrance à ne trouver nulle part de bonne bière et même aucune bière ? C'est une bière nommée Fanta qui commença, ici, la révolution d'une bière de fabrication française qu'on trouvait dans un petit café voisin de l'Opéra, lequel ne tarda pas à voir des succursales. Les expositions universelles — on ne l'a guère observé — ont surtout contribué à acclimater la bière dans Paris, même et surtout la bière allemande, cette Munich qui aujourd'hui se débite dans des proportions colossales en des tavernes et des brasseries, toutes pareilles à celle d'Auerbach, à Leipzig, où fréquentaient les étudiants de Goethe au temps du docteur Faust.

Déjà Gavarni avait prévu ce qu'il appelle « une toquade de vieilleries », ce bric-à-brac d'antiquaire qui est le genre de nos récentes tavernes et brasseries. Mais le décor importe peu à la plupart. Le goût de la bière s'est répandu. On aime maintenant la bière pour elle-même.

Et puis il faut convenir aussi que c'est une question de prix. Le tarif des consommations dans ces anciens cafés français, blanc et or, était très élevé. Tous ces curaçao, kirch, absinthe ou vins, avec ou sans eau, coûtaient 20 ou 25 sous, tandis que le bock à 6 sous constitue une différence énorme, une dépense vraiment modérée. Il est d'accord avec ses mœurs démocratiques. C'est si vrai que la moindre élévation de ce prix dérangerait tout un équilibre. On le vit bien quand M. Méline¹⁶³, il y a quelques années, voulut créer de nouveaux tarifs douaniers, frapper de 9 francs notre hectolitre à l'entrée, la bière étrangère. Encore un peu, on avait un incident boulevardier, par émeute de consommateurs ! Pensez donc ! C'était un droit exorbitant, qui augmentait chaque bock de deux centimes et, comme le liard n'est plus dans la circulation ici, le bock, du coup, se serait vendu sept sous au lieu de six. C'était intolérable, puisque tout le monde aujourd'hui boit des bocks.

Tout le monde — sauf le peuple. C'est un détail bien curieux et bien caractéristique : le peuple reste fidèle au vin, le vin de France, la boisson de la race, ce « petit bleu » chanté par Panius, toujours aimé, à la chopine ou au litre. Pas de bière. Il n'y a aucune brasserie dans les quartiers populaires. Il semble que le peuple soit intact, et que cette horreur pour la bière ne soit qu'une forme de l'instinct, une résistance à toute invasion étrangère.

A part le peuple, le règne de la bière est unanime dans Paris. Et, comme si les innombrables brasseries ne suffisaient pas encore aux consommateurs assoiffés et pressés, on vient d'ouvrir ces jours-ci, au boulevard des Italiens, (pour des consommateurs plus pressés encore, sans doute) une sorte de Bar-Express où il n'y a ni chaises, ni tables, ni garçons — c'est-à-dire qu'on trouve au long des murs des appareils automatiques comme ceux des gares fournissant des bonbons et du chocolat moyennant une pièce de dix centimes à introduire dans une fente de tirelire.

Ici on en glisse trois, et il vous coule immédiatement un bock mousseux. C'est le même prix, mais il y a l'économie du garçon, et on n'attend pas. O Siècle rapide, siècle de la vapeur et des mécaniques ! Boisson vous arrivant d'elle-même, sur un geste ! Ce Bar-Express avait été prévu par un poète (les poètes sont des devins, disaient déjà les Anciens), cet ironique Emile Goudeau qui naguère exigeait des propriétaires parisiens, en même que le gaz et l'eau — l'absinthe à tous les étages.

163 Jules Méline (1838-1925) : homme politique de la gauche républicaine, président du Conseil de 1896 à 1898. Défenseur du monde agricole, il met en place en 1892 des mesures protectionnistes pour les produits agricoles (Tarif Méline). Source : Wikipédia.

L'envers de la civilisation — Le Patriote, 23 août 1898

On connaît cette profonde remarque de Rivarol que les extrêmes civilisations sont toutes proches de la barbarie comme les métaux les plus brillants le sont de la rouille. Il semble que jamais on n'en ait eu plus de preuves qu'en ce moment. Les spectacles de cruauté publique ou privée abondent. A chaque instant, un incident ou un crime éclate qui atteste, chez la foule ou chez des individus, des instincts brutaux, une insensibilité qu'on croyait n'appartenir qu'à la barbarie ou aux pires décadences. N'est-ce pas, en effet, un spectacle de Bas-Empire, horrible comme une page rouge de la fin de Rome, que cette course vélocipédique de 72 heures, sur laquelle on ne saurait assez revenir, car elle est un des symptômes les plus inquiétants de l'état de nos mœurs !

Qu'un industriel cynique ait imaginé, pour achalander son vélodrome, cette barbarie sans nom d'une course qui devait durer 72 heures consécutives, soit ! Encore que ce fût horrible, ces journées entières à pédaler, sous un soleil de canicule, sur une piste dont le ciment chauffé à blanc renvoyait, en la décuplant, la chaleur. Qu'il y ait eu de pauvres diables pour accepter ce jeu insensé, soit encore ! Ils étaient tentés par la prime de 2,500 francs, et plusieurs n'avaient pas le sou dans leurs poches, quand on les ramassa exténués et mourants ; ils n'avaient pas dîné depuis des jours, paraît-il.

Tout cela, c'est la misère des grandes villes, et chose quotidienne. Mais, ce qui est vraiment affreux et significatif, quant aux fonds de cruauté toujours latents dans les foules, c'est l'attitude du public devant ce scandaleux spectacle.

Lombroso¹⁶⁴, le grand criminaliste italien, a parlé dans un de ses ouvrages de ce qu'il appelle le « crime des foules ». Celles-ci en arrivent à commettre soudain des actes de violence et de barbarie qu'aucun de ceux qui les composent n'oserait assumer individuellement, et il cite à ce propos des exemples comme certains incendies allumés en Russie par des foules, etc.

Il y a là un phénomène physique. Les foules dégagent peut-être une électricité, par la rencontre d'éléments exaltés ou contraires. Ainsi la rencontre des nuages, d'où jaillit le tonnerre. Comment expliquer autrement l'attitude de cette foule parisienne à ce nauséabond spectacle de la course de soixante-douze heures, plus cruelle que les jeux du cirque d'autrefois ?

Les malheureux vélocipédistes tournaient affolés, hagards, suant, aveuglés, exténués, depuis des journées, d'un mouvement devenu automatique et aveugle. Chaleur cuisante, cris, hourvari. On ne distingue plus l'homme de la machine. L'homme lui-même se sent machinal. Il ne voit plus, n'entend plus. Sa cervelle cuit, ses sens se déforment. Les accidents commencent, se multiplient. Les coureurs, l'un après l'autre, roulent à ras de leur machine.

164 Cesare Lombroso (1835-1909) : fondateur de l'école italienne de criminologie. Auteur de *L'homme criminel* (1876). Son œuvre annonce les théories fondées sur la race avec tous les développements politiques que Rodenbach ne pouvait pas imaginer.

L'un est expirant, le souffle éteint, gisant comme une épave ; l'autre est fou, grimpe dans les arbres, pousse des cris d'animaux. La course continue, parmi la piste du vélodrome où les lampadaires à air comprimé brûlent comme des torches de naphte, font leur bruit sinistre d'eau sur un écueil.

Fêtes de la décadence, où toutes les odeurs de la sueur humaine, du vice, des liqueurs frelatées, des essences suspectes, monte comme un encens maudit vers les pures étoiles.

Or que sait la foule ? cette foule parisienne qui, en temps ordinaire et au point de vue individuel, est policée, polie, délicate, sentimentale, charitable, donne aux mendiants, ne peut pas voir souffrir, a le culte des tombes ? Aujourd'hui elle est folle sans doute. La voilà hurlante, frénétique, intraitable, inexorable. Elle a parié pour la course. Il faut que la course continue. Et chaque fois qu'un des malheureux vélocipédistes, exténué, tombe ou renonce, elle s'élançait, crie, tempête, bouscule ; aussitôt le coureur est saisi, massé, bichonné et remis en selle de force ! C'est le crime des foules, dont parle Lombroso.

Et ce n'est pas seulement un cas isolé. Au même moment, sur le terrain de la catastrophe de Lisieux¹⁶⁵, parmi les wagons éventrés, les blessés gémissants, les morts lamentables, du sang et mille débris, les autres trains, suivant le train déraillé, furent arrêtés. Eh bien ! les voyageurs de ces trains se ruèrent en masse, firent presque une émeute, se battirent sur la voie encombrée, prirent d'assaut le train de secours destiné aux blessés, qu'ils voulaient se voir attribuer, afin d'arriver à temps aux courses de Trouville.

En même temps, dans le Midi, parmi les fêtes des Cadets de Gascogne, à Nîmes, avait lieu, encore une fois devant une foule délirante, un de ces sanguinaires et répugnants combats de taureaux, où on s'extasia à voir Guerritéro ou Massantini, et les picadores, multiplier les banderilles affolantes ou l'estocade téméraire. L'autorité eut beau intervenir maintes fois. Le peuple veut et prie ses combats de taureaux. Il s'amuse aux chevaux éventrés, aux entrailles pendantes, aux combattants toujours menacés. Il a le goût du sang. La cruauté veille en lui, comme une bête immémoriale que rien n'apprivoise ni ne civilise.

Du reste comment s'étonner que les foules dégagent ainsi comme une odeur de cruauté, quand on voit, chez certains individus, remonter des fonds de duretés pires que la barbarie et que l'animalité. Tout Paris en ce moment est bouleversé, ému jusqu'aux entrailles, par plusieurs scandaleuses affaires de séquestration et de martyres d'enfants, qui viennent de s'ébruiter simultanément. Une petite fillette de onze ans s'est jetée par la fenêtre après avoir été enfermée durant deux années dans une chambre obscure et fétide ; encore croit-on que ce sont peut-être ses parents dénaturés eux-mêmes qui l'ont précipitée sur le pavé de la cour. En même temps, un père précipitait ses deux fillettes dans les fossés des fortifications, où elles se sont brisé les membres et tuées. Et hier est mort un nouvel enfant martyr, un enfant de cinq ans, Georges Desjarvins, que son père et sa mère ont persécuté, laissé sans nourriture, roué de coups et qui en est mort.

Nous en sommes au crime des parents ! Monstrueuse cruauté qui n'est pas seulement celle des vélodromes ou des arènes de taureaux. Le crime des foules est dépassé par celui des individus. Oh ! crime contre la nature ! Martyriser l'enfance, la chair de sa chair ! Le voilà, l'envers des

165 Catastrophe ferroviaire qui s'est produite le 15 août 1898.

civilisations ! Cruautés unanimes et monstrueuses ! Et dire qu'on a inscrit, sur tous nos monuments, en pompeuses majuscules, le beau mot mensonger : « Fraternité », quand jamais les hommes n'ont paru plus durs les uns aux autres et plus insensibles à toute pitié. Ce n'est pas sur les murs qu'il fallait inscrire le mot divin. Le christianisme, lui, l'avait écrit dans les cœurs et, alors, il régna vraiment, abolit les spectacles cruels, adoucit les mœurs, enseigna la charité réciproque... Il est temps qu'on restaure la Fraternité dans les cœurs, ainsi que le christianisme l'avait fait, si on ne veut pas une fois de plus que la cruauté latente des hommes se déchaîne, que la civilisation des grandes villes retourne à la barbarie, comme disait Rivarol.

Paris qui change — Le Patriote, 6 septembre 1898

Paris est en proie aux architectes. C'est une manie moderne de bouleverser sans cesse les grandes villes, d'en modifier les alignements, d'en changer les quartiers, de ruiner sans trêve et sans raison leur beauté, qui est souvent l'œuvre du temps. Les villes ne naissent pas toutes belles. Elles le deviennent. Les siècles établissent l'ordre des rues, l'harmonie des maisons et des monuments, la patine savoureuse. Alors, pourquoi ces incessantes modifications que des nécessités de progrès et de circulation n'exigent pas ?

On change pour changer et parce que, si tout était maintenu en état, les architectes seraient mécontents. Or, les architectes sont influents. Et c'est le secret des administrations municipales et gouvernementales, des commissions, des jurys, des fonctionnaires. Il faut voter des travaux afin que les crédits circulent et que beaucoup en bénéficient. Cela serait supportable, si le résultat n'était pas toujours la destruction iconoclaste de ce qui a fini par être beau, malgré les hommes, et grâce à la patiente action des siècles. Voyez, par exemple, l'incomparable ligne des quais, au long de la Seine. C'est un des plus beaux paysages de ville qui soient au monde.

Madame de Staël y songeait sans doute, quand, exilée, elle regrettait avec amertume « son cher ruisseau de la rue du Bac ». Et cette esthétique des villes n'est pas qu'agréable ; elle est utile et féconde. On peut dire que les belles villes forment des belles âmes. Et, pour ces quais de la Seine dont nous parlons, qui peut dire qu'ils n'ont pas contribué à former le talent harmonieux de M. Anatole France¹⁶⁶ qui y est né et y grandit. Son talent leur ressemble, car, eux aussi, ils ont un caractère si français, et d'ancienne France, avec les lignes pompeuses et les colonnades du Louvre, des tours lointaines, Notre-Dame, le fleuve agile et noble, les demeures historiques sur les deux rives, et jusqu'à ces étalages de bouquinistes, nuance d'érudition dans ce cérémonial.

Eh bien, parmi ce décor du passé, quelle anomalie inconcevable qu'une gare de chemin de fer tout à coup plantée ? C'est cependant ce qu'on accomplit en ce moment. Sur l'emplacement de l'ancienne Cour des Comptes, incendiée durant la Commune, mais dont les ruines noircies, envahies par une végétation sauvage, gardaient là une gravité de cimetière, on est occupé à bâtir une nouvelle gare d'Orléans¹⁶⁷.

Nous aurons là au milieu des monuments séculaires, une affreuse bâtisse administrative. Et le mouvement des trains, des voyageurs, des fiacres, des camions, tout le bruit moderne, au long d'un quai qui fut longtemps d'une gravité nostalgique, à cause des souvenirs ! On y lisait, sur des plaques, des inscriptions commémoratives. Ici le poète Gilbert habita. Là, Voltaire mourut, dans cette maison qui fait l'angle de la rue du Bac. A l'autre angle, était le fameux

166 Anatole France (1844-1924) : écrivain et critique littéraire considéré comme l'un des plus grands de l'époque de la Troisième République.

167 Gare du Musée d'Orsay qui prolongeait la gare d'Orléans, l'actuelle gare d'Austerlitz.

café d'Orsay, qu'on est en train de démolir. Que de fastes disparaissent avec lui ! Ah ! s'il avait tenu un Mémorial ! M. Edouard Pailleron¹⁶⁸, depuis vingt ans, occupait le grand appartement du premier étage, où il donna ses dîners et ses soirées célèbres.

Alph. Daudet fit se passer, en ce café d'Orsay, [illisible] des scènes dramatiques d'un de ses romans les plus connus. N'importe ! les pioches opèrent. Toutes ces pierres fameuses sont aujourd'hui dans des tombereaux. La [illisible] des siècles est balayée. Et ces admirables quais de la Seine, un des [illisible] intacts legs du passé, vont perdre tout leur caractère. Même les bouquinistes, [illisible] et les boîtes de

[long passage illisible]

pour détruire les monuments séculaires, les promenades antiques, les rues du passé, et pour nous bâtir quelque horrible machine de leur invention. En 1889, nous eûmes déjà la Tour Eiffel, osant laisser sa laideur à côté de Notre-Dame, des Invalides, de la tour Saint-Jacques, de la Ste-Chapelle, de l'Obélisque — tout ce carquois de tours admirables se hérissant dans l'air de Paris. En 1900, nous aurons maintes constructions similaires : il y a déjà la Tour de 100 mètres qui est presque achevée, un vrai jeu forain, qui emportera la foule à cette hauteur, dans des cabines en tôle d'acier, suivant un mouvement rotatif. On édifiera divers « clous » de ce genre...

Et c'est pour cela qu'on bouleverse et ruine tant de beautés architecturales qui devraient être sacrées. Pourtant, le préfet de la Seine avait nommé, jadis, une commission permanente pour veiller à la beauté de la ville, qui comprenait, outre les fonctionnaires et les élus municipaux, des artistes célèbres. Que font-ils ? comment ont-ils laissé se consommer des vandalismes comme ceux des quais et des Champs-Élysées ? Hélas ! c'est peut-être la destinée des villes, aussi, d'enlaidir, de mourir peu à peu, et, comme Baudelaire l'observait, il est vrai que la « forme d'une ville change plus vite que le cœur d'un mortel. »

168 Edouard Pailleron (1834-1899) : dramaturge, poète et journaliste.

Les cambrioleurs parisiens — Le Patriote, 16 septembre 1898

On nous écrit :

Alexandre Dumas fils avait coutume de dire que, pour se renseigner sur la vie de Paris, la vie des grandes capitales et toute la misère de la vie humaine, il ne fallait que lire la *Gazette des Tribunaux*. Et, en effet, celle de cette semaine nous raconte une affaire jugée en Cour d'assises et sur laquelle on pourrait amèrement et diversement philosopher. Il s'agit simplement, en apparence, d'une bande de cambrioleurs très jeunes, qui commit une succession sans fin de vols et pillages. Mais cette bande a des traits caractéristiques qui ne la font ressembler à aucune autre.

D'abord son chef. C'était un marquis, le jeune Caze de Berizeux. Et ce nom, mêlé à une troupe de voleurs, a péniblement impressionné le monde littéraire de Paris, qui en avait gardé le souvenir. Ce nom fut celui d'un jeune écrivain de talent vers 1885, qui commençait à se faire une notoriété dans les lettres, et serait sans doute aujourd'hui un romancier réputé. Il mourut en 1886 et, si on se souvient de lui, c'est moins à cause de ses œuvres, qui n'étaient que des débuts et semblent déjà négligées, qu'à cause des circonstances dramatiques de sa mort. Ce malheureux garçon, à la suite d'une de ces polémiques de presse souvent futiles, crut devoir se battre en duel et fut blessé grièvement.

Edmond de Goncourt, qui aimait ce jeune disciple aux belles promesses, raconte dans son *Journal* la visite qu'il lui fit à ce moment : « Mardi 16 février 1886. Je vais voir Robert Caze qui a reçu un coup d'épée, hier. Un appartement, au fond d'une cour au quatrième : le logement d'un petit employé. Une jeune femme pâle et maigriotte, entrevue dans la demi-nuit d'un corridor. Il est dans son lit avec sa bonne figure, où on devine toutefois les soucis d'un homme blessé, sans fortune, et qui vit de sa plume. »

Puis quelques pages plus loin dans le *Journal*, à la date du mardi 23 mars, Edmond de Goncourt note le dénouement tragique, après plus d'un mois de souffrance et d'agonie : « Je m'assois dans le petit cabinet de travail... De là, par la porte ouverte, j'entends les glouglous de toutes sortes de boissons qu'avale coup sur coup, dans sa soif inextinguible, le blessé ; j'entends la toux incessante de la femme phtisique ; j'entends la gronderie de la bonne qui dit à un enfant : « Vous profitez de ce que votre père est malade pour ne pas travailler. »

Or c'est cet enfant de 1886, devenu grand aujourd'hui, dont l'affaire s'est jugée en Cour d'assises cette semaine. Le fils de Caze, devenu marquis Caze de Berizeux (titre légitime, que le père, dans les lettres ne porta pas) a été condamné à quinze ans de travaux forcés, mais par contumace, car, prisonnier et amené de la prison au palais, il s'est refusé énergiquement à comparaître — dernier scrupule, dernier respect pour son nom honoré qu'il souilla. Comme elle apparaît macabre, devant cette fin, la petite note de Goncourt sur l'enfant : « Vous profitez de ce que votre père est malade *pour ne pas travailler*. » Le père mourut ; la pauvre mère

aussi mourut, deux ans après, de la phtisie et de chagrin ; et de plus en plus le petit Caze en profita « pour ne pas travailler ».

Sa grand'mère le recueillit, voulut l'élever. Il ne travailla pas, ne travailla jamais. Il se livra tout de suite à des méfaits ; fit connaissance, une première fois, en prison, avec un de ses complices actuels, pour former enfin une bande organisée et ne plus vivre résolument que de vols et de cambriolages. Ah ! comme cela est lamentable ! Pauvre enfant abandonné que la direction d'un père — il ne s'était pas fait tuer pour une vaine querelle — aurait orientée dans la vie et vers de nobles buts. Ou peut-être une enfance vicieuse... le mot de la bonne revient ; l'enfant ne voulait pas travailler... Vocation du vol et du crime, qui sait ? M. Hugues Le Roux a fait un beau livre : *les Fils*, à propos des destinations et carrières les plus accessibles encore, dans un temps encombré. Il y a la profession de cambrioleurs qu'il oubliait, choisie par le jeune marquis Caze de Berizeux et les nombreux complices de sa bande qui, eux, ont comparu.

Et on doit précisément à l'un d'eux la révélation que le cambriolage est bien une carrière désordonnée, voire une profession, qui finira par être reconnue, car il y a déjà, dès maintenant, une organisation presque officielle qu'on nous a nommée : le syndicat général des cambrioleurs de la Seine. Cela paraît une de ces inventions outrancières comme Villiers de l'Isle-Adam les aimait... Eh bien ! non ; nous en connaissons désormais le fonctionnement, les conditions ; même il y a des statuts ; c'est là qu'on s'adresse pour être renseigné sur les coups à faire, villes à dévaliser, appartements dont les locataires sont absents, bien mal gardés, etc.

L'article 2 porte que nul n'en fait partie « s'il n'a deux parrains qui répondent de lui. » Un des cambrioleurs de la bande Caze a avoué en Cour d'assises qu'il avait été renseigné là sur un des méfaits qu'on lui reprochait. Inutile de dire que les cambrioleurs de cette bande, comme Caze, son chef, et comme aussi presque tous les membres de ce syndicat des cambrioleurs de la Seine sont de très jeunes gens.

La précocité dans le vol et le crime est un des phénomènes les plus étranges et les plus alarmants de nos mœurs. Est-ce que le misérable assassin de l'impératrice d'Autriche¹⁶⁹, jeune aussi, n'a pas déclaré : « A treize ans, j'étais déjà anarchiste ». Quelles fumées, quelle vapeur de vertige sont dans l'air du siècle, qui pénètrent tout de suite les jeunes cerveaux ? En quel temps vivons-nous, sans fois et sans règle, où c'est la plus extrême jeunesse qui fournit la criminalité et choisit tout de suite comme une carrière toute *naturelle*, le vol, le cambriolage, l'attentat, l'assassinat (aidée, maintenant, par un syndicat !), sans plus de honte, avec forfanterie et une joie sauvage d'être en révolte contre la société ?

Et c'est au point — un chiffre de statistique sera plus décisif, ici, que tous les exemples — que parmi les 35,000 arrestations opérées annuellement dans Paris, il y en a plus de 10,000 qui sont de délinquants encore mineurs.

169 Il s'agit de la légendaire Sissi.

A propos des grandes manœuvres — Le Patriote, 20 septembre 1898

On nous écrit de Paris :

Ce moment-ci de l'année est celui des grandes manœuvres, répétition et simulacre de la guerre. Nous venons d'avoir les nôtres, en différentes régions, dans l'Est et surtout dans le Bourbonnais, à Moulins, où elles se sont terminées par une grande revue en présence du président de la République et des attachés militaires ou officiers étrangers. N'est-ce pas étrange tout cet appareil militaire, cet entraînement des troupes et des chefs pour juger de leurs connaissances et de leur endurance, précisément à l'heure où la grande parole du tsar a fait surgir le sublime idéal du désarmement et de la paix des peuples ?

Mirage et chimère, a-t-on dit. « Le projet d'une paix perpétuelle c'est très spirituel, mais ce n'est guère praticable. » Sait-on de qui elle est, cette parole dérangeante ? De Tolstoï, le grand écrivain russe, qui l'a écrite en un de ses ouvrages et donne ainsi le fond médité de sa pensée. Pourtant, lui aussi eut l'horreur de la guerre et des armées, à ce point que l'Empereur russe paraît aujourd'hui le disciple de l'écrivain russe. D'ailleurs tout commence, et toujours, par la littérature. Les écrivains sont les semeurs d'idées. Ils modèlent la conscience future de l'humanité.

Quant à Tolstoï, il a écrit des chefs-d'œuvre : *la Guerre et la Paix*, un admirable roman, et *les souvenirs du siège de Sébastopol*, qui sont pour inspirer la détestation des armées et de la gloire sanglante des armes — d'autant plus pathétiques qu'il fut soldat lui-même — accrut par l'observation et le contact des faits, les dons visionnaires de son imagination. Aussi ne se gêne-t-il pas pour être amer, flétrir, maudire la barbarie des enrégimentements, des batailles, du service et de l'organisation militaires. A ce point que le tsar aurait dû sévir contre ce penseur trop osé qui ne craignait pas d'attaquer ce qui est le principe et le fondement et la sauvegarde de l'Empire.

Mais Alexandre II disait : « Il n'y a pas de prison dont la porte soit assez haute pour y faire entrer Tolstoï. »

Pourtant Tolstoï avait conclu : « Le projet d'une paix perpétuelle, ce n'est guère praticable... » Et voici qu'aujourd'hui, par un extraordinaire renversement des situations, c'est le nouveau tsar, disciple de Tolstoï jusqu'à la pratique et à la réalisation en fait, qui vient proposer au monde le but de la paix définitive et, comme étape, le désarmement.

Il fallait s'y attendre. La situation actuelle n'est pas soutenable. Il faut lire l'étude qui vient justement de paraître dans la *Revue des Revues*. Rien qu'une statistique, rien que des chiffres, pour ainsi dire, sur les différentes armées du monde. Mais quelle signification terrible dans ces calculs ! On dirait les chiffres d'une analyse médicale constatant une maladie mortelle dont les progrès sont effrayants.

Dans ce tableau des effectifs militaires c'est la Russie qui vient en première ligne, à cause de sa population innombrable : son armée en temps de guerre peut s'élever à 9,000,000 de combattants. La France vient en second lieu ; elle aurait 4,370,000 soldats ; et l'Allemagne 4,300,000. Et les autres nations suivent proportionnellement. En temps de paix, c'est-à-dire d'une manière permanente, la Russie compte un million de soldats, la France, 589,000 ; l'Allemagne, 585,000 — c'est-à-dire, partout, un contingent encore énorme qui s'immobilise, manque au travail fécond, coûte cher à la nation. C'est une dîme prise par le militarisme, sur la population utile, très importante, car, en France, sur neuf habitants, il y en a un sous les armes et un autre pouvant être appelé ; en Allemagne, c'est un soldat sur douze habitants (c'est-à-dire sur six hommes) ; en Russie, à cause de l'énorme population, l'armée ne réclame qu'un individu sur quarante.

Ainsi toutes les forces vives de chaque nation sont paralysées par cette paix armée, ces permanents effectifs.

Dans l'étude si documentée dont nous parlons, il y a encore d'autres chiffres et calculs curieux : pour passer en revue les armées des cinq grandes puissances, il faudrait une plaine mesurant vingt fois l'étendue de Paris. Il y a en Europe 34 millions de mobilisables. Placés en file, les soldats du globe feraient un cordon serré autour de l'équateur. Une seule décharge des fusils coûterait deux millions et demi. Il faudrait pour passer cette armée en revue un train (à la vitesse de 2,000 hommes défilant en une minute) qui roulerait pendant 70 jours.

Maintenant la dépense : le budget annuel, en Russie, est de 772,500,000 francs ; en Allemagne de 675,000,000 ; en France, de 650,000 ; et les autres budgets sont proportionnels si bien que l'on consacre plus de 6 milliards par an aux armements du globe. Dépense colossale et improductive ! Elle draine les ressources, altère la fortune publique, aggrave les impôts, crée peut-être la question sociale, engendre tous les malaises, suscite une perpétuelle alarme !

N'est-ce pas éloquent cette statistique muette et ne confirme-t-elle pas la preuve des armements insensés, l'initiative dont le tsar, a assumé l'honneur devant le monde et devant l'histoire ? Il a fait avancer immensément cette grande question de la paix et des désarmements ; il l'a fait entrer dans l'ère des réalisations, après déjà les nobles efforts des écrivains, des sociologues, philosophes, hommes politiques, et de leurs associations, comme cette *Société d'arbitrage entre nations*, dont M. Frédéric Passy¹⁷⁰ est le vaillant président.

Ainsi, au moment même où de grandes manœuvres s'accomplissent partout, où le militarisme parade, où les troupes marchent en tenue de campagne, où les canons grondent, il est consolant de songer qu'une autre armée se lève, s'organise, grandit, — l'Armée de la Paix — qui fera la guerre à la Guerre, et, un jour, vaincra.

170 Frédéric Passy (1822-1912) : homme politique. Membre de l'Institut et lauréat du prix Nobel de la Paix. A consacré sa vie à l'idéal pacifiste et a diffusé des idées féministes, abolitionnistes, sociales et libérales.
Source : Wikipédia.

La noblesse française — Le Patriote, 7 octobre 1898

La question de la noblesse française et des titres est toute d'actualité en ce moment. On vient d'en parler beaucoup à la suite d'une curieuse étude du vicomte de Royer sur les usurpations de titres et les incessantes créations plus ou moins nobiliaires que notre chancellerie sanctionne chaque année. Cette question de la noblesse peut avoir son importance, à une époque où la démocratie monte. Rencontrera-t-elle sur son chemin la barrière d'une aristocratie compacte et sérieuse ? Il paraît que non ; et que sur les 45,000 familles qu'on croit nobles, il n'y en a que 450 dont les titres soient authentiques.

Si donc le gouvernement s'avisait tout à coup, comme Louis XIV, d'obliger les porteurs de titres à les justifier par pièces concluantes, nous aurions, au même jour, cent mille ducs, comte, vicomtes, marquis ou simples barons, rentrés dans les cadres de la bourgeoisie. Quant à la particule, il n'en faut même pas parler. Tout le monde l'adopte, et si les règlements, ici aussi, se montraient sévères, cela deviendrait aussi rare que les vrais titres. A vrai dire, il faut convenir que ce n'est pas un ridicule exclusivement parisien. Les étrangers sont plus prompts encore, dans Paris, et plus typiques à adopter la particule ou un titre. Les ambassades sont bien renseignées là-dessus.

Les Italiens, les Russes, se fixant à Paris, prennent tout de suite un nom nobiliaire ou modifient le leur dans ce sens. C'est une manie contagieuse, très curieuse. Les Belges eux-mêmes y cèdent. Un tel qui possède un nom très roturier s'est acquis un titre de comte quelconque, qu'il porte de façon ostentatoire. C'est déjà le cas du chanteur Raepsaet, devenu l'époux de la richissime M^{me} Singer, veuve du constructeur de machines à coudre et qui s'affubla du lourd titre de duc de Campocelice.

Beaucoup de Belges résidant à Paris, font de même, comme les autres étrangers d'ailleurs et comme les Français eux-mêmes : vite un titre, des armoiries, un blason pour cacheter ses lettres ; ou, du moins, une particule. Et cela va depuis les femmes galantes en vue — et même les danseuses, prenant des noms de grandes familles ou des noms à particules en tout cas, jusqu'aux écrivains et journalistes —, en passant par tous les marchands, ceux dont Grosclaude a dit avec tant d'esprit qu'ils ont des couronnes fermées — même le dimanche. D'ailleurs, il y a des grâces d'état. La plupart finissent par croire eux-mêmes à leur noblesse. Ainsi Villemessant¹⁷¹, le créateur du *Figaro*, avait eu soin de prendre la particule et de la faire prendre aussi par ses associés. Un seul garda son nom bourgeois ; et, bien des années après, à un mariage où ils étaient tous témoins, quand on nomma le nom du roturier, M. de Villemessant se retourna avec une moue : « C'est ennuyeux », dit-il.

La faculté des pseudonymes littéraires a augmenté cette épidémie des vanités, si tant est qu'elle ne semble pas plutôt originelle chez tous les Français. Déjà Molière raillait de son temps le *Bourgeois gentilhomme*, et Augier recommença la satire dans le *Gendre de*

171 Hippolyte de Villemessant (1810-1879) : journaliste et patron de quotidiens dont *Le Figaro*.

M. Poirier. Aujourd'hui le ridicule est plus grand parce qu'il contraste avec l'étalage des mœurs démocratiques. Néanmoins, dans les pièces elles-mêmes au Théâtre français, la plupart des auteurs s'astreignent encore à cette convention de donner des titres et particules aux personnages des comédies qui, sans cela, n'intéresseraient guère. Il y a plus ! Est-ce que M. Félix Faure lui-même, quoique président de la République, n'a pas eu la tornade du blason et ne fit pas peindre des armoiries *fantaisistes* sur les panneaux de ses voitures ? D'ordinaire, on ne s'en tient pas là ; on veut des armoiries sérieuses, des titres qui dupent mieux, et plus adroitement que ce titre de comte obtenu par un financier de Cologne et que Henri Heine raillait : « Lui, comte ? un *compte-courant* : c'est une question d'orthographe. »

Il y a pour cela différents moyens. Cela pourrait s'intituler : « Comment on devient gentilhomme ». Il y a d'abord l'achat pur et simple d'un titre *étranger* : Le roi d'Italie, l'Espagne en accordent. Comme prix, c'est environ 50,000 francs pour le titre de marquis, 25,000 pour celui de comte, 10,000 pour celui de baron. Dans ce genre, il y a des solliciteurs imprévus, parfois. Le grand sculpteur Carpeaux¹⁷², par exemple, qui fut des plus acharnés.

La deuxième manière de paraître gentilhomme consiste dans l'addition d'un autre nom au sien, nom d'un parent, aïeul, oncle, arrière-grand-père, à tournure nobiliaire ; ou encore et surtout le nom d'une terre ; d'un village où on possède un domaine, d'un château qui souvent n'est qu'un donjon démantelé, une maison en ruine achetée pour les deux ou trois mille francs. Moyen commode, celui-ci. La chancellerie y convient avec une facilité admirable, et on peut porter désormais légitimement ce nouveau nom d'allure aristocratique, même dans les actes officiels.

Reste une troisième manière de s'anoblir, largement pratiquée aussi c'est de s'emparer du titre des familles éteintes, de souder son nom, soi-disant décapité à la Révolution de sa partie la plus glorieuse, à nom analogue et complet d'une grande famille, avec qui on n'a aucun lien de parenté. N'importe : on s'y rattache. Il y a des généalogistes érudits et complaisants qui fabriquent les papiers, les parchemins qui manquent. On peut même s'adresser à des agences Tricoche et Cacolet, qui fournissent des titres, comme des décorations et des mariages.

Ah ! la Comédie humaine ! Quel angle curieux que celui-là, où la plus vaine des vanités s'agite. Il y faudrait un Balzac, ou ce Montaigne qui disait déjà avec une philosophie souriante : « Qui empêche mon palefrenier de s'appeler Pompée-le-Grand ? »

172 Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875) : sculpteur, peintre et dessinateur.

Les livres d'adresses — Le Patriote, 13 octobre 1898

Il y a toute une série de choses qui reviennent périodiquement dans la vie parisienne, avec une régularité parfaite, par exemple les marchands de marrons, les almanachs et les livres d'adresses. Ceux-ci deviennent de plus en plus nombreux. Il est vrai qu'ils ont des publics différents. Il y a d'abord le *Bottin*, qui est le plus volumineux et contient le plus grand nombre d'adresses, par lettre alphabétique et ensuite par profession ; car il s'y agit surtout des marchands industriels, négociants. La liste en est dressée d'après les listes des électeurs et de ceux qui paient patente. Aussi ce recueil sert surtout dans le commerce.

Il y a ensuite un *Paris-Hachette*, qui contient un certain nombre de noms connus, dans tous les mondes. C'est une réduction du *Paris-Adresses* qui, lui, énumère 200,000 noms environ, avec adresse et profession, mais ne se limite pas comme le *Bottin*, va jusqu'aux propriétaires, aux fonctionnaires, aux étrangers résidents, etc. Enfin, chaque automne ramène la publication d'un autre livre : le *Tout-Paris* qui, celui-ci, est un recueil de luxe, d'élégance, de bon ton, de haute société. Y figurer est une sorte de consécration, recherchée et flatteuse, la preuve qu'on existe, qu'on a conquis une situation dans la haute société parisienne. Ce livre d'adresses-ci est une sélection. Il contient seulement les noms de la haute aristocratie, des grands fonctionnaires de l'Etat, des hommes célèbres du barreau, de la finance, des lettres et des arts. C'est à peu près, au complet, ce grand monde dont le vieil empereur du Brésil Don Pedro disait « qu'il est si petit ». Aussi le *Tout-Paris* est un ouvrage peu volumineux, bien différent du *Bottin* ou du *Paris-Adresses* qui sont de lourds dictionnaires. Celui-là est coquet, luxueux, et contient, à la suite de noms, quelques mentions flatteuses : le titre, le grade dans la légion d'honneur, le château qu'on occupe l'été, etc. Ici encore les vanités s'étalent, et les intéressés font consacrer plus d'une fois des titres, des particules, des domaines, imaginaires.

A part cela, le recueil est parfait et fournit le commode renseignement d'adresses toujours exactes. Et cela est indispensable, paraît-il, dans une ville immense comme Paris, puisque déjà Montaigne dans ses *Entretiens*, souhaitait un ouvrage pareil. Et, peu après son souhait, Genève publiait dès 1582 « le livre des marchands fort utile à toutes gens pour cognoistre de quelles marchandises on se doit donner garde d'estre déçu. » C'était le commencement du livre d'adresses. Celui-ci naquit à Paris grâce à Théophraste Renaudot¹⁷³, cet extraordinaire cerveau inventif qui avait plus d'une idée par jour et fonda entre autres le journalisme, ce qui lui mérite la statue qu'on lui éleva récemment près du palais de justice.

Or, il avait aussi créé « l'Inventaire du bureau de rencontre où l'on trouvait avis de toutes les commodités de vie et société humaine. » C'était déjà un livre de publicité. Mais le vrai livre d'adresse — le premier — parut en 1691 et eût un considérable retentissement : c'était les *Adresses de la ville de Paris*, « livre commode en tous lieux, en tous temps et à toutes

173 Théophraste Renaudot (1586-1653) : journaliste, médecin et philanthrope. Fondateur de la publicité et de la presse française.

conditions ». Il était signé : « Abraham de Pradel, astrologue lionnois ». L'an suivant, il ne se qualifia plus qu'ainsi : « philosophe et mathématicien ». L'auteur s'appelait en réalité Bligny et était apothicaire sans diplôme ni clientèle.

D'ailleurs il indisposa par ses *adresses*, parce qu'il avait eu le mauvais goût d'y joindre, aux noms, des renseignements, des listes variées, par exemple des *dames curieuses*, c'est-à-dire les grandes dames, amateurs de curiosités, à qui cette invention valut d'être accablées de visites et d'importunités.

Il y eut encore quelques autres types de livres d'adresses avant d'arriver aux nôtres : l'annuaire des citoyens Duverneuil et de Ruyana ; puis l'almanach des adresses qui est de 1815 ; et dont un journaliste du temps écrivait dans le *Journal de Paris* : « Il me reste à parler d'un livre très recommandable, classement des adresses de Paris, qui, sous un format commode, réunit tant d'utiles indications. Il est complet, et ce qui m'étonne le plus c'est de m'y voir (!). J'en conclus que tout Paris doit s'y trouver. Il est d'une exactitude si singulière que, sans les déménagements, il serait impossible d'y trouver d'autres fautes que celles qui sont consignées dans l'erratum ».

On pourrait décerner les mêmes éloges aux livres d'adresses d'aujourd'hui et à leur « exactitude singulière », s'il n'y avait pas une fatalité qui chaque fois, et dès le seuil, les empêche d'être exacts. En effet, ils s'ouvrent par un tableau qui indique la composition du gouvernement : le chef, les ministres, leurs chefs de cabinet, les nombreux attachés, etc. On soigne avec zèle ce tableau dont l'exactitude doit donner l'idée du reste.

Or, par une fatalité extraordinaire, si on prend nos livres d'adresses de ces dix ou quinze dernières années, on voit que, chaque fois, le ministère tomba quand les livres d'adresses étaient sous presse ou venaient de paraître. Dès lors, leur première page était non avenue et devenait « du spectacle d'hier affiche déchirée », selon le vers d'Hugo. Va-t-il en être de même cette année ? Ces pauvres éditeurs d'annuaires y comptent, sans pouvoir y remédier. Ils ont renoncé à l'exactitude pour la première page. Chaque année les annuaires se tirent avec les noms des ministres — qui viennent de tomber.

Samory et la colonisation — Le Patriote, 18 octobre 1898

On vient de mener grand bruit autour de la capture de Samory¹⁷⁴, et, depuis la fameuse prise de la Smalah par le duc d'Aumale et la poursuite de Behanzin par le général Dodds, nous n'avions plus entendu pareils dithyrambes. C'est que ce chef noir, voilà plus de quinze ans, tenait en échec et défiait des expéditions successives, tantôt les troupes du général Borgois-Desbordes, puis celles des colonels Gallieni et Combes. Sans cesse il se reforma, rallia ses bandes, trouva de nouveaux combattants et de nouvelles munitions. Enfin on s'en est rendu maître ; il est vaincu, captif. Ainsi, à tour de rôle, toutes les nations européennes ont exercé la conquête des pays lointains, des territoires d'Afrique, d'Asie ou des Îles, qu'on jugeait profitables à des buts de commerce ou d'industrie.

L'esprit colonial est une des grandes manies du temps présent. Qui sait si, au prochain siècle, on ne jugera pas que ce fut une erreur et un leurre. Par exemple, à propos de Samory même, et du Soudan qu'il défendit si âprement contre les étrangers, le colonel Humbert, qui naguère mena campagne là-bas, disait, ces jours-ci, en réponse à une interview : « Les récoltes y sont nulles ou presque ; et on se demande ce qu'on est allé faire là-bas et si vraiment le Soudan tout entier vaut les os de l'un de nos *marsouins* (soldats de marine). » Combien d'entreprises coloniales dont on pourrait dire la même chose. N'importe ! c'est la manie moderne et tous les Etats la subissent. Mais en supposant même qu'il s'agisse de territoires fertiles et lucratifs, il y a lieu de considérer que ces expéditions coloniales ne font qu'appliquer là-bas la formule qui nous révolte tant ici : « La force prime le droit ».

En réalité, on occupe militairement ces contrées, on exproprie les habitants de leurs terres, de leurs cabanes, de leurs coutumes, de leur *patrie* par conséquent. Car tout cela, c'est leur patrie, qui leur plaît telle qu'elle est, et parce qu'elle est telle ; et nous en faisons des pays *annexés*, c'est-à-dire obligés de se copier sur le vainqueur. En Europe, on l'osa pour la Pologne, pour l'Alsace-Lorraine. Et le droit protesta contre l'usage abusif de la force. Tous les Etats d'Europe, cependant, ne font pas autre chose vis-à-vis de leurs possessions lointaines. Donc les chefs indigènes ont raison de résister. Et ce Samory, qu'on vient de vaincre et dont on dit que c'était un conquérant nomade et pillard, fut en réalité un grand *patriote*. Si, au lieu de défendre le Soudan contre l'occupation étrangère, il avait défendu un de nos pays d'Europe qui eût été le sien, nous l'appellerions un héros et il aurait des statues sur nos places publiques.

Du reste, ceux de sa race ne s'y trompèrent pas. Il soulevait les villages, traînait une population de 50,000 hommes derrière lui. Quant à ses troupes, il exerçait une fascination sur

174 Le 29 septembre 1898, le chef Samory Touré est capturé par le capitaine Gouraud. C'est la fin d'une prodigieuse épopée qui a permis au vieux guerrier de conquérir un vaste territoire dans la boucle du Niger, au sud du Sahara. Samory est devenu une figure mythique en Afrique.

elles, autant que Napoléon sur ses grognards ». Si dociles, ses soldats, qu'ils lui rapportaient, sous son ordre, leurs étuis à cartouches, après le combat !

D'ailleurs, Samory n'était pas une brute, et, puisque l'ennemi ne tuait pas les prisonniers, il se soumit, lui aussi, à ce code de guerre. Qui sait si les Européens, les vainqueurs, n'exercent pas de violences pires, en leurs colonies, que ces prétendus sauvages. On sait que Gordon marchait toujours le revolver au poing. Un jour qu'un rajah de l'Inde avait soulevé une garnison hindoue d'une ville, il alla droit à celui qu'il regardait comme un rebelle et, devant les troupes mutinées, lui brûla la cervelle « au nom de la Reine ».

Voilà la civilisation qu'on apporte le plus souvent, sans compter l'introduction des vices de civilisés, la cupidité, la prostitution, l'ivrognerie. Mais il y a l'exemple de cette adorable Île de Tahiti, Île de fleurs, de climat enchanté, de fruits rares, où l'on vivait si près de la nature, dans une idylle éternelle qui semblait continuer l'Eden de la Genèse. Eh bien ! la civilisation, apportée de l'Europe, en 1769, dans ce paradis qu'était la Terre des Maoris, aboutit à ce que la population de 100,000 insulaires tomba à une dizaine de mille, décimés par l'eau-de-vie qui y continue tous les ravages de l'alcoolisme. Et nous avons vu une reine vaincue, la reine Marahu¹⁷⁵, venir à Paris en 1884 pour demander piteusement qu'on augmentât sa pension de retraite. Peut-être y verrons-nous Samory à son tour, ramené, vaincu, dépossédé, banni ?

Déjà son fils était arrivé parmi nous en 1886, le prince Karamoke, envoyé pour négocier et qui apparut si triste et désemparé dans la grande ville. Il se sentait ici comme en exil.

C'est qu'ils aiment leur patrie aussi, ces noirs ! Ils savent la défendre héroïquement, ayant pour eux, en somme, le droit, tandis que les Européens, s'y installant, ne représentent que la force. N'est-il pas piquant et douloureux de voir que nous, dont l'Histoire exalte les héroïques défenses et flétrit les envahisseurs — quand il s'agit de l'Europe — nous soyons, dans les autres parties du monde, les violateurs des patries, au nom d'un progrès problématique (sauf l'intervention pacifique des missionnaires) tandis que la gloire des courageuses défenses appartient à des noirs comme Samory, et qu'ils sont, eux, les vrais héros ?

175 Marau Taaroa, dernière reine de Tahiti (1860-?).

Les enfants parisiens — Le Patriote, 10 novembre 1898

Entre tous les êtres faibles qui sont le plus exposés parmi les périls et les batailles des grandes capitales modernes, il faudrait surtout songer aux enfants. A Paris, par exemple, l'enfance n'est pas pure et n'est pas heureuse, semble-t-il. C'est un des points où la décadence des mœurs s'avoue de la plus indéniable façon, décadence si trouble qu'elle va contre les lois mêmes de la nature et l'instinct le plus sacré. On vient de juger un de ces couples monstrueux, les époux Desjardins, parents d'un de ces lamentables « enfants martyrs », dont la série livide et sanglante a épouvanté, récemment, l'opinion.

Ces coupables-ci n'ont été condamnés qu'à quatre et cinq ans de prison, ce qui est vraiment trop peu, quand on songe à l'énormité révoltante du crime. Heureusement que le sénat et le parlement viennent de voter une nouvelle loi aux termes de laquelle les mauvais traitements donnés par des parents sur leurs enfants et ayant déterminé la mort « sans intention de la donner », doivent être punis des travaux forcés à perpétuité et à temps. Et ce n'est pas excessif car, au fond, dans des affaires de ce genre où la mort de l'enfant martyr s'ensuit, c'est en apparence seulement que l'intention de donner la mort fait défaut au crime. En réalité, cette intention existe chez les misérables parents, mais elle existe lâchement, hypocritement, à l'état de secret espoir.

Et pour y aboutir, à cette mort désirée, on dose les cruautés, l'alimentation, les coups, la malpropreté, le froid — comme on doserait un poison quotidien. C'est, au contraire, une intention de donner la mort, qui se renouvelle tous les jours, calcule, persiste et est plus claire et révoltante que dans la plupart des assassinats à coups de couteau ou de revolver... Ainsi l'a révélé le cas de ces époux Desjardins qu'on vient de condamner ; ceux-ci ont été convaincus d'avoir laissé sans nourriture leur pauvre petit garçon de cinq ans qui est *mort de faim* et criblé de vermine.

C'est le crime par « abstention » comme celui mis en scène par le romancier italien d'Annunzio¹⁷⁶ dans son roman *l'Intrus* où, pour se débarrasser d'un enfant dont la présence gêne, on l'expose à la fenêtre, à l'air d'une nuit glacée, où il prend un refroidissement dont il meurt. Ils agissent d'une façon analogue, les misérables parents qui martyrisent leurs enfants. Il en comparaitra d'autres, prochainement, en justice ; ce crime horrible est fréquent, hélas ! Il y en eut toute une série, ces temps derniers, car la découverte de l'un entraîne celle de l'autre. Les voisins, les concierges, qui n'osaient pas parler, se décident, entraînés par l'exemple. On prévient le commissaire, qui arrive, découvre un enfant, enfermé depuis des mois dans un cabinet noir, livide, maigre comme un squelette, marbré de coups et de plaies. Les parents attendaient qu'il se décidât à mourir. Pourquoi ? Parce que sans doute ils ne l'aiment plus. Monstruosité ! Haine contre nature ! Violation de l'instinct le plus sacré et le plus admirable !

176 Gabriele D'Annunzio ou d'Annunzio, prince de Montenevoso (1863-1938) : écrivain italien. Principal représentant du décadentisme italien.

Paris fait cela, parfois. La grande ville use le cœur, dessèche une conscience. La lutte est dure, l'argent rare, les temps difficiles. C'est une bouche de plus, songent les abominables parents. On souhaite que l'enfant meure — et on y aide ! N'est-ce pas un cauchemar plutôt ? Non ! la réalité s'en impose et l'Humanité a honte d'elle-même. Ah ! les enfants du peuple ne sont pas heureux, toujours, dans ce dur Paris. Ceux qui sont martyrs de leurs parents constituent, heureusement, et malgré la fréquence, des cas isolés.

Mais beaucoup ont à souffrir bien des privations, des ennuis et des corvées, par exemple la mendicité. Ceci est encore une des plaies de l'enfance pauvre à Paris. A tel point qu'une œuvre charitable et sociale a dû se former. La *Société contre la mendicité des enfants*, pour mettre un terme à cette lamentable situation. Tous les mois, elle publie même un bulletin pour propager son œuvre, lier ses adhérents, dénoncer les abus. Les parents envoient leurs enfants mendier pour eux, ou encore les louent moyennant quelques sous par jour, à des mendiants de profession, qu'ils connaissent à peine. On voit ici ce que cette oisiveté et cette promiscuité doivent causer de finale inaptitude à tout travail et de précoce démoralisation.

Ce fléau de la mendicité des enfants (parce que cette mendicité est lucrative) s'étend à tel point qu'on va jusqu'à voler des enfants pour ce hideux métier. Et, en plein jour, et de semaine, à Clichy, un petit garçon de 9 ans a été entraîné et enlevé par un individu qu'on a pu rattraper. Il avait déjà, depuis quelque temps, volé toute une série d'enfants dans la banlieue et les emmenait à Paris, où on les dresse et les emploie, sous la menace incessante de coups, à la mendicité dans les rues. Villiers de l'Isle-Adam avait bien raison de dire que les grandes villes, telles que Paris, sont des forêts, puisque voilà que les enfants sont martyrisés et y sont élevés par des voleurs aussi effrayants que les ogres.

L'Education nouvelle — Le Patriote, 25 novembre 1898

C'est le titre d'un nouveau livre que vient de publier M. Edmond Demolins et qui est à méditer par tous. Nous vous avons déjà parlé de cet écrivain sociologue qu'un précédent ouvrage : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, mit en brusque lumière. Il faut être attentif à tout ce qu'il dit, car il est consciencieux, intelligent et n'est guidé que par l'amour de la France et le souci de l'humanité.

Il voit juste souvent et les événements actuels, hélas ! ne font que confirmer cette supériorité de la race anglo-saxonne qu'il dénonça naguère avec l'émotion d'un cri d'alarme. Toute la question politique d'aujourd'hui et de demain, tout l'avenir de la civilisation et de l'équilibre européen, gisent là.

Les races latines sont en décadence. Déjà l'Espagne a succombé sous la force de la jeune Amérique ; la France est menacée, quoique vivace encore, par la puissante Angleterre. M. Demolins, d'une façon vraiment visionnaire, avait dénoncé et prouvé anticipativement, avant la preuve des faits et de la guerre, cette supériorité anglo-saxonne. C'est que, héritier de Le Play, il procède au moyen d'une méthode de précision. Son maître avait fait des enquêtes précieuses, quant à la question sociale, sur les « ouvriers européens. »

Ainsi fut fondée ce que l'école appelle la science sociale, c'est-à-dire que l'étude sociale est une science ayant son expérimentation, ses lois comme la physique et la chimie, par conséquent aussi ses déductions et conclusions, qui seraient infaillibles. Peut-être y a-t-il excès de systèmes. Ces mots, science sociale, semblent d'abord s'exclure. La science a quelque chose d'absolu et de mathématique. Elle peut se résumer en des chiffres, en une formule vraie à tous les âges et en tous lieux. Au contraire la vie sociale est essentiellement contingente, temporaire, variable. Elle n'a qu'une vérité momentanée ; la vérité de la science est éternelle. Mais M. Demolins et son école croient à leur méthode et l'appliquent avec rigueur, partout, toujours.

C'est l'explication de ce récent livre sur l'*Education nouvelle*. Ayant constaté d'abord la supériorité des Anglo-Saxons et les motifs de cette supériorité, l'auteur croit ne pouvoir mieux faire pour remédier à l'infériorité des races latines et de la France, que d'y transplanter le système d'éducation de ces races qu'il jugea plus fortes. C'est peut-être attribuer une part unique à l'éducation dans la formation des individus et des peuples. Il y a d'autres facteurs de décadence : l'usure de la race, l'appauvrissement du sang (et ceci pourra être pallié, en effet, par une éducation hygiénique) ; mais, en plus, des fatalités historiques, le poids d'un grand passé, une loi universelle de flux et de reflux, de fécondité et de stérilité, loi qui soumet même la terre, obligée à rester en jachère après des moissons trop luxuriantes... Un champ s'épuise, une race aussi. Peut-être M. Demolins s'abuse-t-il dans ce qu'il croit le remède, c'est-à-dire l'adoption en France de ce qui précisément, d'après lui, fait la force de la race anglo-saxonne, et, en premier lieu, de son système d'éducation.

On pourrait objecter que ce qui convient à un peuple ne convient pas à un autre. L'enfant anglais n'a pas la même hérédité que l'enfant français, ni la même santé, ni la même intelligence, ni la même alimentation, ni les mêmes carrières à suivre, ni la même existence à mener. L'expatriation et la colonisation sont dans les mœurs de toutes les familles anglaises (et cela, en grande partie, à cause du droit d'aînesse qui oblige les cadets à chercher fortune ailleurs, à courir le monde — car tout est logique et se tient chez chaque peuple).

Il est naturel donc d'éduquer dans le sens de cet avenir les jeunes Anglais, et de leur apprendre par exemple, outre les connaissances ordinaires, le jardinage, la culture, le travail du bois et du fer, l'arpentage, la levée des plants, l'art de faire des meules, des colombiers, de la menuiserie, des collections de végétaux et de minéraux, et toute la science agricole et coloniale. Mais pourquoi enseigner, comme le veut M. Demolins, ce vaste ensemble à des enfants français qui sont casaniers, et ont le partage testamentaire du code civil qui ne les oblige pas à sacrifier leur droit à l'aîné, resteront par conséquent sur un sol heureux, rempliront vraisemblablement une carrière : avocat, notaire, écrivain, industriel, diplomate, fonctionnaire, homme politique, financier, même négociant, dont la besogne sera presque toujours un travail de cabinet... Alors pourquoi cette éducation nouvelle, bonne pour une race de colons, de migrants, de marchands ?

Voilà la faute ethnographique. Tout est en harmonie chez chaque peuple. Il a sa propre logique et ce qu'on pourrait appeler son rythme. On ne transporte rien d'un peuple chez un autre. C'est comme si on transportait les paroles d'un drame lyrique sur la musique d'un autre.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant quand même de connaître les plans de M. Edmond Demolins sur l'éducation nouvelle qu'il propose à la France, en conformité avec les collègues anglais de Bedalès et d'Abbotsholme où le même système fonctionne. D'autant plus que ces plans ne sont pas un projet platonique. M. Demolins commence en nous disant : « Ceci n'est pas seulement un livre ; c'est surtout un acte. » Et, en effet, il a acheté avec des amis, le château et la propriété des Roches, en Normandie, à deux heures de Paris, une propriété de 23 hectares, avec parc, bois, terres de culture où, dès octobre 1899, sera ouverte l'Ecole des Roches. Déjà l'ouvrage nous donne le tableau détaillé des matières qui y seront indiquées et de l'emploi des heures. Il y a là, certes, bien des innovations heureuses qu'il faudra examiner, adopter peut-être. Un fait est certain c'est que tout a changé en ce siècle, tout change sans cesse autour de nous, et qu'il est naturel, par conséquent, que l'éducation aussi change, s'adapte aux mœurs et aux besoins nouveaux. Un autre fait est certain, c'est que la race latine est fatiguée, épuisée par un long passé glorieux et que la vie est désormais plus énervante, plus fatigante par la lutte, la concurrence, les crises économiques et sociales ; et qu'ici aussi par conséquent, il faut modifier l'éducation, faire la part des sports, des exercices physiques, d'un développement plus naturel et plus hygiénique. C'est la gloire de M. Demolins d'y penser, d'y aider par son livre, et bientôt par son école nouvelle du château des Roches. Il faut attacher grande importance à l'éducation d'où dépend l'avenir des peuples et de la civilisation. Déjà Leibnitz disait : « Donnez-moi pendant cent ans l'éducation de la jeunesse et je changerai la face du monde. »

Ces Veuves — Le Patriote, 7 décembre 1898

Une vente de bijoux vient d'avoir lieu qui a été un événement parisien. Cela arrive souvent pour les ventes de bijoux à l'hôtel Drouot ; mais, dans les cas ordinaires, il s'agit de la vente d'écrins et de parures ayant appartenu à des courtisanes en vue ou à des comédiennes ruinées et c'est alors, devant l'ahurissement des bourgeoises tranquilles, un étalage de perles, de pierres rares, de rivières, de dormeuses, de brillants inouïs. On a vendu ainsi les bijoux de Sarah Bernhardt et de maintes autres. Mais la vente de cette semaine, au lieu de fleurir le scandale ou le tapage, est au contraire un accent d'émotion et de dignité tout à fait noble.

Il s'agissait, en exécution de sa volonté testamentaire, de la mise aux enchères publique des bijoux de Mme Carnot, la veuve du regretté président¹⁷⁷. Elle eut cette pensée charitable, elle, veuve d'un homme de bien que la fortune favorisa, de vouloir faire servir ses bijoux à d'autres veuves, celles des ménages ouvriers, chargés d'enfants. Et c'est au profit de cette fondation pieuse que la vente s'est faite. Ce n'est pas que Mme Carnot possédât des bijoux de faste et de grand prix.

L'énumération, au catalogue, en fut simple et brève : seulement deux boutons d'oreilles formés chacun d'un fort brillant ; et une rivière double composée de trente brillants. Cela pouvait valoir une trentaine de mille francs ; et telle fut, en effet, la première enchère, le jour de la vente. Mais il semble que la pensée se communique aux actes. Ces bijoux destinés à une bonne œuvre, portaient sur eux probablement la beauté de leur destination, car une surenchère brusque offrit cent vingt mille francs. C'était, non pas leur prix, mais leur *valeur*, puisqu'ils représentaient déjà une bonne action. Et ils furent adjugés pour cette somme qui ira grossir les fonds nécessaires et déjà acquis à cette fondation Carnot.

N'est-ce pas un petit épilogue touchant, un codicille émouvant à cette noble existence de Mme Carnot ? C'est une condition délicate et spéciale à la vie de Paris — que celle des veuves de grands hommes ou de citoyens illustres ou d'artistes célèbres. Tant que vécut le mari, elles furent des femmes adulées, courues, honorées, entourées. Dès que l'homme meurt, c'est le sort effacé réduit au seul cercle de la famille, quand ce n'est pas la déréliction totale et la solitude.

Mais parmi ces veuves, la plupart sont des types admirables de douleur discrète et de fidélité au souvenir. On juge trop légèrement d'ordinaire les Parisiennes sur la foi des comédies ou des gazettes. En réalité, elles sont souvent différentes de ce qu'on les imagine. On en essaya des définitions, comme de dire que les Parisiennes sont celles qui, en voyage, trouvent toujours le pain mauvais. Plaisanteries boulevardières ! On les suppose frivoles, coquettes [*peu lisible*], légères.

177 Sadi Carnot (1837-1894 à Lyon) : Président de la République du 3 décembre 1887 jusqu'à son assassinat par un anarchiste, le 25 juin 1894.

Mais ne sont-ce pas des Parisiennes aussi, ces femmes qui furent des épouses et des mères parfaites, se survivant aujourd'hui dans leur majesté de veuves solitaires ? Mme Carnot fut une de ces femmes-là. Depuis l'assassinat de son mari, elle s'était enfermée dans la mémoire du mort. Elle avait rassemblé dans une chambre tous les souvenirs gardés de lui, souvenirs de leur vie de famille, souvenirs de la présidence, mille menus objets, toute une bibeloterie devenue des reliques — et c'était vraiment, autour d'elle, une vie muette d'objets inanimés, toutes les larmes des choses.

Un jour, le Pape lui-même avait voulu reconnaître les mérites de cette digne femme en lui octroyant la Rose d'or, décoration attribuée annuellement par le Saint-Siège à quelques princesses de Maison Royale. Mme Carnot, simple bourgeoise, faillit l'obtenir. Elle prouva plus encore, dans la suite, combien elle en était digne, par sa noble attitude de veuve.

C'est une des choses émouvantes de Paris que toutes ces veuves portant un grand nom dans l'isolement, comme si la mort avait tout emporté avec lui. Il y en a dans la politique, les lettres, l'art, les affaires. Car la lutte et l'ambition usent les hommes plus vite. Les femmes survivent d'ordinaire. Quelques-unes furent admirables de ce culte envers le mort et le souci de sa gloire ou de sa mémoire. Par exemple, cette Mme Michelet, la veuve du grand historien qui, en l'épousant, était plus jeune que lui de trente-trois ans, mais fut conduite à lui par une admiration passionnée. Elle vit encore ! C'est elle qui lui a fait décerner, depuis cet été, les belles apothéoses de son centenaire.

Et depuis vingt ans qu'il est mort, elle passe toutes ses journées à classer, assembler, publier, ses interminables notes et manuscrits posthumes. Il y a ainsi des survivances de veuves qu'on ne soupçonne pas, continuant, dans une ombre presque anonyme, à porter un grand nom. Par exemple, Mme Edgar Quinet vit toujours, dans un petit appartement d'employé du quartier de l'Odéon... Mais la plus émouvante des veuves est celle qui revient fréquemment dans ce grand Paris qu'elle a quitté et où elle porta un nom sonore entre tous, une gloire fastueuse et magnifique : la veuve de Napoléon III, la malheureuse impératrice Eugénie.

Voilà, entre toutes, la veuve auguste et dramatique. Il y a quelques jours encore, elle était ici, installée à l'Hôtel Continental, rue de Rivoli, dont les fenêtres donnent sur le jardin des Tuileries, sur l'emplacement où fut son palais incendié et rasé. Que de souvenirs pour elles ! Lustres dansants et sang de défaite ! Histoire effacée comme un cauchemar ! Elle aime à raviver ici sa mémoire. Elle a visité le musée Carnavalet, où se trouvent des portraits de son fils mort, le pauvre petit prince impérial ; et aussi les ruines de Saint-Cloud, ce qui reste de pierres brûlées, de balcons et de colonnades calcinés, du château qu'elle aima tant.

Et chaque matin, on pouvait la voir, majesté déchu, s'appuyant à une canne à cause de rhumatismes, très lente et pensive, s'acheminer, en face de l'hôtel, vers les allées et les parterres des Tuileries où plus d'une fois, à la dérobée, elle dut cueillir une fleur pour y pleurer.

Ah ! toutes ces veuves de Paris, veuves d'un grand nom, veuves du passé et de l'Histoire, veuves d'elles-mêmes et veuves de tout, qu'on voit parfois passer dans ces allées de nos jardins publics, dont déjà Vauvenargues disait qu'ils sont les rendez-vous des éclopés de la vie !

Grands confrères — Le Patriote, 12 décembre 1898

Il paraît que la littérature va pouvoir s'enorgueillir d'une nouvelle recrue tout à fait éminente, c'est-à-dire que l'empereur d'Allemagne nous deviendrait un confrère. On s'était demandé le but et la mystérieuse raison politique du récent voyage de Guillaume à Jérusalem et, il y a peu de jours encore, un journal satirique de Paris, *le Rire*, publiait un dessin à propos de ce voyage où le souverain était représenté avec un obus dans la main, caricature trop vive et qui fit croire un moment que le numéro avait été saisi.

Aujourd'hui on connaît les raisons, paraît-il, qui se réduisent à une ambition délicate et pacifique : Guillaume aurait prémédité et accompli ce pèlerinage en Terre Sainte tout simplement comme le fit Chateaubriand et afin de nous rapporter aussi son « Itinéraire » à Jérusalem. Il n'est pas irrévérencieux de craindre que l'écrivain impérial ne surpasse pas son aristocratique confrère français, mais à défaut d'un style aussi magique (les œuvres ne vivent que par le style, a dit Chateaubriand) l'ouvrage de Guillaume II aura quelques « instantanés », pris par son auguste compagne, pour en rehausser l'intérêt.

Et Guillaume II, déjà dessinateur et musicien, maintenant écrivain, se range ainsi dans cette petite académie des souverains qui pratiquent la littérature. Nous avons, en effet, tout un groupe de grands confrères royaux. Outre ce dernier venu de Guillaume II, il y a Sa Sainteté Léon XIII¹⁷⁸, qui est un exquis poète latin. Nous vous avons parlé un jour ici-même, et tout spécialement, de cet aspect littéraire qu'offre aussi la figure de ce grand Pape. Il a écrit des odes, de fines élégies, des prières, où la bonhomie d'Horace se mêle à la douceur attendrie de Virgile. Malgré son grand âge, le Souverain Pontife écrit encore parfois quelque poésie latine, continuant ce qui fut la passion charmante de toute sa vie. Nul peut-être, en ce siècle, n'aura été un meilleur poète latin, bien supérieur au roi Louis XVIII qui eut la même passion mais avec un moindre don.

Un autre souverain d'Europe, qui nous est un grand confrère, c'est le roi Oscar de Suède¹⁷⁹. Celui-ci est plus qu'un amateur. On dirait presque un professionnel de la littérature. Orateur, philosophe, philologue, poète, il a écrit deux volumes de poésies lyriques, traduit le *Tasse* de Goethe, publié un grand nombre d'ouvrages. Il a pratiqué les lettres comme une carrière, puisqu'il fit couronner un de ses recueils par l'Académie suédoise en 1858, et puisqu'il eut toutes les âpretés et les compétitions et les jalousies propres aux hommes de lettres ordinaires. On sait l'éclat littéraire que jette son royaume en ce moment sur le monde, grâce à quelques hommes de génie : Ibsen, que le roi Oscar aime, admire, honore de ses faveurs, de sa protection : mais, par contre, il est en inimitié ouverte avec l'autre grand dramaturge scandinave, Bjornstorne-Bjorson. Un jour même, le roi Oscar « éreinta » son confrère de

178 Léon XIII (1810-1903) : pape de l'église catholique. Essentiellement connu pour son encyclique *Rerum Novarum*, publiée en 1891, première encyclique sociale.

179 Oscar II de Suède (1829-1907) : roi de Suède et de Norvège.

façon déguisée, mais certaine dans un morceau qui s'appelait *Bel orateur*, paru en un album littéraire édité à l'occasion d'un jubilé.

A côté de ces rois, il y a également des reines qui pratiquent la littérature, non seulement Victoria d'Angleterre dont on connaît *Méditations et Prières*, où s'épancha son grand chagrin conjugal, mais surtout Carmen Sylva de Roumanie¹⁸⁰ dont ce pseudonyme est devenu le vrai nom à cause du réel talent dont elle le marqua. Cet écrivain-ci est un vrai poète, non pas occasionnel, mais foncier, doué véritablement. Elle a ajouté aux bijoux muets de sa couronne les roses odorantes de l'art, et leur parfum est de ceux qui peuvent durer. Ses œuvres sont nombreuses : il y a les *Pensées d'une Reine*, couronnées par l'Académie française, un grand poème : *Jehovah* ; les contes du Pelach ; une comédie, *Revenants et Revenus*, bien d'autres ouvrages dont un roman *Qui frappe ?* paru avec une préface de Loti.

Celui-ci a écrit des pages émouvantes sur la poétique reine qui se plaisait à inviter, à recevoir des écrivains français, dans un de ses palais, (le ménage Daudet, aussi, fut invité un jour), soit à Bucharest, soit à Sinala, où elle apparaissait parmi une délicieuse cour féminine de demoiselles d'honneur ayant repris comme elle le costume national roumain. Aujourd'hui l'âge et les chagrins ont assombri ce galant faste. Ses ouvrages restent, pleins d'imagination, de poésie, de trouvailles de style, dans ce goût et : « Le bonheur est comme l'écho, il vous répond, mais il ne vient pas » ; ou cela qui est bien de la littérature féminine et une juste boutade : « Les hommes étudient la femme comme ils étudient le baromètre, mais ils ne comprennent jamais que le lendemain. »

Enfin parmi les cours d'Europe où nous retrouvons des grands confrères, faut-il négliger celle que nos satiristes appellent la cour de Félix Faure I¹⁸¹, à cause de la naïve infatuation présidentielle ? Ici encore la littérature a pénétré, mais par les femmes également. Mme Lucie Faure est une fine lettrée — est-ce à cause de l'assiduité au Palais de l'Élysée de Mme Gyp¹⁸² ? — qui écrit aussi, a publié de petits volumes, récits de ses voyages, où on trouvait même des vers de Verlaine intercalés, audace grande vis-à-vis du protocole et des conventions officielles ou académiques ?

Cette infiltration de la littérature, partout, dans les palais et les cours, n'est-ce pas un signe curieux des mœurs actuelles ?

Déjà Alphonse Daudet avait coutume de dire, devant la grandissante et effrayante production littéraire d'aujourd'hui, que les temps allaient venir où tout le monde écrirait des livres et où personne, par conséquent, ne lirait plus. Il n'y aurait plus que deux personnes dans chaque pays qui échapperaient à la contagion et, n'écrivant pas, continueraient à lire. Aussi les recevrait-on en triomphe à la porte des villes, saluées par l'acclamation universelle : « Voilà les deux derniers lecteurs ! » et on les montrerait du doigt aux enfants comme Dante jadis quand il revenait de l'Enfer et du Paradis !

180 Élisabeth Pauline Ottilie Louise de Wied, également connue sous le nom de plume de Carmen Sylva (1843-1916) : par mariage, princesse puis reine de Roumanie.

181 Calambour sur « forain ».

182 Sybille Riquetti de Mirabeau (1849-1932), par son mariage comtesse de Martel de Janville, plus connue sous le nom de plume de Gyp : romancière.

Georges Rodenbach — Le Patriote, 28 décembre 1898

Du *Journal des Débats* :

Georges Rodenbach est mort.

Il avait été élevé à Bruges, et, dès l'enfance, la cité morte avait mis en lui la mélancolie de ses vieilles maisons, de ses rues désertes et des canaux où l'eau lente reflète les façades glaciales des demeures silencieuses. Une intime influence s'était produite de la ville sur lui, elle l'avait pénétré d'une tristesse un peu morbide : la vie lui apparut comme en reflet dans le miroir profond des canaux. C'est l'âme de Bruges, devenue la sienne, qui s'est toujours exprimée dans ses œuvres, *le Carillonneur*, *Bruges la Morte*, *le Voile*, *le Musée des béguines*, *les Vies encloses*. Il ne faut pas dire seulement que sa ville natale¹⁸³ le hantait ; mais elle s'interposait entre les choses et lui, modifiant sa vision comme si les impressions, avant de le toucher, traversaient les ruelles froides et tout le décor triste de la ville morte, elles lui arrivaient imprégnées de silence et de solitude.

Mais comme la ville l'avait fait à son image, ne l'avait-il pas, lui aussi, modifiée suivant son rêve ? Une population joyeuse et robuste y vit de la bonne vie flamande ; les bourgeois, certes, n'y ressemblent pas à Hugues Viane ; — le carillonneur, paraît-il, est un vigoureux et très vivant gaillard... Mais les choses sont telles que nous les faisons. Bruges et Rodenbach, par une sorte de lente adaptation, s'assimilèrent ; l'une et l'autre et l'une par l'autre, la ville et le poète, mutuellement s'attristèrent. Le dernier recueil de Rodenbach s'appelle *le Miroir du ciel natal*. Il fut lui-même le miroir du ciel natal, — mais un miroir qui modifie et nuance de sa couleur propre l'image qu'il réfléchit.

Le style de Rodenbach, un peu singulier parfois, et parfois insuffisamment simple, a du moins un charme unique. Il trouve les mots expressifs, et plus évocateurs encore qu'expressifs, qui communiquent à la phrase une sorte de langueur, de douceur malade et de pénétrante mélancolie. Ses vers, par leur rythme lent, par leur son même, donnent une délicate impression de tendresse douloureuse et de recueillement.

Douceur du soir et de la lampe qui s'allume !...

Il est mort le soir de Noël, tandis sans doute que frémissaient dans le ciel natal les carillons de Bruges la Morte.

De la *Gazette de France* :

Belge, de cette Bruges-la-Morte qu'il a chantée, dépeinte sous toutes ses faces silencieuses et assoupies, il vint à Paris, obscur, auteur de deux livres de poésies peu connus, l'Hiver mondain, la Mer élégante. Mendès en fait ce curieux portrait :

183 Rodenbach est né à Tournai et non à Bruges.

Je revois une face presque large, épanouie, un peu rose, entre une tignasse presque jaune et tout hérissée, et une abondance de gestes de bon vivant qui consent volontiers à quelques exubérances. Mais toute la rêverie future de ses vers s'alanguissait déjà dans la profondeur de ses yeux vagues semblables à des yeux de jeune fille souffreteuse de trop d'espérance déçue, qui aurait longtemps regardé, par la fenêtre du cloître au crépuscule, l'horizon, là-bas, et qui en aurait conservé sous les paupières un reflet infini.

Par une application heureuse, il conquiert la notoriété, facile aux écrivains de langue un peu étrangère, presque la gloire comme poète de la vieille cité des Béguinages, et, chose curieuse, non seulement la tenue, l'allure discrète, effacée et maniérée, mais même le visage aminci, pâli, affiné, au muet et mince sourire de son œuvre.

Les derniers vers de ce poète mort pendant la nuit de Noël, furent écrits, triste coïncidence, pour le numéro de Noël de *l'Illustration*. En voici quelques-uns, qui caractérisent assez bien sa manière :

*C'est encore une année en fuite et qui s'enfoncé,
Et qui va s'éteignant dans l'âtre avec la cendre ;
La chambre se recueille et toute elle se fonce ;
Et les reflets, dans le miroir, semblent descendre.*

[...]

*O bûche qui va finir
Toute noircie et calcinée !
Elle fut la branche vivante :
Et la voici qui va mourir !*

[...]

*L'année aussi avait été
Une branche de notre vie :
Verdure de printemps, suivie
Du feuillage d'or de l'été...
O branche à présent dépouillée,
Se survivant encore un peu
Dans sa robe de feu
Qui sera bientôt robe grise,
Année en fuite, et déjà presque désapprise,
Déjà presque oubliée !*

Du Temps :

La gloire! On la désire toujours un peu dès qu'on arrive de sa province natale et que l'on marche d'un pas conquérant sur les trottoirs du quartier latin.

M. Achille Segard¹⁸⁴, qui a écrit une jolie et très exacte biographie de Georges Rodenbach, nous raconte que le poète, en ses débuts, fut affilié à un cénacle, dont le nom joyeux sonne lugubrement dans nos souvenirs maintenant que la mort a éclairci les rangs de ceux qui s'y amusèrent littérairement. Le club des Hydropathes était fréquenté par Maurice Rollinat, Paul Arène, Emile Goudeau, Paul Bourget, Bastien Lepage, Sarah Bernhardt. C'est dans cette assemblée que Georges Rodenbach lut son premier roman, l'*Art en exil*, sorte de confession juvénile où l'auteur exprimait ingénument son violent désir de gloire, et dénonçait la torpeur des petites villes.

« La gloire, disait-il, la gloire ! Entrer dans les âmes étrangères, être aimé par des amis inconnus, se savoir lu par les femmes et les révéler à elles-mêmes, surprendre son nom chuchoté au passage ; être suivi dans les rues comme cela arriva à Musset au temps de sa jeunesse et de son génie ! »

Et le héros du livre, Jean Rembrandt, se plaint de n'être pas compris par les Flamands, ses compatriotes. Bourgeois épais, fabricants stupides, sucriers, charbonniers, filateurs, ils sont dédaigneux de l'artiste et fermés à l'art. « On s'enroue vite à crier dans le vide et on se lasse à ne jamais entendre la plainte de son labeur vous revenir en échos multipliés. L'énergie qu'on avait, le talent qu'on a eu, tout cela s'use, s'essouffle à escalader l'impossible. Il faut à l'art un milieu spécial, une clémence d'air qui l'aide à fleurir, une atmosphère cérébrale où l'on se sente vivre. Ici on se regarde mourir. Par un retour étrange, c'est cette petite ville, d'abord méconnue, qui a donné à Georges Rodenbach cette renommée qu'il poursuivait d'un désir impatient et amoureux. Il a célébré, dans sa jeunesse et dans son âge mûr, ce que son adolescence fougueuse avait négligé d'apercevoir. Et c'est par la grâce de sa nostalgie, que ce Flamand exilé devint célèbre parmi les Parisiens. »

Du *Figaro* :

Bruges a été vivante, et elle est morte. Les canaux, où ne voguent plus que les lentes flottilles de cygnes, ont été couverts de grandes barques, venues des lointains pays. Sur les places désertes se déchaînait jadis l'énergie flamande. Vers les églises, où les puissants seigneurs dorment dans la paix somptueuse de leurs tombeaux, des cortèges de triomphe et de liesse ont marché parmi les foules et les vivats, au son des cloches dont les appels tombent aujourd'hui sur le silence des rues désertes. Bruges est un musée. Plus que la châsse étincelante sur laquelle Marie de Bourgogne offrait sa couronne à Dieu, dans la chapelle du Saint-Sang, les bijoux de ce musée sont à l'hôpital Saint-Jean, avec la naïve légende de sainte Ursule, où Memling a mis toute sa vision de la terre et du ciel. De même, l'âme pieuse de la ville, âme de renoncement et de paix, respire surtout dans l'enceinte du béguinage, sous les grands arbres entretenant la fraîcheur de l'herbe épaisse, dans la chapelle espagnole où résonnent des chants si doux, dans les petites maisons où, derrière les fenêtres strictement tendues de mousseline, les recluses rêvent et prient.

184 Achille Segard (1872-1936) : critique d'art et de littérature. Romancier.

Un peintre emporte d'un pays longuement étudié assez d'impressions pour suffire longtemps au travail de l'atelier ; Georges Rodenbach quittait Bruges avec un trésor de souvenirs qu'il devait changer en prose délicate ou en vers nuancés. Les aspects et le ciel de Bruges, la splendeur éteinte de ses souvenirs, la tristesse caressante qu'elle insinue dans les cœurs allaient lui fournir de quoi séduire Paris, la ville qui forme avec Bruges un si parfait contraste ; ce Paris vivant et sceptique, tout au jour présent, dont l'œil et l'esprit courent de surface en surface, mais qui ouvre l'oreille à toute note nouvelle, ce Paris qui comprend tout, même ce qui est intime et profond.

Du *Gaulois* :

Je le revois grand et mince, dans sa redingote correcte, discrètement fleurie de rouge, très jeune d'aspect malgré la quarantaine dépassée, et pas très maladif d'apparence, malgré la pâleur habituelle de sa face, cette pâleur des blonds qui s'harmonisait avec la pâleur aussi de ses longs cheveux si fins et si clairs que, touffus, ébouriffés, s'envolant, bien haut au-dessus de son front, ils paraissaient clairsemés. Le visage était singulier et charmant, d'un ovale allongé, maigre, pointu du nez et du menton, avec une bouche dont le léger rictus rappelait un peu celui d'un célèbre satiriste du crayon, et des yeux bleus, si pâles, si pâles, dont le regard vague semblait parfois s'évaporer. Et je me rappelle aussi sa voix étrange tantôt âpre et tantôt caressante, où traînaient, parmi les syllabes, les lenteurs chantantes du natal accent.

Ce fut un poète exquis, tout plein de langueur et de nostalgies, de dérive et de lassitude mélancolique, tendre et câline. Il sut mettre partout, et dans ses vers — *l'Hiver mondain*, le *Règne du silence*, les *Tristesses*, le *Voyage dans les yeux*, et dans ses romans : *Bruges la morte* et dans ses pièces : le *Voile*, représenté avec tant de succès au Français¹⁸⁵ — et jusque dans ses contes, une inimitable atmosphère de douceur, de gravité, de tristesse et de mort lente des choses parmi des airs de vivre.

Et si le public et les lettrés regrettent l'artiste, le poète délicat, ses amis ne se consoleront point trop vite de la perte de l'homme fin, lettré, aimable, causeur brillant, camarade courtois et obligeant, sympathique à tous.

Nous aimons à terminer ces citations par ces lignes de *l'Eclair* :

La mort fait ce qui lui plaît. Elle a passé, hier, à côté de vieillards qui n'ont plus qu'un souffle, de coquins dont la disparition nous serait un soulagement, d'imbéciles et d'oisifs qui gaspillent cette jolie étoffe dont est fait le tissu des jours : et elle a emporté Georges Rodenbach, jeune, aimé, en pleine moisson de gloire. Elle a vu des foyers où grimaçait la trahison, où des êtres maudissaient le poids de leurs chaînes devant les berceaux vides, conséquence des stériles caresses, et n'a point frappé.

185 Comédie-Française.

Et, dans l'heureuse maisonnée, nid de tendresse, construit à l'écart, où gazouillait l'enfant aux yeux d'aurore sous les regards attendris de deux êtres qui abritaient, avec quel soin jaloux ! sa frêle et craintive existence, elle est venue, la Mort, et c'est là qu'elle a donné de sa faux...

Elle a enlevé le père aux bras de l'enfant, des bras de la femme... Elle a violé cette trinité parfaite. Et le deuil s'est assis où l'intimité se faisait si souriante et câline — toute repliée, un peu craintive, à l'abri des importuns et des fâcheux...

L'un des fidèles de la maison du poète — cette maison si hospitalière où l'épouse avait une grâce d'accueil si charmante — Edmond de Goncourt disait : « M. Rodenbach est pour moi le seul poète vraiment original d'à présent. Il est parvenu à rendre ce que beaucoup ressentent, mais n'expriment point : l'âme des choses, l'âme plutôt triste, dolente ».

Goncourt se plaisait dans l'intimité du poète des *Vies encloses*. Des amis qui fréquentaient là, où la causerie était si substantielle, combien depuis sont partis : Cladel, Goncourt, Daudet, Rops, Mallarmé...

Et c'est à son tour — avant son tour — le commensal du logis. Demain, fleuri de nos bouquets, escorté de nos douleurs, il franchira le seuil de l'église paroissiale, et nous entendrons de son dernier livre, s'exhaler ce cri de sa foi :

Oui, c'est la mort, mais c'est aussi l'Eternité ;

*Entrez, mon âme résolue*¹⁸⁶.

186 Curieuse oquille : « irrésolue ». Extrait du *Miroir du Ciel natal* (1898).

Table des matières

La tombe de Villiers de l'Isle-Adam — Le Patriote, 23 décembre 1895.....	5
Les brigands modernes — Le Patriote, 20 janvier 1896.....	7
Le goût des armes — Le Patriote, 11 février 1896.....	9
Ameublements — Le Patriote, 20 février 1896.....	11
Les d'Orléans — Le Patriote, 16 mars 1896.....	13
Le mouvement féministe — Le Patriote, 24 mars 1896.....	15
Le faux mysticisme — Le Patriote, 30 mars 1896.....	17
Domestiques et maîtres — Le Patriote, 23 avril 1896.....	19
La voyante — Le Patriote, 28 avril 1896.....	21
Messieurs les assassins — Le Patriote, 2 juin 1896.....	23
L'amour des chiens — Le Patriote, 10 juin 1896.....	25
Un grand musicien belge — Le Patriote, 1er juillet 1896.....	27
Edmond de Goncourt — Le Patriote, 21 juillet 1896.....	29
La beauté des villes — Le Patriote, 10 septembre 1896.....	32
Les dessous de l'affaire Dreyfus — Le Patriote, 15 septembre 1896.....	34
La Paix et le Militarisme — Le Patriote, 3 octobre 1896.....	36
Le génie de Paris — Le Patriote, 13 octobre 1896.....	38
Collectionneurs — Le Patriote, 2-3 novembre 1896.....	40
Les fumistes — Le Patriote, 21 novembre 1896.....	42
Le jeu à Paris — Le Patriote, 8 décembre 1896.....	45
Costumes — Le Patriote, 20 janvier 1897.....	48
La colonie belge — Le Patriote, 12 février 1897.....	50
L'instruction secrète — Le Patriote, 24 février 1897.....	52
Les étudiants de Paris — Le Patriote, 2 mars 1897.....	54
La rentrée du Sar Péladan — Le Patriote, 9 mars 1897.....	57
Vie de Bohème — Le Patriote, 23 mars 1897.....	59
L'explorateur du Pôle nord — Le Patriote, 30 mars 1897.....	61
La licence — Le Patriote, 13 avril 1897.....	63

Le deuil de Paris — Le Patriote, 11 mai 1897.....	65
Epidémies d'idées — Le Patriote, 18 mai 1897.....	67
Un livre — Le Patriote, 25 mai 1897.....	69
Interviews — Le Patriote, 1 ^{er} juin 1897.....	71
La vache enragée — Le Patriote, 21-22 juin 1897.....	73
Nord et Midi — Le Patriote, 30 juin 1897.....	75
Les forains — Le Patriote, 19 juillet 1897.....	77
La Femme-Avocat — Le Patriote, 21 septembre 1897.....	79
Les Rois à Paris — Le Patriote, 28 septembre 1897.....	82
Airs nationaux — Le Patriote, 5 octobre 1897.....	85
Le Prince de Ligne — Le Patriote, 20 octobre 1897.....	87
Guerre à la Guerre — Le Patriote, 27 octobre 1897.....	90
La musique de Wagner en France — Le Patriote, 16 novembre 1897.....	92
Pauvres et mendiants — Le Patriote, 9 décembre 1897.....	94
La fin de la Tour Eiffel — Le Patriote, 15 décembre 1897.....	96
La mort d'Alphonse Daudet — Le Patriote, 20 décembre 1897.....	98
La question d'Alsace-Lorraine — Le Patriote, 28 décembre 1897.....	100
Le Péril juif — Le Patriote, 18 janvier 1898.....	102
Un nouveau livre de M. J.-K. Huysmans — Le Patriote, 20 février 1898.....	104
La question Louis XVII — Le Patriote, 3 mars 1898.....	106
Histoire d'un pain — Le Patriote, 29 mars 1898.....	108
Le dandysme — Le Patriote, 6 avril 1898.....	110
L'Esprit de corps — Le Patriote, 10 mars 1898.....	112
La statue de Balzac — Le Patriote, 22 mai 1898.....	114
Guerre à l'orthographe — Le Patriote, 25 mai 1898.....	117
Les Français d'aujourd'hui — Le Patriote, 9 juin 1898.....	120
Locomotion — Le Patriote, 14 juin 1898.....	122
La guillotine — Le Patriote, 20-21 juin 1898.....	124
Musées — Le Patriote, 1 ^{er} juillet 1898.....	127
Villégiatures — Le Patriote, 3 août 1898.....	130
Le règne de la bière — Le Patriote, 8 août 1898.....	132

L'envers de la civilisation — Le Patriote, 23 août 1898.....	134
Paris qui change — Le Patriote, 6 septembre 1898.....	137
Les cambrioleurs parisiens — Le Patriote, 16 septembre 1898.....	139
A propos des grandes manœuvres — Le Patriote, 20 septembre 1898.....	141
La noblesse française — Le Patriote, 7 octobre 1898.....	143
Les livres d'adresses — Le Patriote, 13 octobre 1898.....	145
Samory et la colonisation — Le Patriote, 18 octobre 1898.....	147
Les enfants parisiens — Le Patriote, 10 novembre 1898.....	149
L'Education nouvelle — Le Patriote, 25 novembre 1898.....	151
Ces Veuves — Le Patriote, 7 décembre 1898.....	153
Grands confrères — Le Patriote, 12 décembre 1898.....	155
Georges Rodenbach — Le Patriote, 28 décembre 1898.....	157
L'auteur de l'édition.....	168

L'auteur de l'édition

Joël Goffin, né à Bruxelles en 1963 de mère française, est chroniqueur et poète (sous le pseudonyme de Sébastien Lise). Il a publié trois guides littéraires à succès sur Bruxelles, Bruges et le Brabant (Éditions de l'Octogone, 1997, 1999 et 2000). Ainsi qu'une étude intitulée Le secret de Bruges-la-Morte (2011).

Passionné par le mouvement symboliste et son imaginaire, il a collaboré à l'exposition Fernand Khnopff qui s'est tenue à l'Hôtel de Ville de Saint-Gilles à Bruxelles (1996). En 2005, il fut le Commissaire de l'exposition Georges Rodenbach ou la légende de Bruges programmée par le Musée départemental Stéphane Mallarmé (France, Seine-et-Marne). On lui doit également le contenu du site consacré à la vie et à l'œuvre de Georges Rodenbach et la mise en valeur de lieux de mémoire artistiques à Bruxelles, Tournai et Bruges.

L'auteur est membre du Comité scientifique du Provinciaal Museum Émile Verhaeren/Musée provincial Émile Verhaeren (Flandre, Sint-Amands).